



**LE
167^{ème}
REGIMENT D'INFANTERIE
PENDANT
LA GRANDE GUERRE
1914-1918**

**LES LOUPS DU
BOIS LE PRETRE**

2^{me} Edition

**15 rue Viète
PARIS (17^e)**

AVANT-PROPOS

L'historique, pendant la grande guerre 1914-1918 de notre régiment, le 167^e régiment d'infanterie, étant épuisé, nous avons décidé de publier une seconde édition en souvenir de nos nombreux camarades et de nos chefs, morts au champ d'honneur.

Au texte de la première édition, nous avons ajouté quelques détails, quelques commentaires et des documents, notamment des photographies, afin, si possible, de le rendre plus expressif.

Nous voudrions que les générations qui nous suivent comprennent la noblesse du sacrifice de ce million et demi d'hommes qui calmement, froidement, ont offert leur vie pour sauver la France.

Sauvegarder le patrimoine moral et matériel de la France, cette idée n'inspirait peut-être pas directement, au dernier moment, le courage de chacun, c'était tout de même la cause de la guerre, l'objectif essentiel de la lutte et, par exemple, pour les nombreux soldats du 167^e originaires des départements du Nord, chasser l'envahisseur c'était retrouver leur famille, leur maison occupée par l'ennemi, leurs champs, leur mine.

Mais, dans l'ensemble, le courage tranquille de nos camarades morts au champ d'honneur était lié à l'acceptation du devoir, à la camaraderie aussi qui nous rendait solidaires et que, près d'un demi siècle plus tard, les survivants conservent encore jalousement.

L'historique mentionne quelques actes individuels de bravoure, les plus beaux et, de loin, les plus nombreux resteront toujours ignorés.

L'historique reproduit les noms d'environ trois mille tués, hélas, tous ceux dont les corps n'ont pas été retrouvés, tous ceux qui à chaque attaque sont allés plus loin que les autres et ne sont pas revenus, les plus braves, ne sont pas cités, ce sont eux qui peuplent les ossuaires.

La France restera toujours le creuset de ces belles âmes que nous avons connues pendant la guerre et dont, jusqu'à notre dernier jour, nous conserverons pieusement le souvenir.

Janvier 1962.

Les cartes ont été dessinées par FLAC HOT, les photographies ont été prêtées par Madame PORTERES, le Général MICHEL, DUCARME, BLAINEAU, l'abbé BERNAND et GERARD. La mise au point de cette édition a été réalisée par CORNUET.

SOMMAIRE

PREMIERS COMBATS - Juillet-Octobre 1914

- Attaque de Mamey

LE BOIS LE PRETRE - Octobre 1914 à Juin 1915

- Combats préliminaires
- Combats de Remières
- Attaques de Janvier - Ligne des A
- Attaque allemande du 15 Mars
- L'attaque du 30 Mars
- Attaques de Mai - Quart-en-Réserve
- Attaques de Juin - Croix-des-Carmes

L'ARGONNE - Juillet-Août 1915

L'ATTAQUE DU 25 SEPTEMBRE 1915

LORRAINE - REILLON - Décembre 1915-Juin 1916

- Le 197 au repos

VERDUN - (Juillet 1916)

- Séjour du 2^e Bataillon à Chauvencourt-Paroches (1^{er} août au 15 septembre 1916)
- Le Bois-d'Ailly - (Août-Décembre 1916).
- Côte du Poivre - Louvemont (Décembre 1916).
- Verdun – Les Côtes de Meuse du 1^{er} Janvier au 21 mars 1917

ATTAQUES DE CHAMPAGNE (Avril-mai 1917)

- Ferme Navarrin (Juillet-Août 1917)

VERDUN – ATTAQUE DU PLATEAU DES CAURIERES (8 septembre 1917)

- Verdun – Secteur de Samogneux (Octobre-Décembre 1917)

LORRAINE – LE BOIS BANAL (Janvier à avril 1918)

LES COMBATS DE L'ÎLE DE FRANCE (Juin à Septembre 1918)

- Arrêt de l'avance ennemie devant la forêt de Villers-Cotterets
- Attaque du 18 juillet, début des grandes offensives victorieuses
- Les attaques au nord de l'Aisne. Vézaponin, Bagneux.
- Attaque du Moulin de Laffaux (septembre 1918)

CAMPAGNE DE BELGIQUE - (fin septembre au 11 Novembre 1918)

LISTE DES OFFICIERS AYANT COMMANDE LE REGIMENT PENDANT LA GUERRE

CITATIONS OBTENUES PAR LE REGIMENT

OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS, CAPORAUX ET SOLDATS DU 167^e, MORTS AU CHAMP D'HONNEUR

PREMIERS COMBATS juillet – octobre 1914

FORMATION DU REGIMENT

Formé en avril 1913, par la réunion en un régiment des quatrièmes bataillons (bataillons de forteresse) du 26^e d'infanterie (Commandant Duchaussoy), du 37^e d'infanterie {commandant Décageux} et du 153^e d'infanterie (Commandant Rocolle), le 167^e tenait; en 1914, garnison à Toul, détachant deux compagnies du 3^e bataillon (avec le chef de bataillon Rocolle) à la garde du fort d'arrêt de Manonvilliers.

Son effectif était d'environ 210 hommes par compagnie, provenant, en majeure partie, de Paris, Lille, Béthune, de Lorraine et de Normandie. Il avait pour chef le colonel Nitard.

MOBILISATIONS ET PREMIERES OPERATIONS

Dès le 29 juillet 1914, le 167^e réalise les opérations prévues au plan de mobilisation. Les 1^{er} et 2^e bataillons vont occuper les ouvrages intermédiaires de : La Cloche, Bouvron, Le Mordant, Francheville, Vieux-Canton. Le régiment assure, de plus, la garde des voies de communication vers la frontière.

A partir des premiers jours de septembre, on reste sans nouvelles des unités stationnées au fort de Manonvilliers. Le 3^e bataillon est reformé sur place à quatre compagnies.

LES PREMIERS COMBATS – BOIS DE CUITE

Cependant, d'importantes forces ennemies, débouchant de Metz et de Delme avaient pris l'offensive et refoulé nos troupes vers l'ouest.

Le 5 septembre, la 73^e division de réserve était bousculée de Pont-à-Mousson et se cramponnait difficilement sur les pentes sud de l'Ache. L'ennemi fonçait violemment sur Sainte-Geneviève, par la forêt de Facq, ainsi que sur les hauteurs du Grand-Couronné de Nancy. Des patrouilles de uhlans s'infiltrèrent dans la Forêt de la Reine. Les troupes de forteresse de Toul sont envoyées en renfort dans la forêt de Champenoux.

Un peloton du 2^e bataillon fait le coup de feu à Royaumeix.

Le régiment, avec deux bataillons (1^{er} et 2^e), se porte, le 6 septembre, à Rosières-en-Haye et ferme les Quatre-Vents. Il relève, le 7^e à la ferme de Neleu et au Bois-Brûlé (nord de Saizerais), les troupes très éprouvées de la 73^e division de réserve.

L'ennemi bombarde faiblement les crêtes au nord du Bois Brûlé.

A midi, l'ordre est donné au régiment de passer à l'offensive, de s'emparer de Dieulouard et des passages sur la Moselle à l'est. Le 1^{er} bataillon en tête, entre dans Dieulouard, derrière une compagnie cycliste ennemie qui venait d'y exécuter une reconnaissance. Il ne rencontre de résistance sérieuse qu'aux maisons de la sortie nord. Un petit poste ennemi est délogé par la 2^e compagnie. L'ennemi bombarde, par 210, les hauteurs de Sainte-Geneviève.

A la nuit, le régiment a atteint ses objectifs.

Le 8, l'ennemi est surpris en flagrant délit d'organisation des lisières sud du bois de Cuite et de Jezainville. Mal renseigné, il ne soupçonne pas nos forces à Dieulouard. Il envoie, vers midi, un train blindé portant une compagnie environ qui devait y débarquer. Mais la 2^e compagnie et une section de mitrailleuses tiennent fortement les routes et voies de passage. Le train est arrêté et la compagnie dispersée.

Des formations d'artillerie de la place de Toul viennent prendre position derrière l'infanterie. Un

bombardement de courte durée, mais violent et précis, surprend l'adversaire. Deux compagnies du 1^{er} bataillon partent à l'attaque et s'emparent d'une partie du bois de Cuite.

L'ennemi réagit presque aussitôt très violemment avec son artillerie. Son tir, mal réglé, n'aboutit qu'à beaucoup de bruit et de fumée, sans pertes pour nous. La nuit très noire et une pluie diluvienne arrêtent la progression de la 3^e compagnie en avant-garde dans le Bois de Cuite. Cette unité refoule néanmoins des postes ennemis vers la lisière nord du bois et garde le contact. Au cours des patrouilles qui sont faites dans le bois, le sergent Roy (3^e compagnie) fonce sur un groupe d'ennemis rencontrés à l'improviste, en tue un, en blesse deux et met les autres en fuite.

Le 9, une nouvelle attaque nous met en possession du bois. Le 10, le 2^e bataillon trouve, à Jezainville, l'ennemi en pleine retraite, ayant abandonné beaucoup de matériel.

Un peloton de la 3^e compagnie, sous les ordres du lieutenant Menettrier, entre à Pont-à-Mousson, le 13, sans rencontrer de résistance. Le régiment, rivé par ordre à la place de Toul, ne peut exploiter immédiatement ses succès. Le 1^{er} bataillon est mis en réserve à Saizerais, les Quatre-Vents.

ATTAQUE DE MAMEY

Le 15 septembre, les régiments de forteresse sont groupés en une brigade mobile qui, sous les ordres du colonel Riberpray, va participer aux opérations au nord de l'Ache.

Le 18 septembre, le régiment (1^{er} et 2^e bataillons) est à Rogeville. Une reconnaissance offensive projetée sur Martincourt est arrêtée, l'ennemi paraissant avoir évacué le terrain au sud de la route Pont-à-Mousson — Saint-Mihiel.

Le 20 septembre, l'ordre est donné de reprendre contact avec les arrière-gardes ennemies ; objectifs : Mamey, Fey-en-Haye. A l'aube (2^e bataillon en avant-garde), le régiment occupe Martincourt, la ferme Nanzeville, contourne les lisières ouest de la forêt de Puvénelle, l'auberge Saint-Pierre, sans rencontrer de résistance. Le 169^e régiment d'infanterie occupe Mamey.

A 14 heures, les patrouilles du 2^e bataillon se heurtent dans le terrain très fourré et très accidenté du ravin de la Fontaine-des-Cerfs, à des forces ennemies très mordantes qui, après un combat rapproché violent, refoulent les patrouilleurs de la 6^e compagnie sur le gros de l'avant-garde. Le 2^e bataillon se cramponne aux deux mamelons de la cote 359. Le 1^{er} bataillon organise la tranchée de Mamey et cherche la liaison avec les troupes territoriales occupant Maidières.

Des forces ennemies, constamment renforcées, débouchent du Bois-le-Prêtre. L'artillerie de l'adversaire se concentre sur le 2^e bataillon qui, malgré des pertes, maintient ses positions. Mais notre artillerie est insuffisante (une batterie pour la brigade). Le 169^e régiment d'infanterie est refoulé dans les bois à l'ouest de Mamey. Le 2^e bataillon reçoit l'ordre de se replier sur la tranchée de Mamey ; ce qu'il fait en bon ordre quoique énergiquement talonné par l'ennemi. Celui-ci pousse à fond sur les lisières nord de la forêt de Puvénelle, subit de fortes pertes devant nos sections de mitrailleuses, mais ses attaques réitérées refoulent le régiment à l'intérieur de la forêt ; à gauche, il réoccupe Mamey et Lironville.

Au cours des combats acharnés qui se déroulent pendant cette journée, les actes d'héroïsmes ne se comptent pas :

Le lieutenant Brière, qui, par son calme et son admirable courage sous le feu, a su inspirer à tous une confiance absolue.

Le sergent Mathieu, de la 7^e compagnie, contre-attaque à deux reprises avec une poignée d'hommes. Il tombe mortellement frappé près de l'auberge Saint-Pierre.

Le capitaine Wentziger, commandant la 6^e compagnie, frappé à mort en plein combat, dit à ses soldats qui voulaient l'emmener : "Laissez-moi, retournez au combat, on y a besoin de vous".

Dans la soirée, la section de mitrailleuses du sergent Pied laisse les groupes ennemis s'infiltrer jusqu'à une cinquantaine de mètres de son emplacement, puis elle ouvre le feu et fait parmi eux de terribles ravages.

Le 21 septembre, l'ennemi, arrêté par cette énergique résistance, s'organise sur place, à Mamey et sur l'éperon 340-312 au sud du village.

Le 22, ordre est donné d'empêcher les Allemands de continuer ces organisations. Le régiment, encadré par le 168^e à droite, par le 169^e à gauche, doit occuper la crête à l'est de Mamey. Une

préparation d'artillerie insuffisante et trop hâtive met en éveil l'ennemi qui, rapidement renforcé, va se défendre opiniâtrement.

Le 1^{er} bataillon part avec fougue (4^e et 3^e compagnies en première ligne) ; son ardeur même l'entraîne trop vite en avant du 168^e dont la progression retardée permet à l'ennemi de s'installer sur la cote 340.

La batterie de mitrailleuses du 1^{er} bataillon, accrochée en pointe sur les pentes de cette cote, fauche les furieuses contre-attaques de l'ennemi sur notre flanc droit découvert. Elle les arrête, mais notre attaque de front se brise sur l'arête 340-312.

Toute l'après-midi et une partie de la nuit, la bataille fait rage. L'ennemi dépense sans compter ses munitions et ses troupes de la Garde badoise, en de furieuses contre-attaques. La 2^e compagnie (lieutenant Devernois) et la 3^e compagnie (lieutenant Gérard) se sacrifient magnifiquement. Le 1^{er} bataillon s'organise la nuit sur le terrain gagné.

Comme le 20, les faits héroïques abondent dans les journées suivantes :

Le 21 septembre, le drapeau, porté par le lieutenant Darras, est avec sa garde à la lisière de la forêt de Puvenelle. Les obus pleuvent, les balles claquent. Successivement, trois hommes de la garde du drapeau sont tués, plusieurs sont blessés. Ils sont remplacés aussitôt par des braves, fiers de courir à ce poste d'honneur. Le bois est haché ; le drapeau n'a pas une éraflure.

Pendant, ces attaques portent leurs fruits les jours suivants. L'ennemi, qui n'a pu réussir à percer sur les Hauts-de-Meuse, va se cramponner sur la ligne Fey-en-Haye, Regnéville, Bois-le-Prêtre. Le 25, dans l'après-midi, nous reprenons l'auberge Saint-Pierre. Le contact est étroitement repris et l'ennemi harcelé de près. Le 27 septembre, le 2^e bataillon enlève Fey-en-Haye.

Malheureusement notre artillerie est trop faible pour soutenir efficacement l'infanterie. Vers midi, l'ennemi contre-attaque violemment de flanc et de front avec accompagnement d'artillerie de tous calibres. Les 6^e et 7^e compagnies doivent abandonner Fey-en-Haye. Le 2^e bataillon, recueilli par le 1^{er} bataillon, vient réoccuper les positions de départ.

Le caporal Germain, de la 7^e compagnie, coupé vers 10 heures de sa compagnie, avec quelques éléments qu'il a groupés autour de lui, organise quelques murs en centre de résistance et cherche à se dégager. Malgré des pertes sérieuses, sommé de se rendre, il refuse, attend la nuit, brûle ses dernières cartouches et profite du désordre ainsi produit chez l'ennemi pour rentrer dans nos lignes en ramenant ses blessés.

Après avoir recueilli les débris du 2^e bataillon, le 1^{er} bataillon part en contre-attaque, emmenant à son centre le drapeau, toujours porté par le lieutenant Darras. L'élan ennemi est brisé, la plus grande partie du terrain perdu reconquise. Les pertes sont lourdes tant dans le bataillon que dans la garde du drapeau, dont les rangs éclaircis se sont chaque fois réorganisés. Quant au drapeau, par une rare et singulière fortune, il est encore indemne. Le lieutenant Darras dira plus tard qu'il a vécu là son plus beau jour de guerre.

A partir du 27 septembre, le front se stabilise sur la ligne Montauville —Mort-Mare.

Pendant toute cette période, le 3^e bataillon du régiment, reformé sous les ordres du commandant Camps, agit isolément, occupe Montauville et Clos-Bois et s'empare du Mamelon Vert au nord de Montauville à 400 mètres de la lisière du Bois le Prêtre.

Le mois d'octobre fut employé à l'organisation défensive du terrain, à des reconnaissances fréquentes sur les lisières du Bois-le-Prêtre et Fey-en-Haye.

LE BOIS LE PRETRE

COMBATS PRELIMINAIRES

Le mois d'octobre voit le commencement de la guerre de tranchées. Chacun des deux adversaires s'organise sur les positions occupées. Un calme relatif s'établira sur certains secteurs du front, alors qu'au contraire, certains points importants, convoités par les deux partis vont devenir le théâtre de luttes acharnées.

Le Bois-le-Prêtre fut un de ces points. Sa position dominant la Moselle, donnait à l'occupant des vues sur Metz ou sur Toul, un commandement sur la Woèvre de Thiaucourt, ou sur la Woèvre de Toul. Aussi, les Allemands ne se voyant pas inquiétés dans leur repli de septembre, le gardèrent-ils précieusement.

Il s'organisèrent très fortement et rapidement, avec les matériaux facilement transportables de Metz, les deux gros bastions du Bois-le-Prêtre et du bois de Mort-Mare et quelques points d'appui (ferme d'Issoncourt, Remenauville, Regnéville)

Ce Bois-le-Prêtre, dans lequel huit mois de luttes continuelles allaient illustrer le régiment, ne paraissait pas cependant à première vue un obstacle insurmontable. Les champs à l'est de Fey-en-Haye, tachetés de tous les tas de gerbes abandonnées après la coupe des avoines, montaient en pente douce insensiblement vers le bois. Les grands arbres de la cote 372 barraient l'horizon; sur les lisières la retombée des branches touchait les gros buissons des haies en bordure.

Les lisières Est, coupées d'anciennes carrières, s'abaissaient assez brusquement sur les rives de la Moselle, supportant de jolies villas et les maisons blanches du village de Haut-de-Rieupt.

Mais, derrière ce masque, presque riant, c'est l'inconnu des profondeurs du bois, où l'ennemi travaille âprement : hautes futaies sombres ou taillis touffus où l'assaillant, qui devait se frayer un chemin à la serpe, était fusillé à bout portant par des postes invisibles. Ravins marécageux au fond desquels il se heurtait, sans abri possible, à de formidables blockhaus en troncs d'arbres.

Le mois d'octobre est consacré à examiner le travail croissant de l'ennemi, sans pouvoir l'empêcher efficacement, notre artillerie devant être avare de ses munitions ; insensiblement les tranchées se moulaient sur celles de l'ennemi, les réseaux de fil de fer sortent du soi côte à côte, limitant chaque jour le champ d'investigation des patrouilles.

L'attaque de la position est ordonnée par le flanc est du Bois-le-Prêtre. Le régiment doit l'exécuter : Pendant que les bataillons du 168^e régiment d'infanterie cherchent à s'infiltrer vers la Fontaine-des-Cerfs, le 3^e bataillon du régiment occupe Clos-Bois et Montauville.

Le 25 octobre, l'existence d'un poste allemand important est reconnue sur la tranchée de Fey-en-Haye. Le commandement décide de s'en emparer ; la 12^e compagnie est chargée de l'opération. Le 27 octobre, à la tête de sa section, le lieutenant Chéry enlève le poste, tue 13 Allemands et fait 4 prisonniers.

Le 30 octobre, le 3^e bataillon occupe la lisière sud et attaque les défenses signalées autour de la Fontaine-du-Père-Hilarion. L'attaque faite sans préparation d'artillerie, ne peut progresser. L'ennemi, terré dans les blockhaus invisibles au fond des ravins, se défend avec rage.

Le 31 au matin, le 1^{er} bataillon, puissamment aidé par des mitrailleuses, s'empare, très rapidement, des premières maisons de Haut-de-Rieupt (2^e compagnie), les 3^e et 4^e compagnies occupent la partie Est de la Fontaine-du-Père-Hilarion. La 12^e compagnie arrêtée à hauteur du Pillement a progressé de 200 mètres.

Le 1^{er} novembre, le 3^e bataillon mène l'attaque générale. Il occupe la route de Montauville au Père-Hilarion. L'offensive se heurte à une ligne formidable de tranchées. Malgré la résistance acharnée de l'ennemi, le bataillon progresse au delà de la lisière de la forêt, jusqu'aux pentes du Père-Hilarion. Mais les pertes sont élevées : 98 tués, 128 blessés dont 2 commandants de compagnie et 13 chefs de section. Le commandant Camps est blessé. Le capitaine Piérrard prend le commandement du bataillon.

Nous ne disposons d'aucune artillerie. L'ennemi contre-attaque sans arrêt et se sert d'une artillerie puissante et disciplinée.

Les positions conquises sont organisées aussitôt.

Les exemples d'héroïsmes abondent. Signalons simplement le soldat Lagarde, de la 9^e compagnie, qui s'offre pour aller cisailler des réseaux. Il rampe sous des feux nourris de mitrailleuses très rasants sur ce terrain en pente. Il réussit à faire la brèche. Il recommence au deuxième réseau et tombe frappé à mort. D'autres le remplacent. Les sergents Monts et Béguet, se précipitent sur les brèches et s'emparent des tranchées, mais tombent sous les balles ennemies.

Une accalmie relative s'établit dans cette partie du bois après le 1^{er} novembre. Le 3^e bataillon, avec des renforts de la classe 1914, commandé par le capitaine Pierrard, en assure la défense jusqu'en février 1915.

Le 18 novembre, le 1^{er} bataillon vient relever le 168^e régiment d'infanterie dans la partie ouest où ce régiment a refoulé l'ennemi, par des combats journaliers, jusqu'à la tranchée de Fey. Le 1^{er} bataillon continue cette tâche avec sa coutumière ardeur.

Le 3^e bataillon reste seul dans le ravin de la Fontaine-du-Père-Hilarion. Les 8-9 et 10 décembre, la 10^e compagnie coopère à l'attaque des positions allemandes du Père-Hilarion et contribue au brillant succès de nos armes.

Le 10 décembre, trois compagnies du bataillon sont chargées de s'emparer de la ligne allemande qui est à cheval sur les tranchées de Vilcey et de Norroy. Il ne dispose, pour cette opération, ni de ses fusils mitrailleurs, ni de sa section de mitrailleuses. Deux canons de 90 commandés par le sous-lieutenant Michel de la 11^e compagnie préparent l'attaque.

La compagnie d'assaut lancée à 12 h.30 s'empare de la première ligne allemande malgré un feu des plus violents. Un retour qui conduit à une deuxième ligne fortement organisée est encore aux mains de l'ennemi. Cette deuxième ligne, invisible de nos positions de départ est distante d'environ 100 mètres. Les tranchées sont renforcées par d'énormes troncs d'arbres. Un feu terrible de l'ennemi arrête notre progression. La lutte se poursuit toute la nuit et le lendemain matin le bataillon donne victorieusement l'assaut de la seconde ligne allemande. Notre progression d'environ 200 mètres en profondeur, oblige les Allemands à évacuer les maisons de Haut-de-Rieupt jusqu'aux Melèzes.

Le 12 décembre, la 12^e compagnie s'empare des Melèzes et du bois Munier, sa gauche appuyée à la tranchée de Vilcey. Cette opération marque un nouveau gain de 200 mètres.

Toujours réduit à ses propres moyens, le bataillon organise une forte ligne qui va servir de base à de nouvelles attaques sur la lisière Nord du bois Munier et les bois Communaux. Le 28 décembre, les deux compagnies de première ligne prennent pour objectif le taillis 30 et la partie nord du bois Munier. L'ennemi est refoulé sur une profondeur de 150 mètres. La droite, au contact immédiat de la ligne allemande, s'organise. La gauche, arrêtée dans les taillis est contrainte de progresser par les sapes. Durant les mois suivants, 150 mètres sont encore gagnés à gauche. Nos lignes sont à 40 à 50 mètres des retranchements ennemis, à hauteur des carrières de Norroy.

COMBATS DE REMIERES

Pendant ce temps, les 1^{er} et 2^e bataillons du régiment étaient envoyés en réserve à Royaumeix. Vers le 20 novembre, une opération sur le flanc ouest du bastion de Mort-Mare est préparée avec des moyens matériels très importants pour l'époque. Le 167^e régiment d'infanterie débouchera des lisières nord du bois de Remières. Des autos-canon et des autos-mitrailleuses attaqueront Saint-Baussant.

Le 12 décembre, les deux bataillons du régiment, sous les ordres du commandant Duchaussoy, sont à Mandres-aux-Quatre-Tours. L'attaque différée chaque jour est fixée au lendemain 13. Il pleut sans arrêt et le terrain est détrempé. Dans la nuit du 12, les troupes sont mises en place avec beaucoup de difficulté grâce à la terrible boue de Woëvre, nouvel adversaire jusqu'ici inconnu de nos hommes.

Les parallèles de départ sont remplies d'eau et de cadavres. La préparation d'artillerie commencée la veille, a averti l'ennemi qui a attaqué dans la nuit.

L'artillerie ennemie écrase, de ses gros calibres, les arrières du bois de Remières. Une pluie fine ne permet pas de vérifier les destructions que doit opérer notre artillerie.

L'attaque, fixée à 8 heures, est faite par deux compagnies de chaque bataillon (1^{er} bataillon à droite, 2^e à gauche). L'assaut est extrêmement pénible sur ce glacieux détrempé. Il faut progresser au pas et non

courir. Les mitrailleuses ennemies peuvent faucher de beaux objectifs.

Malgré la vaillance de chefs écoutés et suivis : sous-lieutenant Morel, Rossi, lieutenant Brière, les sections des 1^{ère} et 6^e compagnies sont clouées à 200 mètres des lignes adverses et doivent toute la journée résister à des contre-attaques menées avec énergie.

Le commandant Duchaussoy, le capitaine Pointener, les officiers déjà cités donnèrent l'exemple de toutes les vertus militaires. Pointener tombe en dirigeant l'assaut de sa compagnie. Il sera cité à l'ordre de l'armée.

Brière, partant pour la deuxième fois, malgré un premier insuccès, encourage ses hommes un à un, puis, très calme, allume sa pipe, tire son sabre et enlève sa compagnie. Il tombe dès les premiers pas.

Et les hommes valent les chefs. Une section de la 1^{ère} compagnie, commandée par le sous-lieutenant Morel, profitant d'un maigre défilement, peut avancer de 500 mètres ; elle prend à revers une tranchée ennemie et en déloge les Allemands à la baï onnette.

Malgré quelques gains partiels, cet assaut échoue.

Le régiment reste sur les gains acquis les 13 et 14 décembre, soumis aux tirs rasants des mitrailleuses et aux bombardements très violents qu'attire ce petit bois de Remières isolé dans la plaine.

Après s'être réorganisés, les deux bataillons gardent ce secteur peu enviable de Seicheprey, jusqu'à la fin du mois de décembre.

ATTAQUES DE JANVIER (Ligne des A)

Après un repos de 15 jours à Manoncourt, les deux bataillons, reconstitués en hommes et en matériel, voient leur plus cher désir exaucé : revenir au Bois le Prêtre où ils trouveront avec un terrain plus sec, la perspective de se mesurer d'homme à homme.

L'hiver a effeuillé les grands arbres, les bombardements ont éclairci les taillis. Les jumelles peuvent enfin sonder les organisations ennemies ainsi mises à découvert.

Dans le dédale de tous les terrassements que les Allemands ont fait depuis septembre, on peut identifier trois centres de résistance : Carrières de Norroy à droite, Croix-des-Carmes à gauche, Fontaine-du-Père-Hilarion au centre. Ce dernier, sournoisement accroché dans un fond de ravin précédé du glacis d'une clairière " Le Mouchoir " avait démontré la possibilité pour l'ennemi d'utiliser les accidents du sol les plus invraisemblables. Les attaques de décembre s'en étaient emparé.

Depuis, l'Allemand reporte tous ses efforts défensifs sur la partie dominante du bois qui lui donne des vues admirables sur toutes nos positions vers Toul. Cette partie, largement mamelonnée est appelée " Quart-en-réserve, Croix-des-Carmes ". Elle est formidablement organisée dans le courant de janvier.

Dans cette position, la brigade active a à peine mordu, le 168^e a bousculé à l'arme blanche deux ou trois petits postes, fortement organisés mais opérant isolément en avant de la ligne principale. Cette ligne, repérée, est prise à parti par notre artillerie vers le 15 janvier.

Les 168^e et 169^e l'attaquent le 18, ligne des A devant le Quart-en-Réserve, ligne des Z devant la Croix-des-Carmes.

L'assaut réussit partiellement mais l'ennemi contre-attaque très violemment.

Les 1^{er} et 2^e bataillons du régiment ont été groupés à Mamey le 17 janvier. Ils sont le 19 en réserve aux Carrières. Le 20, les incessantes contre-attaques ennemies reprennent la ligne des Z, morceau par morceau. Ces deux bataillons sont envoyés pour arrêter l'adversaire et reprendre le terrain.

Ils se portent à l'attaque sous des barrages violents. La 1^{ère} compagnie, admirablement conduite par le lieutenant Devernois, reprend pied à pied une partie du terrain perdu. Les 7^e et 2^e compagnies, par contre, malgré des attaques vigoureuses mais desservies par le terrain montant, ne peuvent arrêter l'avance adverse qui garde une partie des Z. Les jours suivants, les unités de la brigade, très mélangées, sont remplacées par le 2^e bataillon. Celui-ci reprend par surprise, à la grenade, la majeure partie des éléments perdus.

Dans la ligne des A, des groupes des 168^e et 169^e, également très mélangés après la prise de la

position, se maintiennent difficilement sur leurs gains. Des sections de mitrailleuses et le 1^{er} bataillon les renforcent, puis les remplacent.

Là l'ennemi contre-attaque aussi vigoureusement qu'à la Croix-des-Carmes tous ses assauts sont cloués au départ ou dispersés, dès qu'ils se dessinent, par nos feux de salve et nos tirs de mitrailleuses.

La ligne des A est conservée. Des sections du 1^{er} bataillon rejettent les groupes ennemis qui se maintiennent encore sur quelques points. Une lutte journalière ardente et opiniâtre s'engage sur quelques points de jonction de cette ligne, principalement au Col-de-Cygne.

Sur le reste de la ligne s'établit un calme relatif.

Les travaux sont activement menés pour débayer le terrain, rendre les tranchées habitables et les préparer pour d'autres opérations. Les arrières sont organisés très solidement pour parer à l'éventualité d'une offensive adverse. Le combat individuel reprend toute son intensité. Nos petits postes gagnent chaque jour du terrain vers la ligne nouvelle que l'ennemi prépare.

Les artilleries exercent leur science de destruction sur les infanteries adverses, mais celle de l'ennemi n'ose jamais ce que se permet la nôtre : des tirs de gros calibres à 50 mètres de nos postes. Il a

fallu abattre les grands arbres sur la ligne pour éviter les éclatements prématurés. La sécurité des postes ; sous nos barrages bien réglés, sera largement exploitée dans les attaques à venir. L'ennemi répond par des tirs de gros Minenwerfer qui sont loin d'avoir la précision nécessaire. Placées en des points favorables, des mitrailleuses font du harcèlement sur les pistes de Vilcey, les postes de commandement, etc. Des canons de 90 en première ligne crachent à bout portant la mitraille sur les travailleurs aventureux. Les sapeurs préparent des mines, les artilleurs placent des mortiers de tranchées ; jusqu'aux fusils de chasse sont utilisés dans les combats de boyaux.

Cette période qui n'a pas de dates marquantes est, pour les combattants, la préparation physique et morale la plus dure, la plus énergique aux efforts qui leur seront demandés à la fin de mars.

Les postes avancés de la ligne des A ont été reliés par une nouvelle tranchée (ligne intermédiaire, Y). Deux petits postes très importants ont été pris, en lisière et à la corne du Quart-en-Réserve. La conquête de ces postes, transformés en redoutes blindées, a été favorisée par les feux des sections de mitrailleuses précédant la marche des patrouilles à 10 mètres, neutralisant les défenseurs par des tirs précis à courte distance.

Le contact est étroit sur la crête que domine encore l'ennemi : 18 nouveaux fourneaux de mine sont préparés par le génie sous la ligne allemande.

Devant la ligne des Z, deux tranchées intermédiaires sont aussi prises successivement. En présence de ces succès partiels mais répétés, l'ennemi chaque fois délogé, réagit continuellement. Et pour mettre fin à ces accrochages incessants, il prépare une attaque de grande envergure.

ATTAQUE ALLEMANDE DU 15 MARS

En mars, le 3^e bataillon, resté isolé à Haut-de-Rieupt, rejoint le régiment, commandé depuis un mois par le lieutenant-colonel Etienne. Après avoir organisé très fortement l'extrême droite du bois, paré à de nombreux coups de main, ce bataillon avait, en février, participé à la défense du couloir de la Moselle en contribuant ; par ses feux, à repousser une forte attaque allemande dirigée sur le signal de Xon (rive droite).

Le 11 mars, il se porte à la Croix-des-Carmes, où il occupe la ligne des Z. L'ennemi fait des simulacres d'attaques les 7, 10 et 12 mars ; il essaie des camouflés de mines.

Le 15 mars, à 8 heures, dans un silence inaccoutumé, alors que les unités attendaient une relève, un fort tremblement du sol et de violentes explosions se produisent sous les tranchées du bataillon. Un furieux bombardement est déclenché instantanément sur nos positions ; 7 fourneaux de mines ont explosé projetant des blocs de pierre et des matériaux à plus de 200 mètres de distance. Les Allemands attaquent.

Les tranchées de la ligne des Z sont comblées, une centaine d'hommes à demi ensevelis. Le terrain est bouleversé par des entonnoirs énormes. Une lutte furieuse s'engage immédiatement pour leur possession.

Les survivants des Z4 et Z5 dont les fusils ont été dispersés et enterrés par l'explosion, se replient sur Z et Z1 et la pièce de 80, en obstruant les boyaux de communication avec des sacs de terre des havresacs. Les deux sections des Z et Z1 ouvrent immédiatement le feu arrêtant l'offensive allemande. Une section de la 10^e compagnie accourue aussitôt renforce la partie de Z5 touchant Z10 et s'y maintient malgré les grenades et les bombes. La 10^e compagnie vient tout entière garnir la 2^e ligne de Z.

A droite, Z 10 un instant abandonné est réoccupé par la 1^{ère} section de la 12^e compagnie, renforcée par une section de la 11^e compagnie ; le déblaiement est vite entrepris et cette tranchée restera désormais en notre possession, toute tentative de déboucher des Allemands demeurant vaine.

La 3^e section de la 12^e compagnie qui occupait la pointe de Z11 a disparu presque entièrement sous l'effondrement de la tranchée, mais la 4^e section tient la partie droite de Z 11 et n'en bougera pas.

Une demi-section de la 11^e compagnie se porte dans Z11 et cherche à s'avancer vers la pointe en procédant à un déblaiement rendu difficile par le bouleversement de la tranchée et le feu qu'elle reçoit d'un entonnoir occupé par les Allemands et placé à une dizaine de mètres de la pointe de Z 4. La section de mitrailleuses, dont les pièces ont été enlevées des décombres et qui a quitté la première ligne, est portée en Z10 et Z5 à un emplacement préparé à l'avance. La 11^e compagnie tout entière se porte en renfort en Z 2 et Z 3.

A 9 h 30, un peloton de la 5^e compagnie est mis à la disposition du 3^e bataillon. Une section assure la liaison entre Z1 et Z10, la 2^e section contre-attaque sur Z1 par un boyau, mais elle subit des pertes considérables et réussit néanmoins à tenir le boyau.

Deux compagnies du 1^{er} bataillon (2^e et 3^e) contre-attaquent énergiquement à 10 heures, mais ne peuvent gagner péniblement que les lèvres de quelques entonnoirs. Des sections restent sans liaison à 50 mètres les unes des autres et doivent se défendre de trois côtés, contre un ennemi acharné, que des troupes nouvelles viennent renforcer.

A 15 heures, on réorganise le secteur qu'on divise en deux secteurs, celui de droite 12^e, 11^e et 3^e compagnies, celui de gauche, 9^e, 10^e et 2^e compagnies. La section de mitrailleuses reprend son ancien emplacement entre Z 10 et Z 11. Les fractions de la 5^e compagnie sont ramenées en arrière. Ordre de contre-attaquer et de reprendre Z4 et Z5 est donné. L'opération après un bombardement d'un quart d'heure sera tentée à 17 heures. La 9^e compagnie dispose de trois sections assez réduites, elle a pour objectif Z4. Un peloton de la 3^e compagnie est en soutien en deuxième ligne. la 10^e compagnie a comme objectif Z5 avec trois sections. Un peloton de la 3^e compagnie est en deuxième ligne.

La 9^e compagnie déblaye les boyaux de la partie droite et gauche de Z4 et cherche à enlever l'entonnoir de la pointe de Z4 à quatre reprises différentes. Les Allemands qui ont occupé l'entonnoir arrêtent les progrès des nôtres.

La 10^e compagnie prend pied dans Z5 au milieu de la tranchée et dans la partie gauche, mais ne peut occuper la partie de la tranchée détruite. La situation reste stationnaire jusqu'au lendemain. Des contre-attaques allemandes à 20 h, 23 h et 4h 30 sont repoussées.

A droite, vers Z11, la contre-attaque sur Z4 et Z5 est aidée par le feu. L'entonnoir de Z11 occupé par les Allemands ne permet pas la réoccupation complète de la tranchée qui est bouleversée. Une contre-attaque est décidée par un groupe de volontaires de la 12^e compagnie. mais elle est remise, par suite des attaques allemandes de 20 heures et 23 heures, à 2 heures du matin.

Le groupe volontaire en rampant s'approche de l'entonnoir et s'y lance à la baï onnette, déclenchant une légère fusillade et refoulant les Allemands. Dès lors, la 11^e compagnie protégée en avant peut, par un travail considérable, remettre Z11 en état. Un sergent et trois hommes en vie sont retirés des décombres. L'entonnoir est évacué à 5 h car il a été impossible de le réunir dans la nuit à Z11 par suite de la distance. La 2^e compagnie en entier occupait Z2 par une section, la sape Toulouise par un peloton et l'ouvrage 2 par une section.

La relève ces unités du 3^e bataillon s'opérait sans incident mais sous une pluie de grenades et de bombes entre 6 h et 10 h du matin, le 16 m;1rs. Les pertes du 3^e bataillon, étaient de 202 tués, blessés et disparus.

L'ennemi repoussé, se livre les jours suivants à des débauches de munitions et des simulacres d'attaques. . Une mine saute encore au Col-de-Cygne, la 6^e compagnie s'y maintient et occupe l'entonnoir.

Au cours de cette action, les sections du 3^e bataillon se sont admirablement conduites, face au danger subitement déclenché ; chaque soldat a fait acte d'initiative et de solidarité, les sections des sergents Chamaillard, Quatrebois, Lamandon se sont particulièrement distinguées dans l'opiniâtreté de leurs contre-attaques. Les sections des sergents-majors Liébaut et Desbois, du 1^{er} bataillon, ont su organiser le terrain si chèrement disputé et résister héroïquement à la poussée de l'adversaire malgré les fatigues et les pertes.

La valeur combative du régiment a, au cours de ces violents engagements, inspiré à l'ennemi une crainte insurmontable.

L'aversion qu'inspire aux Allemands le Bois-le-Prêtre se manifeste dans les interrogatoires de prisonniers et dans les lettres saisies sur eux. Et le combattant ennemi résume ses impressions sur les adversaires qu'il y rencontre, en leur attribuant l'appellation, qui leur restera, de "Loups du Bois-le-Prêtre".

L'ATTAQUE ALLEMANDE DU 15 MARS A LA CROIX DES CARMES.

(Extraits des souvenirs du Général René MICHEL, ancien Lieutenant de la 11^e Compagnie)

Le 15 Mars est pour nous un jour tristement mémorable. Nos tranchées sont à 30 mètres environ des tranchées ennemies, surtout les ouvrages désignés sous les lettres Z 10, Z II, Z 4 et Z 5. La guerre des mines est vive dans ce sous-secteur.

Depuis le 13 au matin, mes hommes entendent distinctement les mineurs allemands qui sapent, très près de notre tranchée. Je m'assure du fait ; il est indiscutable que nous allons sauter. Le capitaine du Génie prévenu, se rend sur les lieux mais arrive au moment où le mineur allemand a cessé de travailler ; ce capitaine nous prend pour des hallucinés. Quelque temps après, les coups sourds reprennent de plus belle. Je rends compte cette fois au commandant du Génie qui vient également, mais la malchance s'acharne sur nous ; le travail cesse de nouveau.

Dans la nuit du 13 au 14, les bruits se font de plus en plus distincts ; nous rendons compte alors au général Riberpray, notre brigadier, ancien sapeur. Il vient le lendemain, entre dans la galerie d'écoute et observe. On n'entend plus rien : le travail est complètement arrêté ; la mine est sans doute prête. Le général paraît rasséréné et confiant, il essaye d'encourager nos hommes. La nuit du 14 au 15 s'écoule dans le plus grand calme pas la moindre escarmouche, l'artillerie ennemie est silencieuse. Nous reprenons un peu confiance d'ailleurs nous allons être relevés et envoyés au repos le lendemain.

Ma Compagnie quitte la 1^{ère} ligne et occupe la 2^e ligne.

Le 15 au matin, debout à 5 heures ; le soleil commence à monter sur l'horizon, quelques rossignols fidèles modulent leurs trilles harmonieuses. Cette quiétude, ce calme, me semble couvrir une tempête.

Vers 7 h. 45, nous causions bien tranquillement dans l'abri du capitaine lorsque, tout à coup, la terre est agitée d'un frisson horrible, des explosions effroyables déchirent l'air. Je suis projeté à terre, une avalanche de pierres, de débris de toutes sortes, planches, poutres, fusils brisés, s'abat sur notre abri, en même temps qu'une énorme torpille dévaste tout, autour de nous.

Sous une grêle d'obus et de torpilles, je cours à ma section au repos dans des abris d'artillerie, et n'y trouve qu'un seul blessé par éclat d'obus.

Je reçois l'ordre de me porter en 1^{ère} ligne en renfort. Nous réussissons à l'atteindre sous la mitraille ; elle est entièrement bouleversée, méconnaissable ; des rescapés fuient, épouvantés. Je les ramène. Une de nos tranchées n'existe plus ; à sa place un vaste entonnoir de 25 mètres de diamètre sur 10 de profondeur. Partout des débris informes d'arbres déracinés, de poutres déchiquetées. La tranchée de soutien est vide de combattants et déjà les boches s'avancent et occupent l'entonnoir ; j'organise rapidement la défense de cette tranchée. Il faut aussi occuper les boyaux qui conduisent à la tranchée bouleversée et à l'entonnoir.

J'entends les plaintes des malheureux ensevelis vivants ; d'un éboulement sort un pied qui s'agite ; nous parviendrons 10 heures plus tard à retirer vivant ce soldat, voûté, blanchi, hagard, un vieillard de 22 ans ! Un autre, dont seule la tête dépassait, fut retiré 18 heures après, lorsque nous reprîmes la tranchée. De l'autre côté du boyau éboulé, j'entends un officier alle mand : " Moi, officier prussien. toi, blessé. Nous, pas faire de prisonniers, pas vouloir de blessés, tous fusillés".

La rage me monte au cœur. Je donne l'ordre à mes hommes de ne pas faire de quartier.

Nous parvenons à occuper les deux tiers de la première tranchée, combat de barricades sanglant. Toute la journée, nous nous sommes battus.

A 17 heures, les 9 et 10^e compagnies contre-attaquent sur les entonnoirs et réussissent à les reprendre après les avoir écrasés à coups de canon de 90 à bout portant. Il restait encore 10 mètres de tranchée à reprendre. Pendant toute la journée ce fut un combat acharné à coups de canon, torpilles, grenades ; ce n'était qu'une explosion continue. A 10 heures du soir, nous repoussons une nouvelle contre-attaque boche à la baï onnette. A minuit, fusillade intense pour jeter la panique chez les boches et les empêcher de s'organiser dans la partie conquise. Puis, grand calme ; à deux heures du matin, quelques braves volontaires s'élancent, baï onnette au canon, sur leurs anciennes tranchées et s'emparent de la fraction retranchée qui leur restait à conquérir, ainsi que l'entonnoir. Tout le reste de la nuit, nous avons travaillé pour nous organiser dans les décombres de la tranchée reprise. Les malheureux survivants enfouis furent retirés.

Dans cette attaque si violente, nous avons repris toutes nos tranchées et le bilan de la journée nous

donna même un gain de terrain sur l'ennemi.

Le lendemain, à 3 heures du matin, les boches esquissèrent une nouvelle contre-attaque, mais ne purent déboucher de leurs lignes. D'ailleurs, beaucoup de boches, fatigués de cette lutte inutile, ne voulurent pas sortir de leurs tranchées, malgré les ordres de leurs officiers. A 5 heures, même tentative, même insuccès.

A 8 heures du matin, on nous mit en réserve en deuxième ligne. Le lendemain, à l'aube, nous fûmes relevés pour aller au repos. Au moment de notre départ, les boches tentèrent encore sans succès une nouvelle contre-attaque ; malgré l'ardeur et l'acharnement de cette lutte de plusieurs jours, ma section, bien que dans une situation très périlleuse, ne perdit que 13 hommes blessés et un tué. Dans les autres compagnies, les pertes furent beaucoup plus élevées.

Le village où nous sommes envoyés au cantonnement est Jézainville. Les habitants sont animés d'un esprit excellent ; ils nous considèrent comme leurs défenseurs ; en récompense, ils nous choient avec tendresse. Au cantonnement, nous avons du feu, nous pouvons nous laver à l'eau chaude, nous pouvons nous raser, prendre un tub. Mon hôtesse, charmante, m'entoure de sollicitude : elle met une bouillotte bien chaude dans mes bons draps frais et douilletts, astique mon harnachement, détache mes vêtements. Je retrouve en elle une seconde maman. L'ordinaire est amélioré et nous mangeons enfin correctement. Tous les jours, le commandant, navré de nous voir inactifs, nous fait faire l'exercice pour entraîner les jeunes recrues et les renforts qui ont comblé les vides faits par la bataille : nous allons en

manœuvre dans la forêt de Puvenelle où nous prenons quelques photos.

Dimanche 21 mars, messe à Pont-à-Mousson, église Saint-Laurent. Pendant l'office, un avion boche passe sur la ville, lance deux bombes sur l'église ; elles explosent dans le jardin à côté, brisant tous les magnifiques vitraux, mais personne ne fut blessé ; l'office continua.

L'ATTAQUE DU 30 MARS

Les bombardements exécutés sur tout le bois, l'ont, durant l'hiver, éclairci suffisamment pour dévoiler toute l'importance de l'organisation ennemie. Les photographies d'avions apportent des enseignements précieux et tous les points vulnérables sont connus. Aussi, des opérations de plus grande envergure pourront-elles être dès maintenant préparées.

Des attaques de détail, faites jusqu'au 20 mars, ont permis d'arriver très près des deux formidables réduits du Quart-en-Réserve et de la Croix-des-Carmes dont les Allemands ont conjugué les éléments de défense. Chaque réduit comprend deux systèmes complets de tranchées réunis par des boyaux de communication très profonds parfaitement protégés et pouvant se transformer en tranchées flanquantes.

Des blockhaus impressionnants par leur superstructure de rondins de 1 mètre de diamètre peuvent abriter des troupes réservées dans la tranchée de deuxième ligne.

Ces lignes sont dénommées en profondeur :

1. Dans le Quart-en-Réserve : Ligne VIII et ligne C ;
2. à la Croix-des-Carmes : Ligne des Z, enchevêtrement de tranchées sur le prolongement de la ligne des A et la ligne des U. Entre ces deux réduits, mais en retrait, un système de tranchées appelé ligne D, forme courtine.

Tous les gros Minenwerfer sont logés dans ces lignes. Les ravitaillements et les relèves se font par les ravins de Vilcey..

Pour parer à nos avances partielles du mois de mars, les Allemands relient, à grands efforts de travailleurs, leur réduit de Norroy et du nord de Fey-en-Haye par des tranchées continues.

Une attaque générale est préparée sur le front de Woëvre en liaison avec des actions offensives préparées aux Eparges. L'opération est subordonnée à la prise du Quart-en-Réserve, position dominant toutes les bases de départ. La brigade active avait déjà préparé cet assaut par la guerre de mines, mais les travaux n'étant pas entièrement terminés pour la date fixée, l'attaque est ordonnée pour le 30 mars à 7 heures.

Le 167^e y prendra part, formant deux bataillons à six compagnies : à droite, bataillon Pierrard ; à

gauche, bataillon Duchaussoy. Le 2^e bataillon est réparti entre les 1^{ère} et 3^e, un bataillon du 169^e est en réserve. Objectif : lignes des C en entier.

Les troupes d'attaque sont en place le 29 mars.

Chaque bataillon a deux compagnies en première vague, dans la tranchée intermédiaire appelée ligne des Y (3^e bataillon : 10^e et 11^e compagnies), (1^{er} bataillon : 1^{ère} et 3^e compagnies) et deux compagnies en soutien dans la ligne des A. Les compagnies du 2^e bataillon sont en réserve derrière les points sensibles. Le lieutenant Devernois, avec la 1^{ère} compagnie, aura une mission spéciale de débordement par le flanc gauche en dehors du bois. Les sections de mitrailleuses sont réparties dans le dispositif. Les premières vagues doivent s'emparer de la ligne VIII, la dépasser, pousser ensuite sur la ligne C et établir des postes au delà. Les compagnies de soutien s'installeront et organiseront la ligne VIII.

Le 30 mars, à 8 h 10, après un bombardement de 1 h 1/4 très violent, les vagues d'assaut se lancent droit devant elles. Leur marche est rendue très difficile par le bouleversement indescriptible de cette partie du bois.

A gauche, pendant la préparation d'artillerie, le lieutenant Devernois a eu l'heureuse idée de faire ramper sa compagnie en tirailleurs jusqu'à 60 mètres des barrages de nos 155. Il bondit à l'heure fixée, traverse deux tranchées nivelées et s'empare d'une partie de la troisième à la baï onnette.

Il ne peut pousser plus loin.

La 3^e compagnie occupe son objectif de la ligne VIII et pousse assez près de la ligne C très fortement occupée. Les défenseurs de cette ligne, se trouvant hors de notre barrage, contre-attaquent aussitôt. sont repoussés mais empêchent la prise de la ligne C d'où émergent les mystérieux blockhaus en rondins. Les compagnies de soutien aident énergiquement à réduire les nids de résistance accrochés au moindre abri non défoncé.

A droite, les 10^e et 11^e compagnies s'emparent très difficilement de leurs premiers objectifs, elles y prennent deux mitrailleuses. Soumises aussitôt à un bombardement violent et aux contre-attaques furieuses de l'ennemi, elles éprouvent de lourdes pertes.

Malgré les tirs d'interdiction sur les lignes L, l'ennemi lance de furieuses contre-attaques sur le flanc de la 11^e compagnie qui doit abandonner ses gains dans la soirée. Les contre-attaques durent toute la journée et la nuit.

Le 31, à l'aube, le 1^{er} bataillon, qui a pu conserver le terrain conquis et faire plus de 100 prisonniers, est violemment attaqué par surprise. La compagnie Devemois est débordée et refoulée. A 5h 20, rassemblant les débris d'une section, son chef contre-attaque à la baï onnette et reprend tout son terrain.

L'ennemi réagit énergiquement. Cependant la conquête totale de la ligne VIII et des C est d'une importance primordiale pour le maintien de notre position. L'attaque est reprise à 16 heures ; la 9^e compagnie et des unités du 2^e bataillon repartent à l'assaut, s'emparent rapidement de leurs objectifs. font 70 prisonniers dont 2 officiers.

Des unités du 13^e régiment d'infanterie et le bataillon Duchaussoy chargent sur la lisière nord-ouest du Quart-en-Réserve dont une partie peut être gardée malgré une succession de contre-attaques fougueuses, mais désordonnées.

Le 1^{er} avril, après une courte préparation d'artillerie, le bataillon Duchaussoy, aidé d'unités du 13^e régiment d'infanterie repart à nouveau pour enlever de vive force des réduits tenaces qui se maintiennent dans les tranchées nord du bois. Les combats sont extrêmement durs.

L'ennemi envoie hâtivement bataillon sur bataillon pour réparer ses échecs successifs. Le régiment repousse tous les assauts. Les vues que nous donnent les positions conquises permettent de prendre sous nos feux efficaces depuis Vilcey, les renforts ennemis, déjà harassés par leur marche. Certains de leurs éléments, affolés et désorientés, se rendent sans combat. Tout le Quart-en-Réserve est écrasé par l'artillerie lourde allemande.

Nos troupes, malgré les fatigues de ces derniers jours, réorganisent les anciennes positions allemandes nivelées et comblées de cadavres.

Les exemples de vaillance sont innombrables pendant ces combats, mais une figure domine, celle du lieutenant Devernois. Sa bravoure simple, son énergie persuasive sa fougue communicative mais toujours judicieusement raisonnée, son culte ardent pour ses soldats entourent déjà sa physionomie de jeune chef des sentiments admiratifs de tous.

Sous-officiers et soldats ont donné la mesure de leur bravoure dans ces journées des 30, 31 mars et 1^{er} avril qui ont coûté au régiment près de 300 tués.

Le commandant Duchaussoy et le capitaine Pierrard paient nuit et jour de leur personne aux points les plus dangereux.

Les capitaines Jeanpierre, Girard, Menettrier, les lieutenants Portères, Colin, Eigenschenck, Perrier, Chéry, Unal, de Caumia –Baillenx sont les âmes vivantes d'unités d'élite.

Les sous-lieutenants Michel, de Rocquigny, Lecourieux, Couchoux, Simler, Brulfer, Gey, les adjudants Pied, Breton, Noël, Ancel, Degoix, rivalisent d'audace et d'énergie.

Et les soldats sont à la ressemblance de leurs chefs.

Au Q.G. le 3 Avril 1915
73^e Division
3^e Bureau
No 6637

**RENSEIGNEMENTS SUR LES OPERATIONS DANS LE BOIS -LE-PRETRE
DES 30, 31 MARS ET 1^{ER} AVRIL**

Les récits des prisonniers faits dans les journées des 30, 31 et 1^{er} avril permettent de se rendre compte de l'importance des efforts faits par les Allemands pour reprendre les lignes que nous leur avons enlevées et des pertes qu'ils ont subies. A en juger par les effectifs engagés et le nombre des contre-attaques, toutes d'ailleurs impuissantes à reprendre les tranchées conquises, ils ont épuisé, dans ces quelques jours, une bonne partie de leurs réserves et perdu une ligne de défense très importante.

Le 30 au matin, notre attaque, très efficacement soutenue par le feu précis de l'artillerie, a bousculé le bataillon de première ligne, dont les restes ont été relevés dans les galeries et les éboulements des tranchées. Environ 60 prisonniers dont 2 officiers, avouent être les survivants des 3 compagnies engagées.

Un bataillon de renfort immédiatement alarmé au N du bois se brise dans l'après-midi contre notre résistance.

Un peu plus tard, à la tombée de la nuit, un 3^e bataillon, venu de Vandières, réussit à reprendre une partie de la tranchée que nous avons enlevée le matin. Mais il est écrasé à son tour pendant la nuit et au cours de la matinée. Les survivants, au nombre de 60, dont 2 officiers et 18 sous-officiers, se rendent dans l'après-midi du 31, et déclarent être restés 30 heures privés de nourriture, et sans communication avec l'arrière par suite de l'éboulement des boyaux et le tir de barrage qui rend la fuite impossible.

Le 31 mars, un nouvel effort est fait vers midi. Un bataillon actif bavarois, envoyé de Thiaucourt dès le matin, ne parvient pas à progresser. Il est décimé par le feu de l'artillerie et des mitrailleuses et recule en désordre, laissant le terrain couvert de morts.

Le 1^{er} Avril, reprise de l'attaque au moyen de deux autres bataillons appelés au milieu de la nuit, l'un de Thiaucourt, l'autre de Nonsard, et appartenant à d'autres unités engagées sur le front. Vers 2 heures de l'après-midi, un de ces bataillons qui fait partie de la division de la garde occupant Mort-Mare, réussit un instant à progresser, mais il est arrêté près des Blockhaus par un tir très précis de notre artillerie et ne peut se maintenir. Vers six heures, le bataillon accouru de Nonsard à marches forcées s'engage à son tour ; il ne réussit pas mieux. Fortement contre-attaqué, égaré dans la nuit dans un bois qu'il ne connaît pas et démoralisé par les échecs précédents, il se débande et laisse dans nos mains une trentaine de prisonniers.

En résumé, dans ces trois journées, six bataillons ont été successivement détruits perdant environ 300 prisonniers. Tous s'accordent à reconnaître l'effet foudroyant de notre artillerie, la violence irrésistible de notre attaque et l'élan de notre infanterie. Il semble bien, d'autre part, que les Allemands ont usé, dans ces assauts répétés, les réserves dont ils disposent. Ils ont dû appeler sur notre front des unités appartenant à d'autres divisions et qui venaient d'être relevées. Ces assauts répétés dans ces conditions déplorables, montrent le prix qu'ils attachent au terrain que nous leur avons enlevé.

Le général Cdt la 73^e Division,
Signé : Lebocq.
P. A. le Chef d'Etat Major,
Signé : Guerrier.

L'ATTAQUE DU 30 MARS (d'après les souvenirs du Général René-Michel)

Le repos à Jézainville est terminé. Entre 6 et 10 heures du soir, nous faisons nos derniers préparatifs et les hommes se reposent un peu. A minuit, nous quittons ce bon village de Jézainville. La colonne silencieuse s'ébranle dans la nuit presque noire; la lune est obstinément cachée derrière les nuages. Aussi nous marchons tristement sur la route qui se reflète en blanc sur les champs assombris. De temps en temps, une fusée lumineuse émerge des arbres du Bois-le-Prêtre, là-haut sur la colline. Elle monte dans ce ciel obscurci qu'elle éclaire quelques secondes de lueurs bleuâtres.

On voit que là-haut aussi l'ennemi est inquiet. La colonne marche par à-coups et chaque fois, à l'arrêt brusque, un bruit de bouteillons et de bidons heurtés se fait entendre, témoignant qu'un dormeur a été surpris par l'arrêt. Nous traversons Maidières, Montauville, croisant des multitudes de convois, chevaux, etc. Puis nous commençons la pénible ascension qui mène au Bois-Le-Prêtre.

Au fur et à mesure de notre avance, le terrain devient de plus en plus tragique : des trous, des excavations produites par des marmites, des arbres brûlés, estropiés, lamentables, des débris de capotes, fusils, équipements en loques, témoignent d'une lutte ardente, sans merci. Les boyaux sont moins profonds, les abris contre les éclats moins nombreux et moins solides. C'est une scène complète de dévastation. On croirait qu'une tempête de plomb, de fer, de feu, d'eau, est passée par là, qu'un cyclone a succédé à l'éruption, à l'incendie, au tremblement de terre. Nous croisons continuellement des blessés qui gagnent péniblement le poste de secours, ou des civières sur lesquelles gémissent doucement ou râlent les plus gravement atteints.

Bientôt nous arrivons dans notre secteur ; toujours de plus en plus, un amas inextricable de matériaux : poutres, rails de chemin de fer, sacs à terre, tôles ondulées, boucliers, chevaux de frise, pelles, pioches, bombes, caisses de cartouches, obus de tous calibres, munitions pour mitrailleuses, pétards, gabions, etc.

La relève se fait sans incident. Nous relevons là le 346.

En première ligne, tout est prêt pour l'attaque, les mitrailleuses en position, les escaliers de franchissement préparés : dans un coin, une abondance d'échelles de 2 mètres serviront également à escalader facilement le parapet de la tranchée.

L'emplacement où se trouve ma section est dit "Col de cygne". C'est l'endroit du bois où il fait peut-être le moins bon. Il est ainsi appelé car la ligne fait un rentrant accentué flanqué de mitrailleuses et d'une autre tranchée dite "doigt de gant". Ce rentrant est cependant relié en ligne droite à une tranchée souterraine à fleur de sol à laquelle notre génie travaille avec ardeur. C'est ce qu'on appelle une sape russe. Au moment de l'attaque, le plafond de ce souterrain sera éboulé et une tranchée garnie de fantassins paraîtra à quelques dizaines de mètres de l'ennemi.

Le 29 Mars est employé aux derniers travaux. Il faut que tout soit en place pour le lendemain. A 7 heures du soir, nous recevons le plan et les ordres de l'attaque.

Ainsi que l'ordre d'attaque l'avait prescrit, l'artillerie ouvre pendant 24 heures un feu d'enfer sur la position ennemie. Pendant les arrêts du tir, le Bois se replonge dans la quiétude factice et le silence ; l'ennemi se terre, inquiet, mais de crainte de déclencher un cataclysme, il n'ose tirer. Nos troupes, elles, se recueillent, se reposent avant l'effort. Dans la tranchée, emballés dans leur cache-nez, l'œil vigilant, le fusil posé dans un interstice de sacs à terre, les mains glacées enfouies dans leur capote, impassibles, les sentinelles surveillent la ligne de sacs blancs d'en face.

Dans un abri, dont l'entrée est obstruée par une toile de tente, une lumière brille. Là, assis en tailleur autour d'une baï onnette fichée dans le sol et servant à supporter une bougie vacillante, le sac sur les genoux comme sous-main, trois de mes hommes écrivent silencieusement. Il y a là un brave territorial qui vient de m'arriver en renfort, un réserviste vieux soldat et un bleuet de la classe 14. Leurs dernières heures de paix relative sont consacrées, pleines d'émotion et d'affection, aux êtres chers qu'ils ont abandonnés à l'appel de la patrie envahie.

Mais les munitions sont à leur place, les échelles sont disposées le long du parapet de la tranchée, la lune blafarde jette un pâle rayon sur la tranchée sombre, pleine d'obscurité mystérieuse. Ses reflets éclairent ces échelles en bois blanc qu'il faudra escalader à 5 heures 05.

A cinquante mètres, c'est la tranchée allemande qui profile sur le ciel sombre sa ligne sinueuse de

sacs à terre blanchâtres. L'obscurité relative leur donne un aspect étrange et cette ligne de sacs paraît très haute et redoutable. Un dernier ordre nous arrive. Le Général Joffre veut que nous enlevions à tout prix le quart en réserve, et nous devons nous sacrifier jusqu'au dernier plutôt que de reculer.

Quatre heures approchent ! Nous gagnons nos places de combat et bientôt c'est un déluge de feu, d'acier, de fonte, de fumée brûlante qui s'abat impitoyablement sur les tranchées allemandes : 42 pièces de 75, 16 Rimailho 155, 4 pièces de 220, deux 120 longs, 14 canons de 90, quatre 155 courts, deux 95 de marine tonnent sans arrêt. C'est un roulement continu. Nous nous représentons l'état dans lequel nous allons trouver les tranchées allemandes. Cette pensée nous réconforte, nous sommes tous confiants et même gais, et cependant ce n'est pas un événement joyeux qui va se produire.

A 5 heures 05, à peine ai-je crié " en avant " que mes hommes ont bondi. Nous sortons tous de la tranchée. La tranchée allemande n'existe plus, le sol est profondément bouleversé, les sacs à terre sont éventrés, les boyaux comblés. C'est un chaos de boucliers, de sacs, de fusils brisés, de débris d'obus, de cadavres et de blessés. Les fils de fer qui ornaient le devant de la tranchée allemande sont complètement détruits. Tandis que la moitié de ma section fait le coup de feu contre l'ennemi en fuite, le reste a déjà sorti pelles et pioches, et la terre est rapidement retournée sous leurs mains. Des vestiges de l'ancienne tranchée allemande. jaillit une tranchée française. Les sacs à terre allemands passent de mains en mains et constituent un parapet. Les cadavres allemands sont déterrés de la tranchée. Pour nous en débarrasser, nous les plaçons comme parapet de la nouvelle tranchée et nous les recouvrons de sacs à terre.. Déjà les sapeurs sont là, ils cherchent les fils de mines et les fougasses afin que nous ne sautions pas. Ils en trouvent trois dans mon élément de tranchée. C'est un poids de moins sur notre conscience. L'organisation de la position continue avec ardeur, les hommes travaillent fébrilement, certains ont les manches retroussées, la capote dégrafée, ils ont posé leur équipement, la tranchée est vite reconstituée.

Pendant ce travail, l'ennemi ne cesse de nous bombarder. Les obus de tous calibres tombent sur notre position facilement repérée puisqu'elle fut la leur ; c'est du 77, du 105 fusant et meurtrier, du 150 et même du 210.

Nous établissons un barrage de sacs à terre pour nous isoler des boches qui tiennent encore le prolongement de notre tranchée à droite vers la Croix des Carmes. A cette barricade, le combat fut acharné et terrible pendant toute la journée. L'ennemi qui est à 20 mètres de nous, nous lance un déluge de grenades pendant plus de six heures. Ces grenades et l'avalanche d'explosifs de toute nature que nous subissons, nous causent des pertes très importantes. Les " Minenwerfer " et lance-bombes allemands nous prennent d'enfilade depuis la Croix des Carmes. Notre nouvelle tranchée est un véritable enfer.

Tout à coup un jet de pétrole et de grenades incendiaires s'abat sur nous. Notre tranchée prend feu en trois endroits. Les capotes, sacs, pelles, fusils, brûlent. Les cartouches et grenades abandonnées explosent. Beaucoup de mes hommes sont brûlés. La scène est affreuse. Vers 6 heures, les flammes s'éteignent et nous essayons de souffler un peu, mais alors un cri jaillit dans la tranchée : " Voilà les boches ".

En effet les Allemands nous surprennent. Trois lignes déployées de grenadiers montent silencieusement à l'assaut. Ils paraissent sans armes, mais leurs ceintures et leurs musettes sont remplies de grenades. La fusillade crépite pendant une demi. heure. Les grenadiers boches sont inlassables ; plus on en tue, plus il en revient.

Tandis que la fusillade continue à crépiter et que le bruit assourdissant des explosions se poursuit, une clameur de haine s'élève. A notre gauche, dans le fond de la tranchée, une forme qui m'est bien chère et que je reconnais, s'agite dans les derniers spasmes de la vie. C'est le Sous-Lieutenant GEY. Ses hommes l'entourent, l'enroulent dans des capotes pour éteindre l'incendie. La mort fait son œuvre. Le Sous-Lieutenant Gey était marié, sa jeune femme venait d'avoir un bébé qu'il connaissait à peine. Le combat fit rage toute la journée. Vers 7 heures du soir, l'ennemi lance une gigantesque contre-attaque. Nous avons devant nous des centaines de boches en colonnes compactes, serrées, qui s'avancent au pas accéléré, la baï onnette aux dents de scies bien haute. Cette masse opaque qui surgissait de partout ressemblait aux flots de la mer ; ces hordes de Huns modernes qui se jetaient sur nous, c'était l'élite de l'armée allemande, la Garde prussienne.

Le feu crépite violent sur notre ligne qui n'est plus déjà qu'un amas de corps, de blessés, de sacs à terre éboulés au milieu desquels quelques hommes, des héros, aux manches retroussées, à la capote

déboutonnée, font bravement le coup de feu. Nos 75 déchirent l'air ; effroyable le 75 ouvre des trous énormes dans cette colonne, trous aussitôt comblés... La marée monte toujours, rapide, inexorable. Nous ne sommes plus qu'une poignée ; nous commençons à manquer de cartouches. Les boches sont maintenant à dix mètres de nous. Les hommes de la compagnie voisine, à gauche, se replient sur moi ; nous faisons front. Des hommes, débris de quelques sections de plusieurs Compagnies, se replient en désordre. Nous restons six : dont l'adjudant Lacombe, les sergents Joly, Diot, Lanoix.

A notre tour, nous parvenons à nous replier un à un et nous gagnons nos lignes. Nous nous retrouvons au milieu de nombreux blessés mais autour de nous des renforts se massent. Une contre-attaque de notre part se prépare. Du champ de bataille peuplé de morts, d'agonisants, monte un bruit étrange. C'est d'abord un murmure incompréhensible formé de gémissements douloureux " ah ! ah !" continu et rythmé. C'est un blessé français qui souffre. Au milieu de cette plainte, un mot se fait souvent entendre, si plaintif, si tendre, que l'on se sent tout bouleversé : " à boire ! à boire ! ". Du côté allemand les bruits paraissent plus forts. C'est un cri de douleur ininterrompu, strident, déchirant. Tandis que nos malheureux blessés grièvement font à peine entendre leurs plaintes, les Allemands crient, hurlent : " hilfe, Mutter ! hoch ! ". De ce champ de mort et de souffrance s'exhale aussi une odeur épouvantable faite de sang, de poudre, dynamite, cheddite, de chairs roussies, brûlées, et de cadavres.

Nous étions 56 ce matin dans ma section, nous sommes à peine une douzaine ce soir et parmi eux, encore des blessés. De la compagnie qui m'a renforcé vers 2 heures de l'après-midi – 58 hommes – il nous en est revenu 3 et un Capitaine ; de celle qui m'a renforcé à 6 heures du soir, la moitié sont tombés là, dans la ligne 8. Un chagrin me domine. Joly, mon meilleur sergent, a disparu, lui le modèle de courage et d'allant, lui qui paraissait invulnérable sous la mitraille, héros du Maroc, héros du Bois-le-Prêtre, il ne répond pas à l'appel.

Cependant la contre-attaque du 13^e R.I. est imminente. Nous y participons avec nos débris. Une demi-heure après, la ligne 8 est reprise à la garde prussienne.

39

ATTAQUES DE MAI

Les luttes d'avril et de mai se concentrent sur les organisations du Quart-en-Réserve et de la Croix-des-Carmes que l'ennemi veut reprendre à tout prix.

Les blockhaus de la ligne des C sont particulièrement disputés. L'ennemi les reprend sur le 169^e régiment d'infanterie le 10 avril. Une compagnie par bataillon (4^e, 8^e, 9^e) reprend le chemin du poste L pour renforcer le 169^e. Lancée à l'attaque le 12 avril, la 9^e compagnie reprend ses objectifs du 30 mars dans la ligne VIII, mais ne peut atteindre la ligne des C.

Des combats extrêmement violents se livrent dans les amoncellements de matériaux, les boyaux comblés, etc. La lutte est ininterrompue, les relèves de troupe sont très fréquentes en raison des fatigues et des pertes.

Le 1^{er} mai, malgré une violente contre-préparation ennemie, le 3^e bataillon prend part à l'attaque de la ligne des Z et des L.

Exécutée de front par des unités du 346^e régiment d'infanterie et de flanc par la 9^e compagnie du régiment, l'assaut réussit en partie ; mais à 11 heures, les grenadiers ennemis, puissamment ravitaillés contre-attaquent avec une vigueur extrême sur un terrain connu. A la nuit, l'ennemi a repris la ligne des Z, sauf une trentaine de mètres.

La 9, compagnie perd 1 officier blessé, 1 aspirant, 7 hommes tués, 45 blessés et 16 disparus.

Les restes de la 9, compagnie font des barrages de sacs à terre pour arrêter, coûte que coûte, la progression ennemie. Les soldats Daprat et Claudel se font remarquer par leur acharnement.

De ce jour, où il a cru arrêter nos succès, l'ennemi redouble de fureur. Il accentue les gros bombardements, multiplie les attaques, fait sauter des mines et des camouflés. Les deux secteurs du Quart-en-Réserve et de la Croix-des-Carmes ne sont plus qu'un chaos de gros entonnoirs dont l'aspect change à toute heure.

Une opération est préparée pour le 15 mai. Y prendront part les 1^{er} et 2^e bataillons avec l'ordre de s'emparer entièrement de la ligne C et de gagner le commandement des pentes mi-boisées sur Vilcey.

Placées entre minuit et 5 heures, les compagnies éprouvent des difficultés inouïes pour gagner les parallèles de départ (lignes VIII et IX) bouleversées. La 4^e compagnie et un peloton de la 7^e engagent le combat dès leur arrivée, subissent des contre-attaques locales mais violentes, et éprouvent des pertes.

L'assaut est donné à 15 h 35 après une demi-heure de bombardement. L'élan irrésistible des 6^e, 7^e et 8^e compagnies surprend les défenseurs des blockhaus qui sont mis en fuite et laissent 60 prisonniers. A l'extrême droite, la 5^e compagnie, en but à des feux et des contre-attaques de flanc (ligne D), ne peut seule atteindre son objectif, elle est renforcée par la 2^e compagnie.

A gauche, la 4^e compagnie a suivi la progression rapide du 2^e bataillon, mais la 3^e compagnie, soumise à des concentrations de feux, est à demi-détruite. A la nuit, la 1^{ère} compagnie prend le combat à son compte et, sous l'énergique impulsion du lieutenant Devernois, emporte à l'arme blanche son Objectif. Elle fait une dizaine de prisonniers.

Pendant la nuit et la journée du 16 mai, l'ennemi, exaspéré, pousse ses habituelles contre-attaques, mais cette fois dans des conditions désavantageuses puisqu'il est dominé sur Vilcey. Elles sont toutes repoussées. La lutte prend un caractère particulièrement violent sur les points de jonction entre les lignes L et D à droite.

Les gains acquis au cours des deux combats du 15 mai sont encore chaudement disputés par l'ennemi les jours suivants. Il faut définitivement le rejeter sur le Trey. C'est une poussée nouvelle qui est encore demandée aux 1^{er} et 2^e bataillons.

Après un repos de quelques jours, ils reprennent leurs emplacements d'attaque sur la ligne C. Dans chaque bataillon, trois compagnies sont en ligne, une en réserve (3^e et 5^e). Les unités doivent gagner en avant les organisations ennemies qui dominent le Trey et sur chaque flanc de l'attaque, les naissances de boyaux pour bloquer toutes les contre-attaques possibles de l'adversaire.

L'attaque est déclenchée le 27 mai à 20 heures. La gauche du 1^{er} bataillon (capitaine Jeanpierre) conduit l'assaut à toute allure, dépasse son objectif et fait une certaine de prisonniers. A droite, les unités du 2^e bataillon (capitaine Girard), après une progression des plus pénibles, gagnent, par des combats acharnés à la grenade, quelques éléments de leur objectif. La 5^e compagnie venue en renfort est violemment prise à partie de flanc et ne peut avancer.

L'ennemi réagit furieusement. Son effort le plus violent est donné le 28 mai à 3 heures. Sur tout le front d'attaque, après un bombardement d'une intensité inaccoutumée, il lance ses Stosstruppen par lignes successives qui inondent nos avant-postes de grenades, puis avancent vigoureusement. Notre première ligne est enfoncée, puis partiellement débordée ; le 367^e est refoulé également sur Fey-en-Hoye. La 1^{ère} compagnie réduite à deux sections, toujours guidée par l'infatigable Devernois, se maintient isolée, se défend sur trois côtés jusqu'à 8 heures, puis doit aussi se replier.

Nos réserves ont arrêté la progression ennemie, mais tous nos gains de la veille sont perdus. Une contre-attaque est rapidement préparée avec des moyens aussi énergiques que ceux employés par l'ennemi. Les mêmes troupes, malgré la fatigue et les pertes, s'en chargeront, avec l'aide de deux compagnies du 169^e.

Après avoir remis de l'ordre dans les unités, la contre-attaque part le 30 mai, à 11 h 35, après une courte mais violente préparation d'artillerie. Tous les objectifs sont atteints dans 10 minutes, le terrain nettoyé, les barrages établis très en avant.

Dans la soirée, nos conquêtes sont rapidement organisées et les contre-attaques de l'ennemi sont impuissantes à nous déloger. **Le réduit du Quart-en-Réserve est tout en entier en notre possession.**

Les actes de bravoure de cette période mouvementée sont innombrables.

C'est l'adjudant Noël (4^e compagnie) qui, distancé par l'ennemi dans l'occupation d'un boyau commun, fait agir toute l'artillerie de tranchée de la compagnie (Aazen Cellierier, canon de 58, etc.), fait une concentration de dix minutes et conquiert ensuite le terrain convoité.

C'est l'adjudant Nusbaumer (7^e Compagnie) qui défend les barrages de boyaux à coups de fusil de chasse.

Ce sont les sergents Hérissé et Brocal, du 1^{er} bataillon, les premiers sur la tranchée à Prendre, les plus acharnés à défendre les gains acquis.

C'est le lieutenant Lecourieux, dont le nom est donné au blockhaus C 2.

Ce sont les sous-lieutenants Couchoux et Raynoud, l'adjudant-chef Bernard, l'adjudant Witmann, du 2^e bataillon.

Ce sont les grenadiers Mathiot et Brillonet qui défendent le poste qu'ils viennent de prendre en montant debout sur les décombres amoncelés et reçoivent ainsi l'ennemi à deux pas à coups de grenades.

Ce sont les mitrailleurs inlassables de la 1^{re} compagnie de mitrailleuses (lieutenant Portères), mineurs du Nord envahi, qui ont de cruelles revanches à prendre.

Ce sont deux grenadiers de la 8^e compagnie qui, sous une pluie d'obus incendiaires, restent stoïques à leur poste et le défendent seuls pendant deux heures.

C'est enfin l'admirable 1^{re} compagnie dont il faudrait citer les faits d'armes de chaque heure. L'impétueux élan des sections Testard et Chichery, la vigoureuse défense de la section Barth (un contre six, restant coûte que coûte en pointe dans les positions ennemies). C'est l'exemplaire bravoure des adjudants Pierrot et Arend, du soldat Calens, des cuisiniers Cheval et Homet, abandonnant le café du matin pour ravitailler leur section en grenades, tâche plus urgente. Et c'est enfin le lieutenant Devernois, l'âme de tous ces braves, infatigable et souriant, dont la croix de la Légion d'honneur récompensera en juin la vaillance légendaire.

ATTAQUE DE JUIN (Croix-des-Cormes)

Il reste encore à conquérir le réduit de la Croix-des-Carmes à peine entamé, et gênant pour nos positions du Quart.

C'est ou 3^e bataillon que va revenir la tâche glorieuse de parfaire la conquête du bois. Il connaît à fond le secteur de la Croix-des-Cormes dans lequel il va opérer.

L'attaque, d'ailleurs, s'annonce dure. Sous le bombardement intense, le sol desséché par des journées torrides s'effrite et s'écroule. Tout autour, le spectacle est terrifiant, c'est un véritable charnier.

Nos premières lignes ne sont même pas des tranchées, mais des trous d'obus mal reliés. Pour les réserves, aucun abri solide.

L'attaque est décidée pour le 8 juin. Le signal en est donné à 8 heures, par l'explosion simultanée de huit fourneaux de mine ; par une action vigoureuse et rapide, le 3^e bataillon s'empare du réduit, gagne tous ses objectifs à 800 mètres de sa base de départ, les dépasse, et parvient à placer ses avant-postes en avant de la lisière nord du Bois-le-Prêtre, à hauteur de ceux établis par les autres bataillons le 30 mai.

200 prisonniers, 15 mitrailleuses, une douzaine de lance-mines, des mortiers de tranchée, restent en notre possession.

Le Bois-le-Prêtre est entièrement à nous. Sa conquête, à laquelle le régiment a pris une part prépondérante, consacre le surnom de “ Division des Loups du Bois-le-Prêtre ”, sous lequel sera désormais connue la 128^e division. Et c'est l'ennemi lui-même qui le lui a décerné.

L'âme de toute cette période glorieuse a été le lieutenant-colonel Etienne. Il a été le chef ardent des heures difficiles, payant de sa personne sur les points les plus durement disputés. Toutes ses attaques ont connu le succès.

Les Allemands ne tarderont pas à manifester leur rage et leur déception de se voir dépossédés de cette position du Bois-le-Prêtre, à laquelle ils attachent une importance justifiée.

Le 18 juin, au matin, un bombardement furieux commence et prend bientôt une intensité fantastique. Il semble que l'ennemi, qui a vu nos braves camarades à l'œuvre, ait renoncé au combat avec aux corps à corps, mais entrepris de les ensevelir sous leurs conquêtes.

Le 19, le bombardement continue avec une intensité semblable, décimant le régiment. Nos pertes furent sévères ; mais aucune attaque ne suivit cette débouche d'artillerie.

Relevé le 22 juin, le régiment part au repos dans la région de Saizerais, Rosières-en-Haye.

A la suite de ces combats, les récompenses suivantes ont été accordées :

Médaille militaire.

Adjudant Digard (René) ; sergent Fillon (Gabriel) ; caporal Thibaudeau (Henri).

Citations à l'ordre de l'armée.

- La 3^e compagnie ; la 1^{ère} compagnie ; la 10^e compagnie ; adjudant Noël (Henri), de la 1^{ère} compagnie ; capitaine Menettrier ; lieutenant Devernois ; sergent Jolly (Louis-René) ; sergent Chamaillard (Georges) ; caporal Crosnel (Charles) ; caporal Fourier Clavière (Abel) ; chef de bataillon Duchaussoy ; capitaine Jeanpierre ; lieutenant Eigenschenck ; lieutenant Portères ; adjudant Noël (François) ; sergent-major Geoffroy ; sergent Brunel (Camille) ; caporal Quinquenet ; caporal Christory (Gaston) ; brancardier Cordet (Jean) ; soldat Cucu (Léon) ; soldat Chevalier (François).

Brigade active de Toul

ETAT-MAJOR

Le 14 juin 1915

ORDRE DE LA BRIGADE N° 34

Après 9 mois d'existence, la Brigade active de Toul disparaît, emportant avec elle la conscience du devoir accompli et gardant devant les yeux la réconfortante vision d'une tâche vaillamment remplie.

Constituée depuis peu de jours seulement avec (les éléments dont quelques-uns avaient déjà vu le feu, à Champenoux et au Bois de Cuite, la Brigade active de Toul se portait, le 20 Septembre, à l'attaque de Mamey et de Fey-en-Haye et jusqu'au 27, luttait en rase campagne dans des conditions défavorables contre un ennemi soutenu par une puissante artillerie. Elle s'emparait de la première de ces deux localités et entraînait par deux fois dans la seconde, véritable nid à obus où les canons allemands ne lui permirent pas de se maintenir.

Avant de reprendre la marche en avant, il était nécessaire de créer tout d'abord des centres de résistance solides et fortement organisés ; c'est à cette œuvre que se consacrèrent, jusqu'à la fin d'octobre les régiments de la Brigade dans la zone qui s'étend de l'établissement de pisciculture de l'Usure au Bois Brûlé.

De la défensive, ils repassaient bientôt à l'offensive. mais contre un ennemi formidablement retranché, il ne pouvait plus s'agir de ces combats à l'ancienne mode livrés à ciel ouvert, auxquels excellaient les soldats de France dont la " furie " faisait l'admiration du monde. Dans le coin de Lorraine où nous venons de vivre des mois inoubliables. il fallut, comme sur tout le reste du front, pratiquer une guerre plus lente. qui ne demandait pas seulement du courage dans la lutte. mais une énergie de tous les instants, des dons incomparables de calme, de sang-froid, de patience, d'endurance. Toutes ces qualités indispensables au succès, les troupes de la Brigade surent les acquérir du premier coup et, au mépris d'un hiver particulièrement pluvieux, d'un bombardement incessant, faisant preuve d'un esprit d'abnégation admirable et d'une ardeur patriotique au-dessus de tout éloge. elles surent franchir dans une progression ininterrompue les étapes qui séparent l'auberge Saint-Pierre de la lisière Nord du Quart-en-Réserve, l'observatoire le plus important de la région.

Il est inutile de retracer toutes les phases de cette offensive ; la tranchée de Fey, la ligne des A, la ligne VIII la ligne IX, la ligne C des blockhaus furent enlevées successivement de vive force par des troupes aussi ardentes à l'assaut qu'entraînées aux travaux de tranchées.

Dans cette série ininterrompue de succès, chacun peut réclamer sa part, car c'est grâce aux efforts coordonnés de tous, officiers, sous-officiers et soldats, que le résultat put être obtenu.

Avec l'aide précieux d'une artillerie sans égale., de compagnies de génie d'un dévouement inlassable, les trois régiments d'infanterie de la Brigade active, 167^e, 168^e, 169^e ont su prendre de suite sur l'ennemi un ascendant moral qui ne s'est jamais relâché et qui a été un des principaux facteurs de la Victoire.

Tous sont récompensés de leur vaillance puisque le nom. de leur Brigade restera indissolublement attaché au Bois-le-Prêtre le plus souvent cité, le plus justement célèbre parmi les théâtres de cette guerre qui est la plus grande de toutes celles que l'humanité ait jamais vues.

Cette conquête n'a pas été, hélas ! sans être accompagnée de pertes douloureuses. Bien des officiers, sous-officiers et soldats ont arrosé de leur sang la terre arrachée à l'ennemi. Haut les cœurs ! Saluons très bas leurs dépouilles aux lisières de ce bois où ils sont tombés en héros et où ils dorment leur sommeil glorieux, affirmant par leur présence, même après la mort, la prise de possession qui a été leur œuvre et qui justifie leur suprême sacrifice.

Signé : Général RIBERPRAY.

LE BOIS-LE-PRETRE

NOTES D'UN CHEF DE SECTION

Ce qui a notamment caractérisé la période du Bois-le-Prêtre pour le 167, c'est l'acharnement des combats, reflet d'un moral à toute épreuve.

S'il est exact que le moral d'une troupe dans l'inaction risque de baisser dangereusement, ce risque, le 167 ne l'a pas connu.

L'historique ne relate que les grandes attaques ; elles sont assez nombreuses ; mais il faut comprendre que presque tous les jours passés en première ligne ont été des combats ; de durs combats ; nous avons fait de nombreuses attaques de section, de peloton, dont l'historique ne parle pas.

A défaut d'attaquer, il fallait subir le bombardement. Les obusiers de tranchée de l'ennemi étaient, il faut le reconnaître, plus puissants que les nôtres. Les gros " Minen " étaient visibles au sommet de leur trajectoire très courbe ; à ce moment l'énorme projectile paraissait choisir son point de chute et c'était aussitôt une terrible explosion brisante qui semait la mort et d'horribles blessures.

Les mines souterraines ne causaient pas d'appréhension tant que nous entendions les coups sourds des mineurs. Mais dès que le travail s'arrêtait chacun écoutait, anxieux - " ils bourrent " disait-on, on va sauter ! Il fallait cependant rester à son poste ; on espérait être relevés avant que la mine saute, sentiment égoïste bien sûr, mais naturel.

Les tranchées ennemies n'étaient distantes des nôtres, que d'une dizaine, une vingtaine de mètres ; nous n'étions parfois séparés des boches, dans un boyau commun, que par une petite murette faite de 3 ou 4 rangs de sacs de terre empilés les uns sur les autres. A défaut de combat, l'inquiétude, surtout la nuit, de voir l'ennemi surgir de ses tranchées, mettait parfois à dure épreuve les nerfs du chef de section ; nous vivions ainsi sur le qui-vive, silencieux, 2 jours et 2 nuits, parfois davantage, sans dormir.

Nos hommes étaient valeureux, travailleurs, ardents au combat, mais grognards en diable. A l'annonce d'une attaque, on entendait au milieu des jurons : " Toujours les mêmes... ils finiront par nous avoir... qu'est-ce que foutent les autres... ". Avant l'attaque, silence absolu. Au moment de franchir le parapet (moment le plus dur) personne ne reste en arrière ; chez chaque homme une détermination froide, une tension, une volonté farouche, parfois aussi... la résignation, l'acceptation. Beaucoup vont à la mort et le savent : il y a hélas. des pressentiments terribles.

Si l'attaque réussit les survivants se sentent gagnés par une certaine euphorie ; ils en sont sortis, " on les a eus " ; ce n'est pas tout à fait de l'enthousiasme, et ce moment passe vite ; tout n'est pas fini ; il faut d'ailleurs se transformer aussitôt en terrassiers.

Si l'attaque échoue, on recommencera malgré les pertes ; si la contre-attaque ennemie réussit, on contre-attaque à notre tour.

On ne s'étonne pas que l'ennemi nous ait appelés : " les loups du Bois-le-Prêtre ".

Combats incessants dans lesquels l'homme se dépasse. Combats meurtriers aussi : Au cours des combats du Bois-le-Prêtre et des premiers combats, de septembre 1914 à juin 1915, en moins de 10 mois, le 167 a perdu près de 1.300 tués, soit plus de la moitié de son effectif sur un total de 3.000 tués dénombrés en quatre ans de guerre.

L'ARGONNE (Juillet - Août 1915.)

On avait annoncé une longue période de repos pour la division. Mais les événements d'Argonne vinrent brusquement troubler cette quiétude; sept jours sont à peine écoulés que l'ordre arrive de partir pour une destination inconnue.

Le 30 juin, le régiment, embarqué à Toul, est transporté à La Neuville -au-Pont où il cantonne.

Le régiment va prendre part aux opérations destinées à arrêter l'armée du Kronprinz qui, à la suite de son offensive en Argonne, menace la vallée de l'Aisne.

Une reconnaissance d'officiers a lieu le 2 juillet au matin, dans la région de La Harazée, cote 213, Ravin de la Houyette, et la relève s'effectue le jour même. Après quelques heures d'une marche extrêmement pénible, on annonce la proximité des premières lignes.

L'ennemi a complètement submergé sous les gaz le Ravin de la Houyette et les vallées voisines. Leur traversée est des plus pénibles. Il n'existe pas de lignes. C'est une situation de fin de combat, dans laquelle le régiment doit relever les fractions mélangées et épuisées de plusieurs corps différents : 94^e et 155^e régiments d'infanterie, 8^e et 16^e bataillons de chasseurs à pied.

Le régiment occupe les pentes nord du Ravin de la Houyette, la cote 713 et la région de La Harazée, à cheval sur l'ancienne route La Harazée-Binarville.

Nos positions, en forme d'arc de cercle, font hernie dans celles de l'ennemi. Aussi, celui-ci s'acharne-t-il sur les flancs de ce saillant qu'il veut réduire ; il faut tenir bon.

Dès que le brouillard est levé, l'ennemi attaque, mais il est immédiatement repoussé, il tente de nous rejeter dans le Ravin de la Houyette. A chaque fois, il est arrêté et ramené dans ses tranchées de départ, laissant sur le terrain de nombreux morts.

Malgré ses pertes, il renouvelle au cours de la nuit ses furieuses attaques, appuyées d'un violent bombardement.

Avec l'aube seulement le calme revient. Aussitôt, instinctivement, sans sentir sa fatigue, chacun prend l'outil. Toute la journée on travaille; le soir une tranchée pour tireurs à genoux est ébauchée.

L'ennemi attaque à nouveau dans les nuits du 3 au 4 et du 4 au 5, mais à chaque fois il est arrêté net et rejeté avec pertes dans ses lignes de départ.

Les journées et nuits calmes du 5 au 8 juillet sont mises à profit : notre position s'organise, deux lignes de tranchées pour tireurs debout sont achevées ; un boyau permet les ravitaillements, des réseaux de fil de fer sont posés ; les abris même sont ébauchés ; des quantités considérables de munitions sont constituées en dépôts.

L'ordre d'attaque arrive dans la matinée du 14 juillet: deux compagnies du 2^e bataillon sont en première vague, les 5^e et 7^e ; en soutien immédiatement, 6^e et 8^e.

Devant les formidables moyens mis en œuvre par l'ennemi et l'absence d'une préparation d'artillerie, trois attaques successives se brisent sur ses défenses accessoires. Les pertes sont sérieuses.

Dans ces combats meurtriers, il faut citer la fouguese témérité de l'aspirant Charlot et du sergent Gorse, qui allèrent reconnaître les lignes ennemies pendant le tir de préparation de notre artillerie.

Mais si nous n'avons pu reprendre le terrain perdu par nos prédécesseurs, l'avance ennemie est arrêtée net ; jusqu'au début d'août, le régiment travaille activement à organiser le terrain occupé et en fait un inexpugnable réduit.

Les Allemands se préparent à une nouvelle attaque, mais ils ont reconnu devant eux “ Les Loups ” ; une grande pancarte élevée un peu au-dessus de leur première tranchée est ainsi libellée “ Nous savons que les Loups du Bois-le-Prêtre sont là ; on les attend ” ; leur principal effort se portera sur nos voisins qui, n'ayant pas exécuté de travaux, sont plus vulnérables.

Sur un point de notre ligne cependant, au carrefour du layon de Binarville à la Hazarée et du chemin Servon-Bagatelle, dans le secteur de la 8^e compagnie, l'ennemi, après avoir miné, tente une action de détail.

Le 30 juillet, des indices sérieux font prévoir l'imminence de l'attaque. A 8 heures du soir, le caporal Bureau et son escouade relèvent la garnison d'un petit poste très menacé par la mine. Ces braves vont crânement à la mort presque certaine. A 9 heures, la mine explose enterrant le caporal et deux de ses hommes. Les survivants, à demi ensevelis, luttent en désespérés contre l'ennemi qui s'avance à coups de grenade. Mais en même temps que notre barrage se déclenche, le sous-lieutenant Flachot, commandant la 8^e compagnie et l'aspirant Cornuet contre-attaquent avec quelques grenadiers, dégagent le petit poste et reprennent l'entonnoir produit par l'explosion qui est aussitôt organisé en nouveau petit poste.

La grande attaque prévue s'annonce le 11 août au matin, par un bombardement furieux. Elle se déclenche à notre gauche sur les coloniaux, dans les lignes de qui elle parvient à prendre pied.

Le bruit court même que la progression allemande s'accroît, que bientôt l'ennemi aura atteint la vallée de la Bienne, menaçant de là celle de l'Aisne.

Effectivement, les coloniaux, sans tranchée de soutien, sans aucun abri pour s'accrocher au terrain, reculent et bientôt se trouvent sans munitions.

Le 1^{er} bataillon qui se trouve le plus à gauche fait face à l'attaque et utilise immédiatement ses dépôts de munitions en passant aux coloniaux plus de 7.000 grenades.

Le 2^e bataillon qui devait relever le 1^{er} devient troupe de contre-attaque et son intervention permet à nos voisins de se ressaisir et d'arrêter la progression de l'ennemi.

Bientôt celui-ci, découragé par la résistance éprouvée, doit se replier jusqu'à ses positions de départ, laissant sur le terrain de nombreux tués ou blessés.

Comme toujours les traits d'héroïsme ont abondé. C'est le sergent Hersberg (8^e compagnie) qui assure, à travers un ravin balayé par les mitrailleuses et battu par l'artillerie, la liaison avec les coloniaux. C'est l'admirable sous-lieutenant Flachot (8^e compagnie) qui, le bras emporté, encourage encore ses hommes et se retire à regret du combat, sans vouloir se laisser accompagner.

Le 1^{er} bataillon était resté 28 jours en ligne, faisant preuve d'une énergie et d'une endurance remarquables. A ces journées agitées, succède une période de calme qui dure jusqu'à la relève du régiment à la fin du mois d'août.

On occupe les cantonnements de repos d'Eclaire-Senard et Le Chemin, repos d'une quinzaine de jours largement mérité.

Le repos terminé, le régiment, reformé et remis en main, s'embarque en camions-autos pour Moiremont et Saint-Thomas.

L'ATTAQUE DU 25 SEPTEMBRE 1915

Une offensive de grande envergure est proche, on y travaille activement.

Le secteur dévolu à la division pour l'attaque de Champagne du 25 septembre est compris entre l'Aisne et l'Argonne à l'extrémité droite de l'attaque.

S'agissant d'une action accessoire, elle ne bénéficiera pas des moyens comparables à ceux des grandes unités voisines.

De plus, il s'agit d'un secteur qui depuis la bataille de la Marne, a été à peu près constamment occupé de part et d'autre par des territoriaux qui, s'ils n'ont pas beaucoup combattu, ont énormément travaillé.

En face, beaucoup de fil de fer et de blockaus cimentés.

Les lignes sont distantes d'environ 1.000 mètres, d'où la nécessité de creuser la nuit deux lignes de tranchées (parallèles de départ) entre les lignes afin qu'au moins les deux premières lignes de tirailleurs soient à peu près à distance d'assaut, mais alors le bénéfice de la surprise est perdu.

Cinq jours avant l'attaque, les compagnies sont dirigées pendant la nuit sur la route de St-Thomas à Servon, entre les lignes ; le Génie, qui a piqueté les tranchées à creuser, distribue des outils et guide les compagnies sur leurs emplacements.

Les Allemands entendant du bruit s'inquiètent, lancent des fusées puis, finalement, quelques obus éclatent en arrière. Les travaux sont poursuivis activement afin d'obtenir à l'aube une protection à peu près suffisante. Dès le lendemain, l'artillerie ennemie les bombarde copieusement.

Le 24 septembre après-midi les ordres nous sont communiqués. La Division a une mission périlleuse : tenir l'ennemi en haleine, l'occuper afin d'empêcher ses réserves de déboucher des forêts de l'Argonne pour prendre de flanc les troupes chargées de la grande attaque de Champagne. Elle a trois régiments en ligne et un en réserve. Le 167^e attaque à l'extrême gauche. Chaque régiment a ses trois bataillons accolés et chaque bataillon est formé en colonne double. Devant nos lignes, couvrant la crête sur laquelle se glisse le chemin de Servon à Binarville, s'étend le bois en " dents de scie ", premier objectif du régiment. L'objectif éloigné est La Mare-aux-Bois, à l'ouest de Binarville.

Le 24, à partir de 8 heures, notre artillerie martèle les positions de l'ennemi.

Le grand jour (25 septembre) est arrivé. L'artillerie pilonne les tranchées ennemies, mais en même temps un violent tir de contre-préparation ennemi est déclenché sur nos lignes. Le feu atteint son maximum de violence, puis soudain, à 9 h 15, notre tir cesse.

Aussitôt, quatre lignes denses de tirailleurs bondissent hors des tranchées françaises et se dirigent au pas de course vers la crête de Servon. C'est l'attaque.

Emportées dans un élan magnifique, alignées comme à l'exercice, les premières lignes de tirailleurs ont atteint les tranchées de l'adversaire. Mais l'ennemi fait tête énergiquement.

A droite, le combat est dur. Des blockhaus restés intacts fauchent l'élan du 3^e bataillon. Le combat s'engage dans l'intérieur de la position.

Au centre, des fractions des premières et deuxième vagues du 2^e bataillon réussissent à prendre pied dans la première position allemande. L'aspirant Charlot et quelques hommes de la 5^e compagnie parviennent jusqu'aux batteries allemandes. Contre-attaqués par un ennemi dix fois supérieur en nombre, cernés de toutes parts, ils livrent un combat furieux et désespéré et, plutôt que de se rendre, se défendent jusqu'à la mort.

Les troisième et quatrième vagues, qui ont au moins 1.000 mètres à parcourir en terrain découvert, prises dans un barrage des plus meurtriers et des tirs de mitrailleuses précis, subissent de lourdes pertes et se désagrègent rapidement. Le lieutenant Lecourieux parvient en quelques secondes à reformer sous ce déluge de feu, une chaîne de tirailleurs; il s'élance de nouveau en avant; lui et ses hommes tombent un peu plus loin mortellement frappés.

A gauche, le 1^{er} bataillon s'est porté d'un seul élan sur le bois en dents de scie. Deux compagnies, les 2^e et 4^e, se glissent du côté ouest, évitant le saillant sud, très fortement organisé, tandis que les 1^{ère}

et 3^e compagnies le contournent par la droite. L'aspirant Barth, engagé volontaire de la classe 1917, blessé au départ, se relève, repart en avant disant: "Ce n'est rien ". Blessé une deuxième fois dans les lignes ennemies, il refuse de quitter son poste.

Cernés, les Allemands résistent avec rage; cependant ils doivent se rendre et toute la première ligne de tranchées est en notre possession.

De la deuxième ligne part un feu violent et précis. Quelques tirailleurs se sont retranchés et résistent. Les soldats Champagne et Franck (4^e compagnie), en tête d'un groupe de grenadiers, s'élancent résolument sur ces nouveaux adversaires, en tuent plus de dix et capturent les autres.

La progression continue sans arrêt. Les dernières positions sur la crête de Servon sont prises. Mais, à contre-pente, une deuxième organisation, très forte, protégée par des défenses accessoires insoupçonnées est intacte. Un premier moment de surprise n'arrête pas notre élan; malgré des pertes sérieuses, nous débordons rapidement ces tranchées qui sont bientôt entièrement enlevées.

Nous descendons maintenant les pentes vers le ruisseau de la Noue Dieusson ; nos premiers objectifs vont être atteints; notre progression atteint près de 3 kilomètres, l'enthousiasme est extrême.

Cependant, les pertes sont lourdes: la plupart des chefs sont tombés; la progression à travers un terrain bouleversé a brisé la cohésion de la troupe. Des quatre lignes de tirailleurs qui sont parties, il y a une heure, bien alignées et encadrées, il ne reste plus que des groupes mêlés, épuisés, conduits par des gradés énergiques et entraînés par quelques braves.

Avant de continuer la marche en avant, il faudrait souffler un instant, se reformer, rétablir la liaison. Il faudrait que les unités de la division de renfort qui devait flanquer l'assaut aux ailes de notre attaque, soient à pied d'œuvre. Ces unités resteront à l'arrière; quelques éléments ne pourront déboucher que l'après-midi vers 4 heures... 6 heures trop tard.

Un léger brouillard se lève et une pluie fine tombe, limitant l'horizon.

L'ennemi en profite. Brusquement, une contre-attaque, partie des vergers de Servon, débouche sur notre gauche. Au même moment, l'artillerie ennemie déclenche un tir de barrage très violent sur la crête arrière. Surpris, nos groupes se resserrent et font face à gauche. Mais le terrain n'est pas favorable à la défensive. Pris de flanc par des mitrailleuses dissimulées, sans chefs, les nôtres faiblissent.

En vain, le commandant Jeanpierre rallie les restes de la 2^e compagnie pour les jeter au devant de la contre-attaque. Les Allemands, de plus en plus nombreux, accentuent leur mouvement.

Un énergique retour offensif, dirigé au 1^{er} bataillon par le sergent Barthélemy, ralentit leur avance sans réussir à l'enrayer. Entraînés par leur élan, beaucoup des nôtres sont allés trop loin et ne peuvent plus se replier.

Dans l'après-midi la division est relevée. Le régiment... ce qui en reste, reçoit l'ordre de se rendre à Moiremont pour être embarqué par camions le lendemain.

La nuit tombée, quelques rares survivants parviendront à rejoindre nos lignes encombrées par un mélange d'unités d'une autre division.

Les canons se sont tu, seules quelques fusées éclairantes jalonnet les deux fronts. Hélas! de ce terrible champ de bataille qui maintenant paraît immense, des blessés gémissent, appellent : " Brancardier ! brancardier ! maman ! "

Une profonde tristesse envahit les survivants. Tant de chefs aimés, tant de camarades, de soldats valeureux perdus à jamais...

Le régiment avait exécuté à la lettre la mission de sacrifice qui lui avait été confiée. Dans une brochure rédigée par le Commandant de la III^e armée allemande : " La bataille d'automne en Champagne 1915" on peut lire : " ... et même la poussée qu'exécutèrent avec une grande impétuosité les troupes d'élite engagées en Champagne à l'est de l'Aisne... "

Décimé, le 167 restait digne de ses traditions. Il payait chèrement cette gloire :

Son chef, le lieutenant-colonel Etienne, était blessé ; le capitaine Girard, détaché à l'état-major du régiment, était tué ; le lieutenant Darras, porte-drapeau, blessé ; deux chefs de bataillon étaient tombés : commandant Jean-Pierre (1^{er} bataillon), blessé ; commandant Spiess (2^e bataillon) tué. Le 1^{er}

bataillon, parti avec 17 officiers, restait avec deux dont l'un grièvement contusionné par des éclats d'obus.

A la 1^{ère} compagnie, le capitaine Devernois, surnommé au Bois-le-Prêtre “ le brave des braves ”, était tombé mortellement frappé ; le sous-lieutenant Martinet était également tué ; le sous-lieutenant Gondet et l'aspirant Benoist grièvement blessés.

A la 2^e compagnie, le lieutenant Monniot et le sous-lieutenant Pierrotet sont blessés, le sous-lieutenant Keip tué.

A la 3^e compagnie, les sous-lieutenants Sigmann et Desvignes, l'adjudant Copin sont tués ; le sous-lieutenant Dequeant est blessé grièvement.

A la 4^e compagnie, le sous-lieutenant Delage a brillamment entraîné sa section : bien que blessé une première fois, il prend le commandement de la compagnie dont le chef vient d'être mis hors de combat ; il tombe un peu plus loin, mortellement frappé. Le sous-lieutenant Horain est blessé.

Le 2^e bataillon, parti avec 13 officiers, restait avec 3. Les lieutenants Du Noyer, Lecourieux, Nusbaumer, l'adjudant Wittmann et l'aspirant Charlot sont tués. Le capitaine Ravaillier, les lieutenants Pernet, Wettstein, Tobie, Auberkugler, Lerot, sont grièvement blessés.

Au 3^e bataillon, le capitaine Unal, les sous-lieutenants Rous selot, Cordonnier, sont tués ; les sous-lieutenants Brillant, Lacombe et Terrier sont blessés ; les aspirants Roussel et Geissen sont tués.

Les effectifs sont très réduits: les compagnies comprennent deux ou trois sous-officiers et trente à trente-cinq hommes.

Les actes individuels de bravoure et d'héroïsme sont innombrables et leur souvenir est le plus souvent enseveli avec leurs auteurs.

Les rares témoins qui restent encore ont pu citer la belle conduite du sous-lieutenant Delage, du sous-lieutenant Dequéant, de l'adjudant Wittmann, de la 8^e compagnie qui, mortellement blessé, quelques minutes avant l'assaut, ne cesse d'encourager ses hommes jusqu'à son dernier souffle.

Le caporal clairon Cotard du 3^e bataillon part à l'attaque en sonnant la charge ; grièvement blessé. il repart pour tomber un peu plus loin.

Les caporaux Dureau et Guilbert, les soldats Dedieu et Desbrosses se détachent spontanément pour cisailer les réseaux de fil de fer intacts.

Le soldat Buffet, de la compagnie de mitrailleuses de la 255^e brigade, qui, blessé, ne voulant pas abandonner sa pièce à l'ennemi, continue seul à tenir les Allemands en respect par un tir précis et calme jusqu'au moment où un camarade vient l'aider à emporter sa mitrailleuse.

Le caporal Hiezely, un lorrain, de la 1^{ère} compagnie, assure seul le tir de sa pièce dont tous les servants sont hors de combat. Ses munitions épuisées, il combat au mousqueton. Blessé de deux balles au bras, il se replie dans un trou d'obus et continue à tirer. Blessé encore de trois balles dans le même bras, il parvient, le soir, à rejoindre nos lignes avec sa pièce, disant à son commandant de compagnie: “Mon lieutenant, vous conserverez ma pièce, elle a fait du bon travail ”.

L'aumônier de la division, l'abbé Quénet, dont le dévouement et le courage déjà légendaires ont forcé une fois de plus l'admiration de tous ; avant que la nuit fût venue, il parcourait le terrain entre les lignes devant les mitrailleuses ennemies pour rendre les devoirs aux mourants et secourir les blessés.

Le régiment, mis au repos dans la région de Villers-en-Argonne, reçoit des renforts. Le lieutenant-colonel Laucagne en prend le commandement.

Fin septembre, le régiment se porte, en quatre jours de marche, aux environs de Toul et occupe les cantonnements de Villey-SaintEtienne et Fontenoy-sur-Moselle. Là, de nouveaux renforts arrivent et l'instruction reprend.

Au début de novembre, la division se porte non loin de Lunéville et le régiment occupe les cantonnements de Magnières, Saint-Pierremont et Domptail.

Fin novembre, le régiment exécute les travaux dits: “de la Tête de Pont de Lunéville” et fortifie la région “Ferme de la Rochelle-Crévic ”.

Vers. le 20 décembre, le régiment se rassemble à Domptail où il reste jusqu'au 26. Il a fallu trois mois pour reformer le régiment.

Au Q. G. le 10 Octobre 1915 128e Division
ETAT-MAJOR
1^{er} Bureau

ORDRE DE LA DIVISION N° 12

Dans la grande bataille qui a commencé le 25 septembre sur le front de Champagne, la 128^e Division a eu un rôle aussi glorieux que sanglant dont ceux qui survivent doivent bien comprendre la signification pour honorer, comme il convient, la mémoire de tous les camarades tombés au cours du rude assaut livré entre l'AISNE et le Bois de la GRURIE.

A l'aile droite de l'Offensive Générale, il importait, tout en attirant le feu de nombreuses batteries ennemies, de fixer les forces disponibles importantes que le Kronprinz pouvait détacher de l'ARGONNE et jeter sur la rive gauche de l'AISNE dans le flanc de nos Armées; une attaque poussée à fond fut jugée, dans ce but, nécessaire.

Pour l'exécution de cette dangereuse diversion, il fallait des troupes d'élite, ayant déjà fait leur preuve: la 128^e Division fut désignée.

Elle n'a pas failli à sa tâche ! Par un travail acharné auquel tous s'appliquèrent avec une incomparable ardeur, la Division réussit, du 14 au 25 Septembre, à préparer son terrain d'attaque. Grâce aux parallèles et boyaux qui furent creusés la nuit en terrain découvert, puis améliorés de jour sous un bombardement violent, nous réussîmes à nous approcher à moins de 150 mètres de l'ennemi et à assurer à notre assaut toutes chances de réussite.

C'est avec un admirable entrain et une superbe bravoure que les Régiments de la Division, les anciens vainqueurs du BOIS-LE-PRÊTRE et de FEY-EN-HAYE, renforcés par leurs camarades du 100^e, abordèrent, à la baï onnette, les lignes ennemies. Le spectacle de cette ruée ardente a arraché, au Général Commandant la Division, des larmes de fierté.

Le succès, qui se dessina tout d'abord, ne devait pas couronner ces valeureux efforts: de vigoureuses contre-attaques, dont l'intervention se produisit, sur le front comme sur les flancs, alors que les vagues d'assaut décimées par la fusillade, le tir de nombreuses mitrailleuses et un bombardement violent d'artillerie lourde, s'étaient fondues en une série de groupements sans cohésion et sans soutiens, permirent à l'ennemi de réoccuper successivement les divers lignes, si brillamment enlevées. Bien des nôtres furent atteints par les balles et la mitraille.

Saluons-les très bas ! Grâce à eux, la mission de confiance qui nous avait été donnée, fut glorieusement remplie. Les camarades du Corps d'Armée voisin purent aller cueillir sur les hauteurs de Massiges les lauriers que le sang de nos camarades avait contribué à faire germer... Honneur aux Morts et aux blessés des 167^e, 168^e, 169^e, 100^e ! Ils sont tombés en héros avec la conscience du sacrifice ardemment consenti et vaillamment accompli.

Il en est trois devant lesquels il faut plus particulièrement s'incliner et pour celui dont ils furent, pendant des mois, des collaborateurs et des amis dévoués, c'est un devoir émouvant :

Le Lieutenant-Colonel DUCHAUSSOY était le type accompli du chef. Lorsqu'il vint prendre, le 13 Août, le Commandement du 169^e, il n'était pas un inconnu pour les régiments de la 128^e Division. Comme Chef de Bataillon, au 167^e, il avait acquis l'estime, la confiance et l'affection de ses chefs et de ses subordonnés. Tous aimaient sa belle droiture, son incomparable affabilité, sa magnifique bravoure et son imperturbable sang-froid. Sa mémoire planera comme un drapeau au-dessus des troupes qui eurent l'honneur de combattre sous ses ordres et, au jour de la Victoire, Soldats du 169^e et du 167^e, votre pensée se reportera vers lui qui, confiant dans l'avenir de la Patrie, mourut, comme il avait vécu, sans peur et sans reproche.

Le Lieutenant-Colonel COLLOMBIER, Commandant le 100^e, venu avec son Régiment, au moment de la formation de la Division au mois de Juin dernier, avait su, d'emblée, se faire apprécier par son énergie, son calme courage, sa solide raison, son rude bon sens de Lorrain qui lui donnait une claire

appréciation des réalités; il repose maintenant auprès de son camarade de combat et de gloire dans le petit cimetière militaire de MOIREMONT, ayant su faire le sacrifice de sa vie avec la modestie et la simplicité auxquelles on reconnaît les âmes d'élite et les caractères bien trempés.

Enfin, les troupes de la 128^e Division et son Chef doivent une mention spéciale à celui qui n'est plus parmi nous pour conduire à la Victoire son cher Régiment, mais dont nous espérons, malgré tout, revoir, après la Guerre, la mâle silhouette. *Le Lieutenant-Colonel LE ROY* - commandant le 168^e - blessé dans les lignes allemandes au moment où il entraînait ceux qui l'entouraient, tomba en criant: "Voilà l'ennemi! En Avant! Vive la France!" ; il ne nous est pas revenu et son sort reste ignoré. Cette incertitude, comme cette disparition, sont profondément pénibles pour ceux qui l'aimaient, c'est à dire pour tous ceux qui l'ont connu. Le Lieutenant-Colonel LE Roy avait toutes les qualités qui font l'entraîneur d'hommes; il avait donné sa mesure à cet égard dans la plupart des attaques du BOIS-LE-PRÊTRE où il avait su communiquer à ses subordonnés le souffle de son âme ardente et forcer le succès.

Nous ne nous sommes pas laissés abattre par les pertes douloureuses que nous avons éprouvées. Nous savons que nous aurons notre revanche et que la Victoire est à la fin de nos patients efforts.

Revenus dans notre belle Lorraine, rappelons-nous avec orgueil les trois mois que nous venons de passer en ARGONNE, l'assaut glorieux du 25 Septembre succédant aux dures fatigues de notre long séjour dans le Bois de la GRURIE qui est aussi célèbre que le BOIS-LE-PRÊTRE, et où nous avons mérité les félicitations du Haut Commandement pour nos travaux d'organisation défensive.

Dans le calme de nos cantonnements de repos, écoutons la voix de nos morts qui nous crie : "Haut les Cœurs ! La bataille continue !.. Hâtez-vous de vous mettre en état de nous venger et de bouter enfin, hors de France, l'ennemi brutal qui souille depuis si longtemps le territoire de nos départements frontières".

Le Général Commandant la 128^e DIVISION,
Signé: RIBERPRAY

LORRAINE - REILLON
(Décembre 1915 - Juin 1916)

Les 25 et 26 décembre, les officiers procèdent à la reconnaissance du secteur de Reillon et la relève s'opère dans la nuit du 26 au 27.

Le front nouvellement occupé par le régiment s'étend entre le ruisseau de Leintrey, à l'ouest, et la région de Saint-Martin au sud-est.

Chaque bataillon occupe les points d'appui dits du "Bois-Boué" (1^{er} bataillon), du "Zeppelin" (2^e bataillon) et du "Carrefour" (3^e bataillon).

La première ligne, passant sur une petite ligne de crêtes, forme un angle légèrement obtus, faisant face, au nord, au village de Leintrey; à l'est, aux villages de Gondrexon et Chazelles.

La région Bois-Zeppelin, cote 293, forme le sommet de l'angle. Le sol, légèrement ondulé, est formé de terre grasse et argileuse où les travaux, sous l'action des pluies et des neiges, s'affaissent et se nivellent constamment. Aussi, le secteur manque-t-il totalement d'organisations.

Ce sera l'œuvre de quatre mois de travail acharné d'organiser une première position très forte, reliée à l'arrière par des tunnels passant sous la crête de Reillon et doublée d'une deuxième position aux lisières de la forêt de Mondon.

Rien de bien spectaculaire dans cette période. Les bataillons se succèdent en ligne où ils restent 8 jours pour prendre ensuite 8 jours de repos à Bénaménil. Mais ces 8 jours en ligne, dans l'eau et la boue, l'hiver, sont souvent très pénibles.

L'ennemi s'efforce d'ailleurs de gêner nos travaux par un harcèlement continu et par de violents bombardements.

Fin janvier, un bombardement ennemi bouleverse les abris occupés par les hommes de la 1^{ère} compagnie; quelques-uns sont ensevelis. Leurs camarades n'hésitent pas; sous les obus, ils travaillent avec rage et les déterrent, sauvant la vie à ceux qui n'ont pas été tués sur le coup.

Les 19 et 20 février 1916, au moment de leur offensive sur Verdun, les Allemands bombardent violemment le secteur. Les 3^e et 4^e compagnies, en première ligne à gauche, subissent le 20, de 12 à 16 heures, un tir d'artillerie lourde extrêmement violent. Le soldat Poirson (4^e compagnie), agent de liaison, se distingue particulièrement en assurant sa mission au plus fort du bombardement. Le soldat Denizet (4^e compagnie), blessé à la tête, refuse de se laisser évacuer.

Le caporal Beltramond (4^e compagnie), chef d'un petit poste avancé, exalte sous un feu intense, le courage de ses hommes. Le 21 février, l'ennemi attaque. Le sergent Feterly tient, avec 8 hommes, un poste avancé. Il se défend furieusement à la grenade et reste maître de la position.

Nulle part l'ennemi ne peut mordre sur nos tranchées.

Le 9 mai, un bombardement ennemi bouleverse l'abri occupé par l'aspirant Des Etangs (2^e compagnie) et sa section. Plusieurs hommes sont tués et blessés; le reste est enseveli. Sous les obus, un groupe de volontaires travaille à délivrer les malheureux; sous les restes de son abri, au milieu des morts et des blessés, l'aspirant Des Etangs travaille et encourage les survivants qui réussissent à se dégager.

Le 20 mai, vers 19 heures, violent tir d'artillerie allemande suivi d'une action d'infanterie, vers 21 heures, sur le secteur de Saint-Martin occupé par le 37^e d'infanterie territoriale. Quelques éléments de tranchées où l'ennemi s'était infiltré, sont repris par une compagnie du 3^e bataillon.

Le 27 mai le commandant Pierrard commandant le 2^e bataillon est grièvement blessé; le commandant Le Brun prend le commandement du bataillon.

Au début de juin, le régiment est relevé par des chasseurs à pied et part au repos dans la région de Vathiménil-Chenevières, puis de Magnières-Saint-Pierremont.

Le lieutenant-colonel Laucagne vient d'être remplacé par le lieutenant-colonel Décageux, chef bienveillant, très aimé des hommes.

Les trois bataillons sont commandés respectivement : le 1^{er}, par le commandant Gérard; le 2^e, par le commandant Le Brun; le 3^e, par le capitaine Menettrier, qui va incessamment recevoir son quatrième galon.

LE 167 AU REPOS

C'est certainement en Lorraine que nous avons connu les meilleurs repos.

Mais tout est relatif; après Seicheprey, Manoncourt; au Bois-le-Prêtre, Jezainville, Dieulouard, Maidières; en Argonne Moiremont... Chaque fois que nous quittons les tranchées pour vivre d'une vie à peu près normale dans un village paisible à l'arrière, c'était le bonheur retrouvé, même si nous couchions dans une grange sur la paille, en compagnie de quelques rats.

En Lorraine, dans le secteur de Reillon, nous passons 4 jours en première ligne, 4 jours dans les ruines de Reillon (travaux de nuit, corvées) et 8 jours à Bénaménil. Que de bons souvenirs! Plus loin en arrière, c'était Reclonville, Ogévillers, Chenevières.

Nous ne dirons jamais assez la gentillesse des habitants et leur compréhension devant le besoin que nous avions de nous détendre, d'être gais, insouciant, eux qui parfois tremblaient pour leurs enfants engagés dans d'autres secteurs.

Nous organisons des fêtes de Compagnie; on trouvera ci-après la reproduction du programme d'une fête de la 8^e Cie à Reclonville.

Nous avons eu aussi plusieurs fois la visite du Théâtre aux Armées.

Si la deuxième édition de l'historique comporte cette addition, c'est en hommage à tous ces Français et Françaises de grand cœur qui nous ont si souvent accueillis et réconfortés. C'est aussi parce

que certains auteurs ont dépeint les soldats du front, “ les poilus ” comme ils disaient, comme voués au malheur, à la tristesse, même pendant les repos, par exemple parce qu'il est arrivé que l'on nous vende le vin un peu cher...

Erreur profonde. Si nous pouvions faire notre devoir lorsqu'il le fallait, il nous a été impossible, à vingt ans, d'être constamment malheureux pendant quatre ans. Il fallait, il est vrai, peu de chose pour nous mettre en gaieté.

Et maintenant, quarante-cinq ans plus tard... ces bons souvenirs ont résisté au temps.

DEPART DE LA LORRAINE - MONTEE A VERDUN

d'après les souvenirs dit Général René Michel, alors Capitaine commandant la 10^e Cie du 167.

Départ de La Lorraine. Bientôt, sous la fraîcheur matinale, la colonne se met en marche. Nous descendons vers la vallée de la Mortagne et traversons les villages à demi calcinés par les barbares en Août 14, Saint-Pierremont et Magnières. Ces deux bourgades lorraines sont à demi détruites. Leurs églises brûlées dressent encore dans l'air leurs murailles ruinées, leurs clochers se sont écroulés, tordus par les flammes des incendiaires de Guillaume avant leur retraite. Vers 10 heures le bataillon arrive à l'entrée de Moyen. Nous faisons halte sous la chaleur qui promet d'être torride et derrière les faisceaux, sur le côté droit de la route, les poilus ouvrent leur musette et cassent la croûte. Une interminable théorie de convois de fourragères, ambulances de compagnies de mitrailleuses avec leurs mulets et leurs voitures, de canons de 75 avec leurs caissons, des unités d'artillerie, d'infanterie, de cavalerie se croisent sur cette route et soulèvent des nuages de poussière. Cette colonne se dirige vers les points d'embarquement voisins et ressemble un peu à une bande de romanichels guerriers traînant leur mobilier.

Dans la gare, sur les quais, règne la plus vive agitation. On se croirait au sein d'une ruche d'abeilles. Ça et là un train manœuvre, prend des wagons sur des voies de garage. Contre le quai un train est arrêté, prêt à enlever le bataillon. Les fourriers de la Compagnie, sous la direction de l'officier de jour le Lieutenant Herblot et de l'Adjudant de Bataillon Joly, numérotent et évaluent les wagons et avec une craie, répartissent les unités. Sur un quai auxiliaire, les artilleurs chargent des 75. Les soldats en bras de chemise suant, soufflant, jurant, gesticulant, montent sur un long truck, auquel on accède par une passerelle inclinée, des avant-trains et des caissons. Je me dirige vers la plate-forme réservée à la Compagnie et j'assiste au chargement du caisson à munitions, de la voiture à vivres et à bagages et de la cuisine roulante, “ le sous-marin ” comme l'appellent les Poilus, à cause de sa forme allongée et de sa cheminée. Cette pauvre roulante a vraiment un aspect inénarrable : sur sa superstructure est entassée une foule d'objets hétéroclites : baquets, sacs de pain, sacs de pommes de terre, fourrage, marmites en fonte, le tout ficelé avec des bâches et de grosses cordes qui se croisent en tous sens. Dessous, entre les roues, est suspendue une lessiveuse contenant des ustensiles de cuisine divers. Sur l'avant train sont fixés de gros paquets de bois d'allumage. Le tout ressemble à une voiture à bras sur laquelle un locataire déménageant à la cloche de bois aurait accumulé tous ses meubles.

Vers midi le bataillon peut embarquer. Les Compagnies reçoivent leurs Vivres de débarquement, c'est ce que les hommes appellent leur “ panier-repas à 3,50 ” et les fractions sont réparties dans des fourgons à bestiaux garnis de longs bancs et de paille. Sur la paroi d'un de ces wagons, je lis en passant une épître écrite au crayon par un loustic : “ Manifeste du syndicat des C.M.V.T. (chevaux, mulets, vaches du territoire). Nous protestons avec la dernière énergie contre les biffins du 167 qui, une fois de plus, s'arrogent le droit d'occuper nos wagons à bestiaux. C'est une injustice flagrante et nous réclamons instamment le droit de monter désormais dans les wagons réservés aux voyageurs ”. L'esprit gaulois ne perd jamais ses droits.

A 16 heures 15, notre train arrive dans les faubourgs de Nancy. De toutes les portières de nos fourgons partent des chants martiaux. Les voitures sont garnies de fleurs et de petits drapeaux. Les soldats enthousiastes jettent au vent leur cri “ On les aura ”, qui se répercute jusqu'au bout du convoi. Les quais, les fenêtres sont garnis de monde, les mouchoirs s'agitent, tous les spectateurs sont émus. Des femmes en deuil pleurent à notre passage et tandis qu'elles nous lancent “ Bonne chance, pauvres petits soldats ! ” elles songent aux leurs qui, partis eux aussi confiants, joyeux, méprisant la mort, ne

sont pas revenus.

Voici maintenant Frouard et Pompey avec leurs puissants hauts-fourneaux en activité nuit et jour.

Nous arrivons à Toul. Sur les quais de la grande station-forteresse se presse une foule de permissionnaires, de soldats équipés qui regagnent le front. Des trains remplis de canons et de voitures passent sans arrêt devant nous. A l'horizon, le soir tombe. La lumière céleste s'éteint petit à petit, celles des villages s'allument une à une. Le train roule toujours lentement. La nuit qui s'approche ramène le silence dans les wagons. Où allons-nous ? Notre voyage sera-t-il long encore ? Si nous allons à Verdun, dans quelques heures nous serons fixés. Si nous dépassons Bar-le-Duc nous pouvons affirmer que nous roulons vers la Somme. Pour le moment, point d'interrogation. Nous débarquons près de Laimont qui est à 5 km de la gare. Les fourriers partent faire le cantonnement à Favance tandis que la colonne silencieuse s'enfonce dans la campagne assoupie. Vers 1 heure du matin nous arrivons au gîte.

Nous recevons l'ordre de nous porter à Erize-la-Grande. Cette fois il n'y a pas de doute : c'est Verdun.

VERDUN, LA VOIE SACRÉE.

Par une chaleur torride nous nous mettons en marche. Nous apprenons que le 168 s'est embarqué en camions. autos, et est déjà parti pour Verdun. Au fur et à mesure que nous approchons de midi, le soleil devient intolérable, et nos hommes qui transportent un poids considérable dû à la guerre de tranchées, en souffrent beaucoup. Tous sont extrêmement débraillés, leurs capotes sont ouvertes sur leur poitrine, les chemises déboutonnées laissent voir leur poitrine velue, inondée de sueur, les manches sont retroussées, ils ont la figure terreuse, poussiéreuse, sillonnée de moiteur, tandis que leur front ridé et luisant laisse tomber de grosses gouttes. Les sacs terriblement chargés ressemblent aux bardas de la Légion Etrangère en Algérie, toiles de tentes, couvertures, outils portatifs, ustensiles de campement, lanternes ou projecteurs en font une pyramide énorme sous laquelle l'homme accablé de chaleur est écrasé.

Le 5 juillet, nous embarquons en camions. Une longue procession de camions vides nous dépasse. Ce sont nos voitures qui vont nous attendre à la sortie du village. La colonne arrivée au point d'embarquement se fragmente par groupe de 20 hommes et met sac et fusil à la main ; chaque groupe commandé par un sous-officier monte prestement dans un camion. En un quart d'heure la Compagnie est embarquée.

Nous sommes sur la voie sacrée, voie légendaire, célèbre, glorieuse. La route est large, blanche, poussiéreuse, rectiligne. Tout le long s'élèvent de vingt mètres en vingt mètres, des petits tas de pierre. Les territoriaux en bras de chemise, casque sur la tête, d'où émerge un mouchoir à carreaux en guise de couvre-nuque, armés de pelles, étalent dans les ornières qui se forment derrière le passage des camions, des petits tas de cailloux. A peine un trou se forme-t-il dans la chaussée qu'il est rempli, aplani, arrosé par cette armée de braves travailleurs. Parallèlement à la route, de chaque côté des fossés, courent deux pistes bien entretenues aussi. L'une est un chemin pour les motocyclistes et les bicyclettes, l'autre pour les chevaux. A droite, pédalent et galopent ceux qui vont à Verdun, à gauche ceux qui en reviennent, le tout dans un ordre parfait.

A l'approche du front, le panorama change. Sur les pentes des coteaux s'élèvent des milliers de tentes blanchâtres, troupes au bivouac ou dépôts de matériaux dans les prés. De chaque côté de la route se tassent des parcs de voitures CVAX, CVAD, fourragères. Plus loin, des canons en repos sont rangés parallèlement. A gauche de la route, des vaches en troupeaux surveillées par les territoriaux, paissent paisiblement. Ici, dans une usine sur les bords de la route, on répare des canons blessés par la mitraille. L'allure ralentie, nous traversons un village : il a bon aspect, bien que surpeuplé de troupes de toutes armes. Sur les portes des maisons, des granges, partout des étiquettes militaires. A travers les fenêtres sans rideaux des rez-de-chaussée, une foule de secrétaires d'état-major grattent du papier, recopient des ordres. Dans la rue, des corvées en bonnet de police, en treillis sale, nonchalantes ; à certains passages, des gendarmes levant un bras ou l'abaissant comme un sémaphore, règlent l'allure des convois automobiles. Sur cette voie sacrée, toujours une poussière intense malgré de nombreux arroseurs dispersés çà et là dans les fossés.

Nous arrivons à la Queue de Mala. Nous devons bivouaquer dans les bois de Lempire.

VERDUN, JUILLET 1916

Les 28 et 29 juin, le régiment s'embarque en gare de Moyen pour Mussey, près de Revigny. Après avoir cantonné à Laimont et Erize-Ic-Petite, on embarque en camions, à destination de la Queue-de-Mala, d'où le régiment gagne à pied Verdun (3 juillet).

A ce moment, les Allemands sont arrivés au plus près de la forteresse. Celle-ci n'a plus, comme dernier rempart, que la ligne des hauteurs de Belleville-Souville, sur laquelle sont édifiés les anciens forts de la place. L'ennemi tient Fleury, l'ouvrage de Thiaumont change de mains journallement, dans des luttes sanglantes, Souville est menacé de près.

Une artillerie formidable, dans laquelle dominent les gros calibres, bouleverse sans arrêt nos lignes et nos arrières. Elle fait un large emploi d'obus toxiques. L'élite de l'armée allemande est là.

Le 4 juillet, le régiment se porte en réserve du 168^e R.I. Les 3^e et 1^{er} bataillons organisent une tranchée de soutien en arrière de la première ligne qui tient de façon précaire la station de Fleury et la berge nord du Ravin de la Mort. (Ravin du Chapitre.)

Le 2^e bataillon organise, à cheval et à contre-pente, sur la croupe de Fleury, face au nord-ouest, une deuxième position, barrant le ravin des Vignes et le ravin du Chapitre.

Le 8 juillet, ce bataillon est porté en première ligne sur Ici croupe descendant de Fleury vers le sud-ouest. La position est bouleversée, nos tirailleurs occupent des trous d'obus non reliés, les boyaux et les tranchées en arrière sont creusés à Q,30 m. Il n'y a pas d'abri.

Le 10, les 1^{er} et 3^e bataillons reçoivent l'ordre de relever, dans la nuit, à droite du 2^e déjà placé, les unités très éprouvées du 168^e régiment d'infanterie. On attaquera le lendemain matin, en avant, pour reprendre le village de Fleury.

C'est au cours de cette relève que le 167^e, accroché aux pentes, avec, à dos, le Ravin de la Mort, sur un terrain qu'il n'a pas encore eu le temps de connaître, va avoir à subir une des dernières et des plus terribles attaques menées par les Allemands contre Verdun.

Dès la soirée du 10, le bombardement, déjà violent, s'est intensifié. A partir de 21 heures, les lignes et les arrières sont submergés d'obus asphyxiants.

Bientôt le ravin des Vignes et le ravin du Chapitre disparaissent sous une couche épaisse de gaz toxiques. Toutes les communications sont coupées ; les corvées de ravitaillement, noyées dans cette brume mortelle, ne peuvent rejoindre les premières lignes.

Vers minuit, la station de Fleury et les postes de commandement de bataillon, en arrière de la première ligne, sont soumis à un tir de gros calibre, qui deviendra, vers 4 heures, un feu roulant. La station s'effondre sur ses occupants, les tranchées sont bouleversées, de nombreux hommes sont ensevelis.

A plusieurs reprises, de fortes patrouilles ennemies sont venues tâter notre première ligne ; elles sont repoussées à la grenade.

A la pointe du jour, deux ballons captifs ennemis montent derrière le fort de Douaumont, de nombreux avions ennemis survolent nos lignes. Près de terre, la vue est limitée par une fumée épaisse, mélangée aux gaz.

Dans cette fumée surgit, à courte distance, l'attaque attendue, ligne de tirailleurs dense, suivie de petites colonnes.

Notre tir de barrage se déclenche, précis bien que peu fourni, en même temps que la fusillade et le tonnerre des grenades.

Vers 5 h 30, l'assaut ennemi est déclenché à nouveau.

Les tirs de barrage demandés ne viennent pas, la fumée qui s'est encore épaissie, empêchant de voir les signaux.

L'attaque se présente sous une forme d'une chaîne de grenadiers suivie de Flammenwerfer, suivis eux-mêmes de petites colonnes d'infanterie.

De nouveau, la fusillade, les mitrailleuses et les grenades crépitent sur tout le front. Bien qu'aveuglés et à demi asphyxiés, nos braves font tête. Les maisons de Fleury, grâce au terrain bouleversé, ont été rapidement encerclées, leurs défenseurs soumis aux flammes et mis hors de combat. Mais partout ailleurs, la ligne tient bon. Les vagues ennemies, sans cesse renouvelées, viennent s'effondrer à vingt mètres de nos fusils.

Tout à coup, l'ennemi est signalé au fond du Ravin de la Mort dans le dos des 1^{er} et 3^e bataillons. Il attaque aux lance-flammes la Poudrière, poste de commandement de la brigade, où le colonel Coquelin de Lisle, commandant la 255^e brigade, va trouver une mort glorieuse en essayant de se dégager, le fusil à la main.

A ce danger surgissant par derrière, les sections de réserve ont fait face, mais il en résulte un peu de flottement. Des corps à corps s'engagent dans lesquels la flamme produit sa terrifiante œuvre de mort.

Bientôt la ligne ne se compose plus que d'îlots de résistance autour desquels la meute ennemie s'acharne et hurle.

A droite, la 1^{ère} compagnie, avec une section du 7^e régiment et quelques hommes de la 2^e tiendront jusqu'au lendemain matin.

Le capitaine Portères, qui la commande, épuise tous les moyens pour signaler sa situation à l'arrière. Les agents de liaison sont tués. Le signaleur Callens, qui, depuis 9 heures, essayait de signaler avec des panneaux dont le côté rouge était fait d'une chemise teinte de sang, est tué à 11 heures. Vers midi, le capitaine est atteint de blessures multiples par un obus de 75 qui blesse ou tue une dizaine d'hommes autour de lui, notamment un héros que l'infirmier, Lafont. Il conserve le commandement jusqu'au soir, et ne se laisse évacuer qu'épuisé par la perte de sang. Les sous-lieutenants Dory et Reinhardt prennent successivement le commandement. Ils sont tués dans la nuit.

Au petit jour du 12, après un court bombardement qui éclaircit encore les rangs des quelques survivants, ceux-ci, à bout de forces, leurs munitions épuisées, presque tous blessés, sont submergés par une violente attaque, menée par des troupes fraîches.

Près de la station, le caporal Rivier, les soldats Jacques, Gestin, Bonneville et Molis, tous blessés, résistent jusqu'à la nuit dans un trou d'obus.

Le soldat Rey, à genoux à découvert, abat avec une rage froide tout ennemi qui paraît. Touché à la tête, il continue à faire le coup de feu, et ne se laisse emmener que par ordre, en disant à son capitaine : " Je puis filer maintenant, j'en ai abattu ma belle port ".

La 3^e compagnie, sous les ordres du lieutenant Chichery, complètement encerclée à courte distance, se défend avec acharnement. Défavorisés par le terrain, ses derniers survivants succombent vers midi, après avoir brûlé leur dernière cartouche et leur dernière grenade.

D'autres petits groupes se sont ralliés autour de gradés et de soldats énergiques. Héros obscurs, dont le dévouement ne sera connu qu'un mois et demi plus tard, lorsque le terrain sera reconquis par les troupes françaises. On les retrouvera, tombés à leur poste de sacrifice, entourés d'ennemis qu'ils ont abattus.

Les nettoyeurs allemands, aidés de leurs lance-flammes, font leur œuvre, et au cours de la journée ou de la nuit, les derniers survivants des 1^{er} et 3^e bataillons seront successivement tués ou pris.

Cependant, à gauche, le 2^e bataillon (commandant Le Brun) a pu voir à temps l'ennemi apparaître en arrière de sa droite. Un engorgement rapide à la grenade se produit entre des groupes du 1^{er} chasseur bavarois et les trois sections de droite de la 7^e compagnie (capitaine Cornet) déjà décimées.

Le chef de bataillon fait immédiatement appuyer à droite, un peloton de réserve de la 5^e, compagnie (sous-lieutenant Carlier), prêt à la contre-attaque.

En même temps, l'ennemi apparaît à courte distance dans la fumée sur tout le front. C'est une ligne dense de grenadiers en arrière de laquelle semblent flamber des torches : les lance-flammes qui se préparent à entrer en action. Les Allemands crient en français de se rendre, que le régiment est cerné. Pour toute réponse, les hommes montent sur le parapet de la tranchée, baï onnette au canon et ouvrent

le feu. Un peloton de la 3^e compagnie de mitrailleuses, en surveillance sur le fond du ravin des Vignes, fait rapidement face à droite et fauche les vagues assaillantes. Celles-ci se succèdent néanmoins, pressées. Mais éclaircies enfin par notre tir, elles finissent par fondre dans la fumée et le brouillard, laissant, devant le front du bataillon, un bourrelet de cadavres. Quand la situation se précise, l'ennemi a pu mordre légèrement sur la position primitivement occupée par la 7^e compagnie, mais le bataillon, malgré des pertes sérieuses, a arrêté l'attaque sur son front.

Le chef de bataillon essaie immédiatement de rétablir ses liaisons, mais toutes les patrouilles se heurtent aux Allemands qui tiennent les crêtes. Ils en seront délogés dans la soirée, sous l'action combinée de nos feux d'artillerie et de mitrailleuses et des grenadiers qui, après avoir d'abord barré les boyaux, progressent pour donner de l'air à la droite du bataillon et rechercher la liaison avec le 3^e bataillon que l'on ne peut croire anéanti.

L'ennemi reste cependant à proximité, débordant largement à droite la position du 2^e bataillon et renouvelant dans la journée ses tentatives d'attaques. A la fin de la nuit, seulement, nos patrouilles pourront rétablir la liaison vers l'arrière avec des patrouilles du 168^e régiment d'infanterie qui ont progressé de trous d'obus en trous d'obus.

Le 2^e bataillon qui, avec quelques survivants du régiment, qui se sont ralliés à lui (une vingtaine d'hommes) ne compte plus que 11 officiers et 410 hommes, a étendu son flanc droit de manière à tenir, entre le fond du ravin des Vignes et la croupe de Fleury, un front de 900 mètres. Il le maintiendra intact pendant trois jours, envoyant des patrouilles actives qui font des prisonniers.

Là encore, comme sur toute l'étendue du champ de bataille, les actes individuels de bravoure ont été nombreux.

C'est le lieutenant Bernard (7^e compagnie) qui, au moment où l'ennemi apparaît sur la droite de sa compagnie, rassemble sa section et la lance à la contre-attaque. Il tombe frappé d'une balle en plein front au moment où l'ennemi surpris, reflue en désordre.

C'est le sergent Coubet, grièvement blessé au début de cette contre-attaque, criant à ses hommes : “ En avant, les enfants, ne vous occupez pas de moi ”.

Dans la soirée du 13 juillet, le sergent Gorse, de la 5^e compagnie, en patrouille dans le ravin des Vignes, tombe sur un poste ennemi, tue une partie des occupants, disperse le reste et ramène un prisonnier et une mitrailleuse.

Mais il y a tant de héros inconnus, comme à chaque grande attaque, que l'on hésite à mentionner quelques noms. On ne doit pas cependant passer sous silence le dévouement incessant des deux aumôniers de la division, le Père Limagne et l'Abbé Quénet qui se dépensent sans compter pour secourir et reconforter les nombreux blessés, les mourants. A découvert, sous le déluge de feu du bombardement, ils parcourent le champ de bataille, de trous d'obus en trous d'obus sans souci du danger qu'ils courent ni de leur fatigue ils seront tous les deux pris par l'ennemi.

Le 14 juillet, le 2^e bataillon est relevé par le 3^e zouaves et le 3^e tirailleurs, qui doivent attaquer le lendemain.

L'attaque du 11 juillet, préparée dans ses détails et appuyée de moyens formidables, a été exécutée par huit régiments. Elle devait, dans leurs prévisions, donner aux Allemands le fort de Souville et la crête de Belleville, c'est-à-dire faire tomber Verdun.

Grâce à la résistance héroïque que des groupes qui ont défendu jusqu'au bout la position qui leur était confiée, cette attaque a subi, de l'aveu de ceux qui y ont pris part, des pertes énormes.

Les Allemands qui, dans la matinée du 11, n'auraient trouvé aucune résistance organisée pour les empêcher d'atteindre la crête de Belleville, épouvantés et affaiblis par ces pertes, n'ont pas pu ou pas osé dépasser le fond du ravin de la Mort. Seuls, quelques groupes désorganisés et affolés sont venus se faire prendre dans les fossés du fort de Souville.

Malgré ses pertes, le 167^e régiment d'infanterie a une fois de plus pleinement rempli la mission de sacrifice que les circonstances défavorables lui ont imposées. Il a sauvé Verdun le 11 juillet 1916.

Le 2^e bataillon, tout ce qui reste du régiment, est venu occuper en soutien, dans la nuit du 14 au 15 juillet, les carrières de Souville. Malgré l'extrême fatigue des hommes, il détache encore des patrouilles qui précisent, au fond du ravin, la situation mal définie par l'ancienne ligne.

Le 16 Juillet, à 22 heures, il rejoint à Verdun la caserne d'Anthouard.

Dans la soirée du 17 juillet, le régiment cantonne à Bellerey, il est ensuite transporté à Tronville-en-Barrois.

Les 1^{er} et 3^e bataillons sont hâtivement reconstitués par des renforts venus principalement du 29^e régiment d'infanterie.

Le 29 juillet, le régiment, ainsi reformé, quitte ses cantonnements pour entrer en secteur. Les 1^{er} et 3^e bataillons de la 2^e C.M. au bois d'Ailly, le 2^e bataillon, moins la compagnie de mitrailleuses, devant Saint-Michel, dans le secteur Chouvoncourt-Paroches.

167^e Rég. d'Infanterie
1^{ère} Cie

COMPTE RENDU
des événements survenus à la 1^{ère} Cie
du 10 au 12 Juillet 1916

Du 6 au 10 Juillet la compagnie est en soutien des unités du 168^e Régiment d'infanterie en ligne dans le sous-secteur de FLEURY-Village. Elle améliore les abris et tranchées arrières sur la pente Sud du Ravin de la Poudrière.

Le 9 Juillet matin sur un ordre préparatoire de relève, je fais avec mes chefs de section la reconnaissance de la partie du terrain occupée par la 5^e Cie du 168^e R.I. Station de FLEURY.

Le terrain à occuper comprend environ 200 mètres d'éléments de tranchées cherchant à réunir des trous d'obus remplis d'eau, de boue ou de cadavres. Les abords de la station en ruine composent des éléments plus bouleversés que le reste du terrain : mais c'est le plateau avec des champs de tir bien dégagés à droite et en avant jusqu'aux murs des maisons détruites de FLEURY. Pas d'abris, ni de boyaux d'accès. La Cie du 168^e R.I. a subi des pertes par les feux ennemis venant des lisières Est de Fleury. Il y aura des travaux importants à exécuter pour améliorer les facilités de tir et de ravitaillement.

J'obtiens qu'une section de mitrailleuses (2 pièces du sergent LABUSSIÈRE) soit adjointe à la Cie.

10 juillet. - Je prépare la Cie à exécuter cette relève -La section Dory occupera la droite en liaison avec la Cie du 7^e Régiment - La section Veillon défendra les ruines de la station - La section Reinhart se placera entre les 2 premières. La section SEMOUTRE sera en soutien derrière la section Veillon, avec mon poste de commandement. Je placerai la section de mitrailleuse après relève. Je rends compte au Commandant GÉRARD qui approuve.

10 Juillet - 23 heures. - Un bombardement ennemi de toute la journée a arrêté tout mouvement important entre ma position de soutien et les premières lignes. A 22 heures, pendant une accalmie les sections avec leurs guides se portent isolément sur les positions reconnues. Le ravin de la Poudrière est empesté de gaz, surtout lacrymogènes. La marche est des plus pénibles dans l'obscurité et les bouleversements nouveaux créés par le récent bombardement. La Compagnie relevée et le 7^e Régiment à sa droite ont subi une attaque ennemie dans l'après-midi, les liaisons avec le 7^e R.I. ne sont plus assurées.

Je place la section de mitrailleuses à droite de la section Dory, mission de garde-flanc à droite - Les autres sections sont en place et organisent hâtivement des parapets de tir -Je fais rechercher les liaisons avec les unités voisines : 2^e Cie du 167^e R.I. à gauche – 7^e Régiment à droite.

11 Juillet - 2 heures. - Le bombardement ennemi reprend, et tombe en arrière de la Cie, beaucoup d'obus lacrymogènes mais sans effet sur les hommes. A la lueur de quelques fusées éclairantes, j'essaye de réorganiser la position des sections : 1 petit poste de guet par section en avant dans des trous d'obus protégeant les travailleurs, repérages, meilleure orientation des tranchées, aménagement de la station. Je rends compte du manque de liaison avec la 2^e Cie. Pas de pertes à la Cie.

3 heures. - Le Commandant GÉRARD fait placer mie mitrailleuse à gauche de la station - liaison avec ma Cie. Il avise de s'attendre à une attaque matinale , des tirs de contre-préparation seront exécutés de 3 heures à 4 heures. En effet, ces tirs s'exécutent, la position de la Cie semble être placée

sous une voûte d'acier, les obus amis et ennemis se croisent au-dessus des têtes sans aucun danger pour la Cie.

5 heures. - Le jour arrive - 2 ballons observateurs apparaissent au-dessus du Fort de DOUAUMONT. Des avions planent sur nos lignes. Le bombardement ennemi redouble de violence en se rapprochant. Pertes : 2 tués.

5 heures 45. - Des groupes ennemis en tirailleurs bondissent face à la Cie. Ils sont tués sur place par nos guetteurs. Des groupes ennemis en colonne se glissent le long des lisières Est de FLEURY. Pris de flanc par les feux de la section Veillon et des mitrailleuses ils se dispersent dans les maisons. Je demande le barrage d'artillerie.

6 heures 15. - Le bombardement ennemi a repris très intense sur ma ligne de soutien. Je fais avancer la section SIMOUTRE pour la soustraire à ce bombardement. Des groupes ennemis surgissent à nouveau devant le front de la Cie et aux lisières Est de FLEURY, mais sont immédiatement arrêtés par nos feux ajustés. Certains de mes tireurs fanatiques négligent le parapet de tir et se montrent sur les rebords des trous d'obus. Je les renvoie à leur place. Un violent combat à la grenade se livre autour de la dernière maison sud de FLEURY où se trouve un groupe A.P. de la 2^e Cie. Le Lieutenant VEILLON et la mitrailleuse à sa gauche font à vue un barrage de feux en avant de cette maison. Le combat cesse.

Le ravin de la Poudrière disparaît sous les fumées du bombardement ennemi. Je perds toute liaison à vue avec le bataillon, mes coureurs reviennent sans renseignements.

7 heures. - Dans une éclaircie, j'aperçois sur la crête du mamelon S.O. de FLEURY. sans doute face aux 2^e et 3^e Cies :

1° Une vague ennemie bondir et lancer des jets de flammes sur nos premières lignes. Nos soldats tourbillonnent et s'aplatissent au sol sans défense.

2° Une deuxième vague plus fournie bondit, dépasse les Flammenverfer et jette des grenades sur les soutiens.

3° Puis la crête fourmille de tirailleurs ennemis.

Les demandes de barrage du Bataillon ne paraissent pas suivies d'effet.

J'ordonne à la section VEILLON et à la mitrailleuse qu'il a prise sous ses ordres, de fournir des feux sur la crête visible (600 - 700 m.) - Je fais déplacer les mitrailleuses de la section LABUSSIERE face à cette crête : feux exécutés par dessus le ravin, la fumée qui envahit le paysage empêche de vérifier les effets de ces feux.

Mais un très violent bombardement de 77 et 105 s'abat sur la station de FLEURY et la Chapelle Ste-Fine. - La section VEILLON ne peut continuer ses tirs, mais la section REINHART, du centre bondit dans les trous d'obus 25 m. en avant échappe au bombardement et peut surveiller les débouchés de FLEURY. De nouveaux groupes ennemis surgissent de la dernière maison où se livre à nouveau un violent combat à la grenade, la maison est enveloppée de fumée noire. Tous nos feux possibles sont aussitôt dirigés sur cette maison, de nouvelles colonnes ennemies surprises longeant les lisières Est du village sont prises à partie par les mitrailleuses LABUSSIERE et ne reparaissent plus.

Vers 8 heures. - Le bombardement a cessé, la Section VEILLON a 3 tués et plusieurs blessés. Le plateau occupé par la Cie est soumis à des rafales de mitrailleuses provenant du village. Je constate que des fractions ennemies s'infiltrèrent avec précaution sur la crête S.O. mais VEILLON et sa mitrailleuse reprennent leur tir ajusté sur elles. Cependant toute l'organisation défensive de la Station est détruite par le bombardement. VEILLON a recueilli quelques hommes exténués de la 2^e Cie qui signalent le repli forcé de cette Compagnie, l'ennemi occupe le ravin.

Je fais replier un à un les hommes de REINHART sur leur position du début, VEILLON me signale qu'un groupe ennemi important sort des fumées du ravin et se dirige sur sa section ; il le prend sous ses feux et prépare ses grenadiers. Je prends la section SIMOUTRE (une vingtaine d'hommes) et lui donne mission de longer les talus détruits de la voie ferrée pour attaquer de flanc ce groupe ennemi. Mission rapidement remplie. Pris de front par VEILLON et de flanc par SIMOUTRE, dès les premières grenades, le groupe assaillant s'enfuit. Cependant SIMOUTRE ne peut poursuivre, il est arrêté sur place par des feux de mitrailleuses venant probablement de la Poudrière.

Il a 3 blessés et rejoint la Cie. Je place cette section sur la route. face au ravin, en liaison étroite avec VEILLON.

Un court bombardement violent reprend à nouveau sur la station et la position de la Cie. La

mitrailleuse de VEILLON est enterrée, ses servants blessés. Tous les blessés de la Cie, sont rassemblés et pansés dans un trou d'obus en arrière. Je fais renforcer VEILLON par REINHART. Une des mitrailleuse LABUSSIÈRE est portée à gauche : tirs de flanc sur la crête et le Ravin de la Poudrière. Dans ce dernier, l'attaque ennemie a dû progresser, les bombardements se reportant maintenant sur les pentes jusqu'au fort de SOUVILLE.

Tout contact est perdu avec le Bataillon. Mes hommes en ont nettement conscience et je fais effort pour réagir contre l'impression que leur produisent les feux venant de flanc.

Vers 9 heures. - La patrouille envoyée par la Chapelle Sainte-Fine à la recherche des éléments du Bataillon revient. Elle a laissé 2 tués dans une rencontre subite avec des grenadiers ennemis. Elle a vu de nombreuses colonnes dévaler la pente vers la Poudrière et des groupes traquant des Français faits prisonniers. Des patrouilles ennemies montent la pente Sud vers SOUVILLE.

A droite, la section DORY me signale que devant son front des groupes ennemis se massent dans des trous d'obus, mais il les tient sous ses feux. Une patrouille envoyée aux renseignements vers le 7^e R.I. à droite, a rencontré et ramené une douzaine d'hommes du 7^e R.I. perdus dans un trou d'obus. Ces hommes appartiennent au Bataillon du 7^e qui doit occuper la partie Ouest du bois de VAUX-CHAPITRE. Ils sont sans vivres ni munitions depuis la veille. Ils sont ravitaillés et incorporés à la section face à droite.

Vers 10 heures. - Tous les mouvements ennemis visibles sur FLEURY et la crête S.O. continuent à être pris sous nos feux, mais des mitrailleuses ont pu s'y installer. Leur tir prend d'enfilade les parties visibles de la route et de la voie ferrée aux abords de la station. La section VEILLON a 6 blessés nouveaux. Je fais creuser un élément de tranchées plus abrité en arrière de la station. Des colonnes - que je repère à la jumelle être formées de prisonniers français - montent les pentes de THIAUMONT-DOUAUMONT.

Je commence à manquer de munitions et de fusées signaux. Les tirs de barrage que j'ai demandés n'ont été accordés que 2 fois, ils avaient peu d'efficacité. Je recherche la liaison à droite avec le 7^e R.I. Une Cie est à environ 300 m. sur le Ravin des Fontaines. Un P.C. de bataillon est aux Carrières. Je suis donc seul sur le plateau de FLEURY. Cette unité, du 7^e a subi beaucoup de pertes par le bombardement. Réduite à 2 sections elle a dû abandonner la veille l'élément de tranchée qu'elle occupait à ma hauteur. Elle ne peut me fournir ni fusée, ni munitions.

Je fais distribuer les munitions des blessés et des tués mes hommes mis au courant de la situation récupèrent les cartouches abandonnées sur le terrain, les nettoient, les bandes de mitrailleuses sont regarnies, les grenades abritées. Ils ont des vivres jusqu'à ce soir, et l'activité de feu est à maintenir sur FLEURY.

A ce moment, le Lieutenant VEILLON est blessé. SIMOUTRE prend le commandement du flanc gauche.

J'ai envoyé des coureurs avec le compte rendu suivant vers nos batteries du Bois de FLEURY et vers le FORT de SOUVILLE : " La première Cie du 167^e R.I. tient toujours la position de la station de FLEURY. Elle empêche l'ennemi de déboucher de FLEURY, mais commence à manquer de munitions. Liaison avec 7^e R.I. à droite, faite. Croquis joint ".

Aucun coureur n'est revenu. J'en envoie 2 autres vers le P.C. CARRIÈRES 7^e R.I. en demandant un ravitaillement en munitions.

A partir de 11 heures. - Les bombardements diminuent sensiblement, mais nos 75 tirent trop court en direction de FLEURY. Quelques obus tombent sur la Station. J'ai 11 tués et blessés nouveaux à ce point. Je renvoie des coureurs, avec un compte-rendu nouveau vers SOUVILLE en longeant la petite Nord. Un avion français passe. Je signale mon front par les derniers bengales que je possède. Un panneau de fortune -ceinture large bleue, chemise blanche et chemise tachée de sang enlevée aux tués - est disposé sur le sol. Le signaleur CALLENS transmet sans arrêt vers SOUVILLE. par signalisation " première compagnie tient Station FLEURY " (1).

(1) Le signaleur CALLENS a été tué vers 11 heures.

L'ennemi ne donne plus signe d'activité et j'économise les munitions en ne laissant tirer que sur les objectifs très visibles.

Les trous d'obus arrière sont remplis des tués et blessés. Profitant d'une accalmie j'évacue le Lieutenant VEILLON et les blessés pouvant marcher vers le P.C. des Carrières, j'y adjoints une corvée de ravitailleurs pour rapporter des munitions.

Je reconstitue la Compagnie à 2 sections (Lieut. DORY et REINHART) avec 1 mitrailleuse à chaque section capable de tirer sur FLEURY et la crête de la Poudrière.

je fais organiser et approfondir de nouveaux éléments de tranchées. Nous gardons tous l'espoir d'être renforcés à la nuit. mais suis toujours sans nouvelles de mes coureurs.

Vers 16 heures. Un bombardement brutal de 75 tombe sur la Crête de FLEURY et la station. La Compagnie subit une partie du bombardement. Une vingtaine de blessés s'abattent dans les trous d'obus faisant office de poste de secours. Je suis moi-même blessé et enterré. Dégagé lorsque ce fut possible, je me rends compte des nombreuses pertes nouvelles : beaucoup de tués dans mes agents de liaison, les mitrailleurs et la section REINHARDT.

Je fais évacuer les blessés toujours vers le 7 en redemandant des munitions. Jusqu'à la nuit les meilleurs tireurs désignés exécutent des feux ajustés sur les isolés circulant dans le ravin de la Poudrière et FLEURY. Les patrouilles ennemies surgissent sur le plateau devant le front de la Cie sont également cloués au sol. Les bombardements normaux reprennent mais sur les arrières. Je mets le Lieutenant DORY au courant de la situation. J'attends des munitions qui ne viennent pas, 2 agents de liaison envoyés au fort de SOUVILLE ne reviennent pas.

A la nuit avant perdu connaissance, je suis évacué par le Lieutenant DORY (1) avec d'autres blessés sur les Carrières où je rends compte de la situation de la Cie au Commandant CHAILLOT du 7^e R.1 qui se chargera de ravitailler la Compagnie en munitions dès que possible.

Je rends compte également au Général RIBERPRAY à Marceau, vers minuit, de la situation de la 1^{ère}

Fait à l'hôpital de Vezoul

Le 14 Juillet 1916

Le Capitaine *PORTÈRES*, Cdt la première Cie

(1) les sous-lieutenants Dory et Reinhardt sont tués dans la nuit du 11 au 12.

VERDUN (du 9 au 14 Juillet 1916)

D'après les souvenirs du Capitaine René Michel, commandant la 10^e Cie du 167.

LA MONTÉE EN SECTEUR

9 juillet. – “ Pas si vite en tête ! La pause ! Faites passer ça ne suit plus ! ” Les interpellations fusent dans l'atmosphère torride qui s'obscurcit dans le déclin du soleil. La longue caravane pesamment chargée s'étire dans le boyau bouleversé, informe, qui franchit la côte de Belleville. Il faut aller vite, le bataillon s'égrené en colonne par un sur les pentes de la dernière falaise qui couvre Verdun. Il s'allonge ainsi sur près de 1.500 mètres.

Le gendarme posté à l'entrée du boyau m'a dit au pas. sage que dans 20 minutes les tirs boches de harcèlement systématique allaient reprendre avec leur violence habituelle. Mon devoir est d'activer la marche de la colonne afin de lui épargner des pertes inutiles.

Nous marchons maintenant en plein champ de bataille. Voici autour de nous des caisses de munitions éventrées, parsemées des cadavres des malheureux porteurs. Voilà un canon de 75 invalide, une roue arrachée, le bouclier percé de mille plaies. l'affût fendu en deux. Voici du sang sur la terre bouleversée de cet entonnoir. Nous sommes dans la zone de harcèlement perpétuel.

Derrière moi la plainte continue : “ je n'en puis plus ! Je pose mon barda ! Tant pis, je m'affale dans un coin ! Crevé pour crevé ! ... ”. Soudain le barrage se déclenche, brutal, rageur. meurtrier. Dans l'obscurité, des cris de douleur se font entendre. La crête derrière nous s'illumine d'explosions incessantes ; pourvu que le bataillon ait pu franchir le passage repéré. Aiguillonnée par ce danger inattendu, la colonne exténuée retrouve ses jambes ; personne ne demande plus à s'arrêter.

Mais un nouvel ennemi se présente : la nuit. Comment en effet reconnaître son chemin dans un tel

chaos lunaire ? Boyaux et pistes sont effacés par les obus, le paysage nous est complètement étranger. Il est impossible d'allumer les lampes électriques sous peine d'être aussitôt canonnés ou mitraillés. Nous serpentons au hasard dans le fond d'un ravin encaissé où stagnent par ci par là des vapeurs de chlore qui prennent à la gorge. Nous traversons ainsi un bois de troncs d'arbres mutilés ébranchés, attirés par une lumière sourde qui scintille à une centaine de mètres de nous. Ce sont les agents de liaison du 168 envoyés par le Commandant Ménétrier pour guider les Compagnies vers les unités à relever.

Des obus explosent autour de nous, mais nous sommes dans leur zone de dispersion. Nous cheminons ainsi pendant plus d'une demi-heure, silencieux, escaladant les arêtes d'entonnoirs pour disparaître au fond de leur cratère. A notre gauche, à peu de distance, sur une crête, s'élèvent de temps en temps des fusées zigzagantes. Elles jettent leurs lueurs sinistres et blafardes. Notre colonne s'arrête chaque fois, immobile, attendant le retour de l'obscurité. Le front paraît bien près. Soudain mon guide s'inquiète, consulte un de ses collègues, fait quelques pas hésitants en avant de nous, et revient atterré. Il ne reconnaît plus l'itinéraire et craint de s'être égaré.

Finalement les guides retrouvent le chemin, c'est-à-dire le boyau ; nous apercevons la poudrière, nous sommes sur la bonne route. Nous prenons le boyau, si. L'on peut ainsi appeler ces trous d'obus tant bien que mal reliés et garnis de sacs à terre écroulés par place. Ce boyau est d'ailleurs creusé par ci par là de niches où s'écrasent quelques groupes d'hommes grommelant parce qu'on leur écrase les jambes au passage. Nous butons à tout moment dans des cadavres ou heurtons un blessé qui gémit doucement ou hurle tragiquement. Quelques grenades éclatent sourdement à peu de distance de nous, des coups de feu isolés scrutent les ténèbres. Soudain s'élève un nouveau vol de fusées planant au-dessus de nous. Nous sommes bien près. Chacun, immobile, retient son souffle. Les gros noirs escaladent lentement le ciel avant de s'écraser, soit sur Souville, soit sur la Côte Saint-Michel. De temps à autre une explosion sourde, brisante, répercutée par le ravin, se fait entendre aux environs immédiats, suivie parfois de cris ou d'appels. Nous approchons...

10 Juillet. - La nuit s'écoule sans incident. Là-bas, à notre droite, la canonnade assoupie reprend de part et d'autre. Dès que pointe l'aurore, j'explore avidement le terrain autour de moi. A quelques pas d'ici, en contrebas, voici le caisson d'un 75 amputé des cartouches émergent de ses casiers. Ses flancs sont percés comme une passoire. Plus loin gisent également d'autres canons estropiés. Non loin de l'un d'entre eux, une masse blanchâtre. C'est une carcasse de cheval qui achève de pourrir.

Devant moi, à une cinquantaine de mètres, l'horizon est bouché par la crête sur laquelle j'aperçois quelques casques français qui remuent. C'est ma première ligne. Vers ma droite, voici la tête du grand ravin de la Poudrière, dit " de la mort ". Au sommet quelques maisons en ruines, c'est Fleury. Quelques hommes s'agitent dans les ruines, je les observe ; ce sont des Français, sans doute du premier bataillon.

Derrière moi, se dresse la colline imposante qui porte le Fort de Souville , à sa droite s'étend le bois de Belleville, si éclairci qu'on a peine à lui donner le nom de bois. Au fond du ravin, le talweg assez profond se déroule à 2 ou 300 mètres de moi. Voici un tumulus, sans doute la fameuse poudrière, P.C. du Colonel commandant la Brigade.

Quel que soit le coin où le regard se porte, c'est la désolation. Pas un pouce de terrain qui ne soit déchiqueté par le fer et par le feu. La terre meurtrie ressemble à une mer agitée par la tempête dont les vagues houleuses auraient été soudainement pétrifiées.

LA NUIT DU 10 AU 11 JUILLET

Tout à coup des éclatements sourds de grenades, des obus tombent dans le ravin. Nous percevons très bien le tambourinage des départs et le frou-frou incessant de leur passage au-dessus de nous, mais c'est à peine si nous entendons les éclatements ce sont des obus à gaz.

Le ravin est illuminé sans arrêt par une avalanche fulgurante mais assourdie. On distingue maintenant comme une rivière jaune qui coule le long du talweg et grossit de minute en minute. Nous ajustons nos masques, non sans avoir bu auparavant de notre gourde une gorgée de café glacé. A travers la fenêtre de cette cagoule étouffante la vue semble brouillée, les traînées de fusées semblent zigzagantes. Quel atroce ustensile que le masque et pourtant quel service il va nous rendre cette nuit !

Il est 2 heures ! déjà trois heures que nous sommes sous le feu sans interruption. Derrière nous la rivière jaune est devenue un fleuve subitement enflé par la crue. Le niveau du nuage de gaz n'est plus qu'à une vingtaine de mètres en contrebas. Dans quelques minutes nous serons complètement engloutis dans ces flots gazeux.

2 heures 30 : l'océan de gaz nous a engloutis. Au loin, le tambour roule toujours, des milliers de bouches à feu vomissent maintenant leurs torrents de vapeurs chlorées. Derrière nous les explosions ouatées ; leurs lueurs voilées éclairent faiblement ces flots opaques de palite. Cette fois, c'est, fini ; nous n'y voyons plus rien, ni le ciel embrasé, ni les fusées rouges ou blanchâtres qui doivent surmonter ce déluge gazeux, ni même les rayons rapprochés de nos lampes électriques, et nos masques deviennent intolérables.

Dans la nuit opaque une voix angoissée appelle : “ Le Capitaine ! Le Capitaine ! ”. Cette voix haletante, désespérée, est impressionnante. Je sors de mon poste et m'avance dans la nuit vers ce cri douloureux. Je bute soudain sur une chose molle qui gémit. Je me penche, je perçois quelques mots arrachés de force à des poumons intoxiqués : Corroënne... plus de fusées... barrage... boches... attaquent... Je tâte la poitrine de ce malheureux ; son cœur est arrêté, la mort a fait son œuvre. Pauvre soldat qui étais-tu ? Fidèle messenger qui a accompli cette redoutable mission dans des nuées meurtrières. Asphyxié., brûlé atrocement par ces gaz maudits, tu es tombé glorieusement en héros modeste qui, hélas, restera toujours ignoré.

Je regagne mon P.C. pour déclencher le barrage demandé, par Corroënne ; l'adjudant Pacot s'empare de la carabine lance-fusées, y bourre une cartouche. Je m'approche de lui pour le seconder.

La carabine lance-fusée est d'un modèle américain spécial que nous n'avons jamais manœuvré, de là des hésitations dans le chargement de l'arme. Pourtant les minutes sont précieuses. il faut à tout prix que cette fusée proclame notre détresse. L'adjudant vient d'appuyer la plaque de crosse sur le parapet avant de presser la gâchette ; sans m'en rendre compte, dans la vague de gaz, nous sommes tous deux joue contre joue. Pacot presse la détente, une détonation sourde éclate, puis un rugissement affreux et une lueur éblouissante. Une formidable commotion me jette à terre. J'ai l'impression qu'un filet de sang coule sur ma main droite, je m'évanouis, tandis qu'à côté de moi un gémissement se fait entendre, douloureux. Combien de temps dure cette perte de sens, je ne sais. J'ouvre les yeux, la nuit est toujours opaque et impénétrable. Au moment où Pacot a pressé la gâchette, le canon trop vertical a subi à la percussion vigoureuse de la cartouche un recul subit et le fusil est allé lui fendre le front.

Pauvre camarade de combat, est-il mort ? je ne perçois plus sa voix. Mais qui donc alors me prodigue des soins ? C'est un prisonnier allemand dans les bras duquel je m'étais effondré.

Au-dessus de nous, le frou-frou monotone de ces obus qui arrivent en colonne serrée continue à se faire entendre. Les heures s'écoulent, lentes, interminables, angoissantes. Elle ne finira donc jamais cette terrible nuit ?

Soudain, le bombardement redevient tumultueux. Finies les explosions en sourdine. Voici des flammes qui percent à nouveau la nuit. Le ravin de la mort s'illumine comme une fournaise et se peuple de colonnes de feu. Le gaz semble être dispersé comme par un violent soufflet de forge ; sous le vent puissant des explosifs, l'océan de chlore se disperse petit à petit. Tout à coup le tir ennemi qui jusqu'à présent était plutôt long se raccourcit brutalement. Mon trou d'obus est cerné d'éclatements. Une avalanche fulgurante nous illumine de toutes parts, ce sont des 210.

11 juillet. – L'aube grise du 11 Juillet pointe là-bas entre Fleury et Souville. Les pans de murs du village martyrisé se profilent lamentables sur l'orient blafard illuminé par des explosions de grenades ou les lueurs de shrapnels.

Souville continue à vomir comme un volcan ses nuées de suie et la colline paraît toujours osciller sous le choc pesant des 380. Du ravin de la Mort encore à demi plongé dans la grisaille, montent par-ci par-là des nuages bleuâtres qui flottent lourdement. On dirait de ces vapeurs qui s'élèvent les soirs de septembre des marécages de la Sologne. Ce sont les résidus de palite qui cherchent à se dissiper et s'accrochent encore au fond des cratères d'obus. En première ligne tout est silencieux ; les fusils semblent assourdis après cette affreuse nuit d'angoisse... J'aperçois sur la crête des casques bleus qui remuent et des pelletées de terre jetées par dessus les entonnoirs. On travaille et l'on veille. Les marmites continuent à s'effondrer autour de nous, mais l'excès de danger cuirasse ; nous n'y prêtons plus attention. Il nous semble même que ces explosions rapprochées font partie de notre vie quotidienne.

Tandis que je scrute à la jumelle les lisières de Fleury et que je prescris à une patrouille d'aller

s'informer de ce que deviennent les voisins mitrailleurs, Burny prépare un casse-croûte et me tend un bidon de vin.

Tout à coup, la crête à 50 mètres de moi, là devant ma première ligne, s'embrase de flammes affreuses, le feu coule torrentiellement sur mes héroïques soldats et une fumée dense, noire, élevée, barre le ciel.

Les Boches attaquent ! Voilà les Boches !

Mon cri d'alarme a été entendu partout. Sur le champ de bataille retentit le cri " voilà les Boches ! ". Les Allemands ont subitement jailli hors de leurs alvéoles à peine situées à 30 mètres des nôtres et, munis de nombreux Flammenwerfer, ils ont lancé leurs flots de feu sur mes malheureux soldats. Mes yeux ne peuvent quitter cette vision d'enfer. Je distingue quelques-uns de mes hommes. Le Caporal Lefebvre essaie de regrouper son escouade hors de l'incendie. Jeantot, un de mes meilleurs grenadiers, ne cesse de lancer ses " citrons " dans la meute diabolique qui rugit à travers ce rideau flamboyant. Voici mon brave petit Craye Alfred, un bon petit soldat, toujours sur la brèche. Au milieu des lueurs, il frappe à coup de baïonnette, il frappe, puis soudain tombe la face contre terre, comme foudroyé. Je reconnais encore le grand Trouillet, un valeureux sergent versaillais. Sa haute silhouette se découpe dans le ciel rougeoyant. Non loin, le Sous-Lieutenant Pépin, revolver au poing, tire dans le tas d'assaillants.

Les flammes recommencent leur œuvre de mort inhumaine. Les voilà dirigés contre les sections Corroënne et Pépin. Je distingue encore Pépin, puis soudain il me semble que le groupe d'hommes qui l'entoure prend feu. La confusion règne en première ligne ; à la gauche de ma compagnie, les Allemands attaquent en tirailleurs, précédés d'une nuée de grenadiers. On voit au milieu de la fumée qui s'élève haut dans l'atmosphère des grenades boches à manche et des grenades françaises qui s'entrecroisent dans un fracas d'explosions. Les Boches tirent en marchant.

A la droite de ma compagnie, en dehors de quelques rescapés qui se replient lentement sur moi en faisant le coup de feu, la horde bavaroise jaillit par-dessus les cadavres enflammés de mes chers poilus des sections Corroënne et Pépin. L'ennemi fonce comme un bœuf à travers la 1^{ère} ligne. A la droite de ma compagnie, entre la section la plus à l'Est et Fleury, un bataillon de chasseurs alpins bavarois progresse en colonnes compactes. Ils sont au moins 100 de front et s'étendent sur près de 150 mètres précédés de leurs lance-flammes qu'ils actionnent par-ci par-là aspergeant de pétrole les dernières résistances. Ils avancent en direction de la poudrière. Sur les flancs de cette cohorte dense se distinguent des officiers ou sous-officiers exhortant leurs hommes par gestes. Cette masse imposante, coiffée du casque de tranchée qui leur donne une apparence de géants, est flanquée de mitrailleuses légères que les boches tirent en marchant.

Dernier carré : c'est l'heure pour moi d'intervenir. Le temps presse. Il faut agir dans la confusion qui m'entourne. J'ordonne à ma section de réserve de former le carré autour de moi et de viser juste.

Les débris de la 11^e compagnie de mon bataillon joints aux rescapés de ma 10^e tourbillonnent autour de nous mélangés de grenadiers ennemis dont quelques-uns sont encore masqués. Pris à partie par le feu de ma section de réserve, éprouvant de lourdes pertes, l'ennemi détache, avant d'atteindre la poudrière de Fleury, une compagnie avec deux Flammenwerfer pour réduire ma résistance. L'ennemi s'avance au pas de course. Autour de moi le feu crépite sans arrêt. J'encourage mes hommes. Le sergent Decour qui a remplacé l'adjudant Pacot est un modèle d'énergie et de sang-froid. Il me seconde activement et tire comme au champ de tir. L'ennemi dévale toujours à ma droite ; il fonce sur le poste de commandement du Colonel Coquelin de Lisle qui commande la brigade, et occupe la poudrière. L'instant est tragique.

Que fait donc la mitrailleuse qui bouchait l'intervalle par lequel les Bavarois foncent. Si seulement elle pouvait dérouler ses bandes meurtrières dans cette horde massive ! Voici Decour et deux hommes de sa patrouille de liaison qui se replient sur moi. Je l'interpelle : " Qu'est devenue la section de mitrailleuse des 3 arbres ? " - " Enrayée ! " me hurle-t-il " et ses servants ont été en partie tués pendant la nuit sous le bombardement ".

Rien ne pourra donc les arrêter. Mes hommes tirent à répétition dans le tas. A chaque coup des "feldgrau" tombent dans le bataillon boche ; moi-même je décharge en plein tas mes chargeurs de pistolet automatique.

Ah ! que n'avons-nous encore reçu les fusils-mitrailleurs ! Autour de moi, la section Pacot s'est répandue dans les trous d'obus d'où elle fait le coup de feu activement. Je suis resté, debout au milieu du dernier carré. " Que personne ne sorte de son trou ! " crie-je. " Visez juste ! " Nous sommes désormais cernés. A 20 pas de nous, les chasseurs bavarois stoppent en poussant des éclaireurs. Mes

hommes ont mis baï onnette au canon. L'instant est tragique.

En face de moi un officier alle mand, parabellum au poing, s'avance en me tenant en joue. Il est flanqué de deux lance-flammes dont les porteurs tiennent la main sur le levier de leur appareil, prêts à le mettre en action. : - “ Monsieur l'officier, clame le chef ennemi en français, rendez-vous, vous êtes cernés. ” Je serre les dents nerveusement, détend soudain mon bras et décharge mon “Ruby” sur l'adversaie qui s'effondre en tirant en l'air.

Le lance-flamme va opérer. Je lui vide mon chargeur dans la figure et dans son réservoir. Une flamme gigantesque jaillit de son tonneau incendiaire qui explose et vient brûler la manche droite de ma capote. Un concert de cris et d'imprécations s'élève. Le désarroi règne dans les rangs adverses. Je cherche à recharger mon pistolet, fouille ma cartouchière, elle est vide. Je bondis sur un des morts qui m'environnent et saisis son fusil. Je veux manœvrer la culasse, elle est rouillée. J'abandonne l'arme inutile et ramasse une grenade citron tombée d'une musette. Je la frappe contre mon ceinturon et la lance dans le tas ; elle n'explose pas. J'ai oublié d'enlever le capuchon du bouchon allumeur. Autour de moi on se bat sauvagement corps à corps. “ Courage les gars ! On les aura ” crierai-je en reprenant le fusil pour m'en servir en guise de casse-tête.

Mais à ce moment, je perçois une détonation derrière moi, à bout portant, et je suis cinglé comme par un violent coup de fouet au bras gauche. J'ai l'impression que ce membre vient de m'être arraché. je titube comme un ivrogne, cherche encore à ramasser le fusil pour frapper mon adversaire et je reçois un violent choc, suis piétiné lourdement et m'évanouis, crachant du sang à flots ”

Alors commence le long et tragique calvaire du capitaine Michel, le thorax brisé, épuisé, exsangue. Sous le bombardement qui continue, implacable, dans le charnier de cet horrible champ de bataille, avec pour cortège, la fièvre, la soif délirante, la douleur incessante, ce calvaire se poursuivra toute la journée du 11 Juillet, puis la nuit du 11 au 12, le 12, la nuit du 12 au 13, le 13, la nuit du 13 au 14, le 14 Juillet, où enfin les brancardiers déposeront le capitaine au fort de Douaumont.

Jusqu'au dernier moment., le capitaine Michel déploiera une énergie farouche pour survivre et tenter de rejoindre les lignes françaises, il espérera en la contre-attaque française qui, hélas, ne viendra pas. Il se persuadera que sa blessure n'est pas grave. Après avoir examiné sa blessure, le médecin allemand du Fort de Douaumont lui dira : “ la balle tirée à bout portant à traversé le poumon et éraflé le péricarde ; vous avez deux côtes broyées et trois côtes fracturées, beaucoup de débris de terre et de vêtements dans le poumon. La gangrène vous menace puisque vous n'avez pas encore été piqué. Vous êtes jeune, vous avez peut-être une chance sur mille d'en réchapper ”.

Après l'extrême-onction reçue à la Poudrière le 13 Juillet, c'est un arrêt de mort que le capitaine Michel accueille avec calme. Confiant dans la Providence, sa foi le sauve. Finalement évacué sur Azannes et Montmédy, enfin Mayence où aux prises avec la vindicte d'une infernale infirmière allemande, il échappe trois fois à la mort, il sera rapatrié par la Suisse comme grand blessé et devra jusqu'à ces dernières années supporter une cuirasse pour protéger son cœur resté à nu.

Des souvenirs émouvants sur ces terribles journées consignées avec précision par le capitaine Michel, nous nous bornons, faute de place, à relater en les résumant, l'intervention du Lieutenant Jorelle et du soldat Bruhat :

Le Lieutenant Jorelle, de la 11^e Cie, après avoir résisté énergiquement à l'attaque allemande, enseveli par un obus, a été capturé par l'ennemi. Il est parvenu à s'échapper. En cherchant à rejoindre les lignes françaises, il aperçoit le capitaine Michel, grièvement blessé, et qui reste très exposé au bombardement.

Il le secourt, le traîne difficilement dans un trou d'obus pour qu'il soit un peu abrité. Le capitaine Michel se croit sauvé quand un obus de gros calibre les ensevelit tous les deux.

Après des efforts surhumains, le Lieutenant Jorelle parvient à se dégager et à délivrer le capitaine Michel. Une seconde fois le capitaine est enseveli et à nouveau sauvé par le Lieutenant Jorelle qui, un peu plus tard., parcourt en rampant le champ de bataille afin de trouver un peu d'eau pour le Capitaine torturé par la soif. Le Lieutenant Jorelle est épuisé. Et ce n'est que sur l'ordre formel du capitaine que Jorelle consent à le laisser sur le terrain pour essayer de regagner les lignes françaises.

Le soldat Bruhat, tambour, est l'un des meilleurs soldats de la 10^e Cie. Modeste, effacé, grenadier pendant la bataille. brancardier pendant les accalmies, doux comme une fille avec ses camarades, déchaîné comme un lion dans la lutte, dédaigneux du galon et de la récompense, mais soucieux d'éviter toute réprimande, il est le type du soldat français.

Parcourant le champ de bataille pour y secourir les blessés, il aperçoit son Capitaine. “ Ah ! les cochons, ils vous ont en aussi. Tous les gradés sont tombés. Le Lieutenant Bernardin est blessé, les Lieutenants Pépin et Corroënne sont tués, les sergents Trouillet, Delisy, Ripert, les Caporaux Hipeau, Bouchoux, tous sont tués ou blessés. ”

Partagé entre la rage contre l'ennemi et son émotion devant l'état du capitaine, il s'efforce de le panser, il lui donne à boire, il veut partager son sort.

Le capitaine Michel apercevant à 50 mètres une mitrailleuse ennemie que l'on vient de pointer sur eux, lui dit de se coucher. Mais ce brave et loyal soldat ne peut imaginer que les boches oseront tirer sur un blessé et sur un brancardier sans arme. Il reste debout, calmement - “ Ils n'oseront pas, mon Capitaine, vous êtes blessé ”. La mitrailleuse crépite. Bruhat tombe lourdement . il vomit du sang. “ Je vais mourir, dit-il. votre main. mon Capitaine, Adieu ”. Il meurt la main dans celle de son capitaine.

SEJOUR DU 2^e BATAILLON A CHAUVONCOURT-PAROCHES

(1^{er} août au 15 septembre 1916)

Ce secteur se présentait sous la forme de deux promontoires très accusés, l'un au nord, couronné par le fort des Paroches, l'autre au sud, venant s'abaisser sur Chauvencourt, tous deux séparés par une dépression que suit la route Saint-Mihiel-Bar-le-Duc.

Le promontoire nord domine le village des Petites-Paroches qui constitue Une avancée nord.

Le promontoire sud est séparé par un col d'un ressaut de terrain qui domine immédiatement Saint-Mihiel et est aux moins des Allemands. Dans le col, un ouvrage (cote 277) constitue notre avancée sud.

Le bataillon du 167^e est partagé en deux groupes égaux de six sections chacun, destinés respectivement à soutenir les deux bataillons territoriaux qui occupent les deux sous-secteurs Paroches au nord ; Chauvencourt au sud.

Le chef de bataillon Le Brun prend le commandement du sous-secteur sud (Chauvencourt), le sous-secteur nord étant commandé par un chef de bataillon de territoriale.

Le rôle du bataillon sera de faire en avant du front des reconnaissances et des patrouilles actives, pour réprimer l'action des patrouilles allemandes qui ont pris l'habitude de venir de nuit insulter les sentinelles territoriales jusque dans leurs tranchées. Il y parvient rapidement.

Dans la nuit du 10 au 11 août, une petite patrouille de surveillance des réseaux, conduite par le sergent Bonce, rencontre une patrouille allemande ; après un vif engagement à la grenade, la patrouille ennemie fuit. Le corps d'un Allemand est ramené dans nos lignes.

Le 9 septembre, un gefreiter, chef d'une patrouille rampante de cinq hommes qui cherchait à surprendre une de nos sentinelles, est fait prisonnier par le caporal Blum et le soldat Debeurne, de la 5^e compagnie, qui mettent en fuite le reste de la patrouille.

Le 14 septembre, le bataillon est relevé pour aller rejoindre au bois d'Ailly le reste du régiment.

LE BOIS D'AILLY

(Août à décembre 1916)

Le secteur occupé, le 1^{er} août par les 1^{er} et 3^e bataillons sur la rive droite de la Meuse, comptait les cantonnements de repos de Commercy, Pont-sur-Meuse et Mécrin.

En ligne, le terrain est très accidenté, à coupures très fortes et boisées, les tranchées adverses sont très près l'une de l'autre, sur un sol bouleversé, domaine des coups de main.

Le 25 août, à 3 heures, un " Stosstrupp " bavarois tente un coup de main à la jonction de la 10^e compagnie et de la 11^e compagnie. Cinq Allemands réussissent à pénétrer dans nos lignes, mais attaqués courageusement par le caporal Colin, les soldats Vincent et Pierre, sous les ordres du lieutenant Chamussy, ces hommes sont massacrés à la grenade.

Quelques pertes à la 10^e compagnie dont un disparu.

Le 11 septembre, vers 5 heures, a lieu une nouvelle tentative ennemie sur les 9^e et 11^e compagnies, avec explosion de mine. Pas de résultat pour l'ennemi. Le secteur était de part et d'autre l'objet d'actifs travaux de mine.

Le 16 septembre, le régiment se trouve reformé par le retour de Chauvencourt du 2^e bataillon qui entre en secteur le long de la Meuse devant le fort du Camp des Romains. Les lignes adverses étaient ici distantes de 100 à 600 mètres.

Quelques patrouilles ont lieu. Bien que conduites avec habileté, elles ne donnent aucun résultat. Les officiers ayant principalement opéré dans cette région sont : pour le 1^{er} bataillon : les lieutenants et Sous-lieutenants Veillon, Durr, Laverdet, Chamussy ; pour le 2^e bataillon : les lieutenants et sous-lieutenants Cornuet, Lorcher, Roux, Dufour, Etienne ; pour le 3^e bataillon : les lieutenants et sous-lieutenants Chapelier, Michaud, Gourio, Buissé, Astruc et Renard.

Un coup de main français fut monté pour être exécuté, le 25 novembre, sur les deux premières lignes ennemies, en vue de nous emparer des têtes de ligne ennemies et de les conserver. Le chef de bataillon Le Brun, commandant le 2^e bataillon, avait la direction de l'opération qui devait être exécutée par la 7^e compagnie (lieutenant Clève) et un peloton de la 6^e compagnie (sous-lieutenant Dufour). Malheureusement des indiscretions téléphoniques mettent l'ennemi au courant de nos intentions. L'opération est décommandée par le général commandant le 3^e corps, au moment même où elle allait s'exécuter.

Notre tir de préparation déclenche une très violente riposte allemande qui nous inflige des pertes. Peu de temps après, dans les premiers jours de décembre, la division s'embarquait pour la direction de Verdun où une opération de grande envergure allait être tentée.

Ce séjour au bois d'Ailly avait permis au régiment de se reconstituer physiquement et moralement. Le 2^e bataillon, en particulier, qui avait le moins souffert à Verdun, présentait un entraînement qui l'avait fait désigner pour l'opération prévue le 25 novembre.

Pendant cette période, le 1^{er} octobre, le lieutenant-colonel Marionde remplace à la tête du régiment le lieutenant-colonel Décageux.

COTE DU POIVRE - LOUEMONT

(Décembre 1916)

Le 11 décembre, au cours d'une prise d'armes, le général Riberpray épingle au fanion du 2^e bataillon la Croix de guerre qu'il a gagnée en juillet et qui n'a pu encore lui être remise.

Le 12, ce bataillon, désigné pour précéder le régiment et constituer, pendant l'attaque prévue pour le 15, une réserve de la 38^e division, s'embarque en chemin de fer pour Lemmes. Il entre en ligne dans la soirée du 14 et occupe comme première position les abris M. F. 2 (nord-ouest de l'ouvrage de Thiaumont).

Le 15, l'attaque est déclenchée à 10 heures. Préparée par un formidable déploiement d'artillerie, elle réussit pleinement. Les prisonniers affluent. A 13 heures, le 2^e bataillon se porte à M. F. 7 (croupe sud d'Haudromont) en réserve de la 4^e brigade marocaine. Dans la soirée du 17, le bataillon se porte dans le ravin de Heurias et occupe les ouvrages Blucher et Bismarck, pris à l'ennemi, en réserve du régiment d'infanterie coloniale du Maroc. Enfin, dans la nuit du 18 au 19, il relève, en première ligne, à l'est de Louvemont, le 6^e bataillon du 4^e Mixte.

Le même jour, les deux autres bataillons du régiment montent en ligne : le 3^e (commandant Rivière) à gauche du 2^e ; le 1^{er} (commandant Antoine) en réserve à M. F. 7.

Ce séjour fut extrêmement pénible. Les tranchées étaient de véritables fondrières glacées. Dans les trous d'obus pleins d'eau qui parsemaient le plateau d'Haudromont et formaient seuls la première ligne, les hommes s'enlisaient. Nous vîmes mourir de froid et de fatigue des tirailleurs indigènes appartenant aux troupes d'attaque qui nous avaient précédés.

Le régiment, durement éprouvé par la rigueur de la température et la violence de la réaction de l'artillerie ennemie, est relevé le 1^{er} janvier et transporté en camions à Erize-la-Petite et Erize-la-Grande où il va recevoir des renforts et se reformer.

Le 19 décembre, le sous-lieutenant Pivot, du 2^e bataillon, est tombé glorieusement et ci été cité à l'ordre de l'armée (2- compagnie de mitrailleuses).

Les militaires suivants ont été cités à l'ordre de la division pour leur belle conduite : Cordonnier (Edmond), 1^e classe, 2^e C.M. ; Burette (Léon), 2^e classe, 2^e C.M. ; Ragougnot (Louis), soldat téléphoniste à la C.H.R.

VERDUN - LES COTES DE MEUSE

du 1^{er} janvier au 21 mars 1917

Malgré une température très basse et des cantonnements de repos peu confortables, le régiment se remet vite de la nouvelle et violente épreuve physique qu'il vient de subir.

Le 16 janvier, après avoir reçu quelques renforts de la classe 1917, il remonte en ligne au pied des Hauts de Meuse, région d'Haudromont,

Ce secteur tirait son importance du fait qu'il couvre ou sud-est la défense de Verdun. Il était réputé calme, mais il manquait totalement d'organisation et demandait beaucoup de vigilance. En effet, du côté allemand, le terrain était très boisé, surtout devant Watronville et Ronvaux, où la masse énorme des bois de Fresnes était pour l'ennemi un couvert précieux.

On entreprit, dans chaque bataillon, un service de patrouilles très actif qui, tout en entraînant une élite de volontaires, donna les plus brillants résultats en permettant d'affirmer notre supériorité sur les Allemands.

Le lieutenant Veillon, de la 1^{ère} compagnie, étudie le terrain devant Chatillon-sous-les-Côtes pendant plusieurs nuits de suite. Dans la nuit du 7 au 8 février, il tend une embuscade à une patrouille allemande, l'attaque et ramène un prisonnier et un tué allemands, laissant un autre cadavre sur le terrain. Le lieutenant Veillon est cité à l'ordre de l'armée.

Quelques jours après, une patrouille courageusement conduite par le sous-lieutenant des Etangs, de la 5^e compagnie, a la malchance de tomber dans une embuscade devant le village de Watronville. Le sous-lieutenant des Etangs qui marchait en tête est mortellement fauché en s'élançant le premier sur l'ennemi. Le sergent Gorse et les braves qui l'accompagnent reviennent à la charge, mettent les Allemands en fuite et restent maîtres du terrain.

Dans la nuit du 16 au 17 février, l'adjudant Hersin, de la 9^e compagnie, a un violent engagement avec une forte patrouille allemande, la met en fuite et rentre dans nos lignes en ramenant le corps du soldat Beaucaire, tué pendant le corps à corps.

Le 25 février, en plein jour, à 8 h 30, profitant d'un brouillard épais, le sous-lieutenant Laverdet, accompagné des sergents Gérin, Beltramont et de Leuglay, entre dans les lignes allemandes, y surprend une patrouille ennemie et ramène un prisonnier. Il est cité à l'ordre de l'armée.

D'autres patrouilles se firent également remarquer par leur audace et leur allant, en particulier celles des sous-lieutenants Koll (2^e compagnie), Hermann (3^e compagnie), Michaud (9^e compagnie), Domme (1^e compagnie), Corlier (5^e compagnie), Elmendorf et aspirant Desloir (6^e compagnie), du lieutenant Leseigneur (11^e compagnie).

Le 7 mars, après un bombardement assez serré sur le village de Watronville et la ferme des Sous-Loges occupés alors par le 3^e bataillon, des groupes allemands s'approchèrent de nos réseaux et essayèrent de les franchir. La 10^e compagnie (capitaine Hennegrave) les repoussa.

Au cours de ces différentes actions, parmi ceux qui se sont le plus distingués et qui ont été récompensés par des citations, nous relevons, outre ceux déjà mentionnés, les noms des sous-lieutenants Bardel (11^e compagnie), sergents Remoleur-Greuillet, Gérin, Beltramont, de Leuglay (3^e compagnie), les caporaux Lebrot, Fainton (1^e compagnie), soldats Franck, Carchon, Bonichon (1^e compagnie), Hugues (3^e compagnie), Beaucaire (9^e compagnie).

Au début de mars, un coup de main est préparé sur l'ouvrage allemand du "Four-à-Chaux", devant Haudromont. C'est le 2^e bataillon qui sera chargé de son exécution, mais le 167, va être appelé dans un autre secteur plus actif avant que ce coup de main ait lieu,

ATTAQUES DE CHAMPAGNE (Avril - mai 1917)

Relevé le 21 mars, le régiment se dirige par étapes vers Io Champagne, sous le commandement du chef de bataillon Le Brun, qui remplace momentanément le colonel Mariande, détaché depuis le 15 à un cours d'information.

Au cours de ce déplacement, que la longueur des étapes et le mauvais temps rendent pénible, le régiment manifeste son entrain et son esprit de discipline. Sa tenue martiale, l'ordre de ses colonnes, ses défilés impeccables, attirent à plusieurs reprises sur le 167^e l'attention du commandement et frappent vivement les populations.

Arrivé le 29 mars à Vodenoy, le régiment est mis, jusqu'au 9 avril, à la disposition des divisions en ligne pour participer aux travaux préparatoires d'attaque, tandis que les trois compagnies de mitrailleuses, groupées à Vraux, intensifient leur instruction et leur entraînement.

Regroupé le 9 avril à Saint-Hilaire-au-Temple, le régiment exécute une série d'exercices d'attaque.

Au nord du Camp de Chalons, le bombardement préparatoire d'attaque a commencé ; des hauteurs de Saint-Hilaire, on aperçoit les nuages de fumée et les gerbes immenses qui empanachent le massif de Moronvillers. La nuit, le spectacle est impressionnant.

Le 16 avril au soir, le régiment est alerté ; il doit sortir dans la nuit. La division marchera derrière la 38^e division et sera division d'exploitation.

Le 17 avril, à 2 heures du matin, le 167^e quitte Saint-Hilaire-au-Temple, traverse le Camp de Châlons sous une pluie battante et arrive aux environs de Mourmelon-le-Petit, au moment du déclenchement de l'attaque : 6 h 15.

Le, temps est affreux, des giboulées tombent à intervalles réguliers, il fait froid. Le régiment reste plusieurs heures sur place. Bientôt, on apprend à travers mille nouvelles contradictoires que l'attaque est très dure et ne donne pas les résultats escomptés. Le massif de Moronvillers est atteint, mais on se tient péniblement sur le sommet. De nombreux Prisonniers ont néanmoins été faits.

Après plusieurs déplacements, le régiment reçoit, à 22 heures, l'ordre de regagner Mourmelon-le-Grand.

Le 19, il est ramené en ligne, devant le massif de Moronvillers, formé, de l'est à l'ouest par les sommets appelés le Mont-sans-Nom, le Téton, le Casque, le Mont-Haut, les Monts-Blonds, le Mont-Cornillet.

Le 21 avril, le 3^e bataillon (commandant Rivière) monte Bois-des-Chiens, en soutien du 20^e régiment d'infanterie, Il se trouve alors au milieu des puissantes organisations ennemies enlevées le 17 par nos troupes d'assaut. Pendant que le 3^e bataillon monte en ligne, sous de violents tirs d'interdiction, le sous-lieutenant Bardel (11^e compagnie) est gravement blessé. Il recevra plus tard la Légion d'honneur.

La 10^e compagnie (capitaine Hennegrave) doit appuyer l'attaque d'un bataillon du 20^e régiment d'infanterie et du 1^{er} d'infanterie légère d'Afrique, sur le Casque. A 17 h 30, elle débouche magnifiquement en formation d'attaque, sur le sommet du Casque que l'ennemi abandonne précipitamment. Le bataillon du 20^e étant décimé et presque sans cadres, la 10^e compagnie le renforce, s'installe sur les positions conquises et repousse une violente contre-attaque dans le courant de la nuit. Le lendemain matin, elle est renforcée par la 11^e compagnie (lieutenant Droz Bartholet). A ce moment est tué le sous-lieutenant Larcher qui commandait un peloton de mitrailleuses de la 3^e C. M. Le capitaine Colin, commandant la 9^e compagnie, est gravement blessé lui aussi au cours de cette glorieuse affaire.

Pendant ce temps, les deux autres bataillons, 1^{er} bataillon (commandant Antoine), 2^e bataillon (commandant Le Brun), qui ont été maintenus aux abords de la ferme Moscou, très violemment bombardée, reçoivent l'ordre d'appuyer, puis de relever dans la nuit du 23 au 24 avril, la Légion étrangère, dans le secteur du Golfe, à l'est du Mont-sans-Nom.

Les journées des 22 et 23 avril furent très dures ; un violent bombardement, serré, presque ininterrompu nous cause des pertes sérieuses : plus d'une centaine de tués et de blessés.

Le 24, au petit jour, le 1^{er} bataillon, renforcé par un groupe de grenadiers d'élite de la 4^e armée, attaque le fortin Sud-ouest de Vaudesincourt, puis le système de tranchées qui prenait appui sur les lisières sud de ce village et enlève ces objectifs après une âpre lutte de quatre heures à la grenade, au cours de laquelle se distinguèrent particulièrement les sous-lieutenants Hermann (3^e compagnie), Bringer (1^e compagnie), les sergents Lacroux et Simoutre (1^e compagnie), le sergent Sédillot, le caporal Seguin (3^e compagnie). La première section de la 3^e compagnie fut citée tout entière à l'ordre de la division marocaine.

La 7^e compagnie, le 30 avril, prend part à une attaque importante faite à notre droite et progresse par les boyaux d'une centaine de mètres. Le lieutenant Fourdraine, le sergent Fontaine, se distinguent

particulièrement dans cette attaque.

Après ces jours de combat, le calme revient lentement. Les artilleries s'apaisent, les relèves se font régulières. Le régiment tient alors le secteur compris entre le Bois-Noir et le fortin de Vaudesincourt. Il aura à réorganiser pendant les mois de mai et de juin, le terrain enlevé aux Allemands. C'est un formidable travail.

Des patrouilles audacieuses maintiennent le contact et précisent les points de la nouvelle ligne ennemie.

Le 5 mai, le sous-lieutenant Koll, de la 2^e compagnie, est mortellement frappé en faisant une reconnaissance de travaux en avant de nos lignes, C'est une grosse perte pour le 1^{er} bataillon. Agé de 46 ans, passé sur sa demande dans un régiment combattant, Koll était l'homme de tous les dévouements, énergique, volontaire pour toutes les missions périlleuses, adoré de ses hommes.

Le 26 mai, les sous-lieutenants Michaud (9^e compagnie) et Duriaud (11^e compagnie), font un coup de main avec leurs sections sur un petit poste, au point dit " les Ouvrages blancs " pour appuyer une attaque importante qui se déclenche à notre gauche. Ils occupent le petit poste et le conservent sous des feux violents ; mais, pendant cette opération, le sous-lieutenant Michaud est grièvement blessé

A la suite de ce fait d'armes, la 4^e section de la 9^e compagnie est citée à l'ordre de la division, ainsi que son chef, le sous-lieutenant Michaud.

Le 14 juin, après un très violent bombardement, une reconnaissance ennemie aborde la tranchée de Beyrouth, occupée par des éléments de la 2^e compagnie ; elle est repoussée énergiquement par nos grenadiers, sans pertes pour nous.

Telle fut pendant les mois de mai et juin la physionomie de ce secteur agité par le contrecoup des violentes attaques dont le massif de Moronvillers était le théâtre.

Malgré les fortes chaleurs et la fatigue, rien ne diminue l'entrain et le courage des soldats du régiment. Pendant cette dure période mai-juin 1917, ils restèrent égaux à eux-mêmes. La relève, déjà promise, n'arrivait pas, ils tinrent jusqu'au bout, sachant qu'ils ne seraient pas relevés ; les régiments envoyés à cet effet ou camp de Mourmelon ayant provoqué des difficultés et retards à cette relève.

Grâce au 167^e, les conquêtes du 17 avril avaient été élargies, deux ou trois régiments allemands usés avaient dû être relevés et le secteur du Golfe avait été organisé à nouveau.

Le 16 juin, le 63^e régiment d'infanterie relève le régiment. Après deux étapes, le 167, arrive, le 19 juin, à Pocancy (1^{er} bataillon), Saint-Mard-les-Rouffy (2^e bataillon) et Rouffy (3^e bataillon.).

Le régiment y goûta, pendant plus d'un mois, un repos profond et bien mérité. Le 21 juillet, un ordre subit fit remonter le régiment pour trois semaines dans un nouveau secteur de Champagne, celui de la ferme Navarin, à l'est de la Suippe. Le régiment déploya dans ce secteur calme la même activité, le même mordant que partout ailleurs.

Le 31 juillet, à 5 heures, le sergent Cugnot, de la 5^e compagnie, rencontre, à proximité de son petit poste, une patrouille allemande. Aidé du sergent Cacheux, des soldats Barrault, Carlin, Diamec, tous de la 5^e compagnie, il l'attaque, tue deux Allemands après une lutte très vive à la grenade et au pistolet, et réussit à faire prisonnier un gefreiter du 1^{er} bavarois.

Des patrouilles audacieuses, en particulier celles des sous-lieutenants Durr et Rouget, circulent toutes les nuits, cherchant à surprendre les intentions de l'ennemi et fouillent le terrain. On parle d'une grande émission de gaz que les Allemands préparaient devant notre front. Deux coups de main par surprise, exécutés par les Allemands le 29 juillet sur la 9^e compagnie, le 6 août sur la 10^e compagnie, échouent sous nos feux.

Relevé le 11 août, le régiment revient le 14 à ses cantonnements de repos du mois de juillet.

ATTAQUE DU PLATEAU DES CAURIERES (8 septembre 1917)

Les 29 et 30 août, le régiment est enlevé en camions et transporté dans la région de Cousances-aux-Bois, Dagonville et Grimaucourt. Il va se préparer pendant quelques jours à une opération de grande envergure organisée à Verdun.

Depuis l'attaque du 15-16 décembre 1916, la ligne française ou nord-est de Verdun formait, en face d'Ornes et la forêt de Spincourt, un saillant défavorable, accroché péniblement à la crête sud du plateau des Caurières que les Allemands occupaient.

Ce plateau s'abaisse, par une pente abrupte, sur le fond des Rousses, ravin orienté est-ouest et qui n'était franchissable qu'en deux points : Bezonnoux, à son débouché sur la Woëvre, une chaussée en fascines, à hauteur du poste de commandement d'Hassoule.

Les occupants étaient cramponnés à cette pente, avec à dos ce ravin infranchissable et constamment bombardé, sans aucune vue sur les positions ennemies ; leurs communications avec l'arrière étaient sans cesse interrompues, leur ravitaillement précaire.

Les Allemands profitaient périodiquement de cette situation pour foire irruption dans nos lignes par le débouché du ravin au nord de Bezonnoux après avoir neutralisé, par le bombardement et les gaz les défenseurs de cette position difficile et, presque à chacune de leurs tentatives, réussissaient un coup de filet fructueux.

L'attaque préparée avait en vue d'améliorer notre position.

Le rôle dévolu au 167, était infiniment délicat et difficile : à l'extrême droite des troupes d'attaque, il devait, partant d'une base est-ouest de 800 mètres de longueur, pivoter sur sa droite et se déployer face ou nord-est sur un front de 1.500 mètres pour couvrir à droite le 168, qui attaquait droit devant lui.

Ce mouvement demandait une troupe hardie et manœuvrière, qualités que le régiment possédait et qu'il avait parfaites pendant son précédent repos. Il exigeait Surtout une préparation d'artillerie puissante et il était nécessaire, pour sa réussite, que le régiment ne trouvât devant lui que des ennemis " catastrophés ", selon l'expression même employée par le général Passaga, lors de la manœuvre préparatoire du 3 septembre, et ne fût pas obligé de manœuvrer en pleine mêlée.

Dans la nuit du 5 au 6 septembre, les 2^e et 3^e bataillons montent en ligne. Ils subissent des pertes, du fait de violents tirs de concentration ennemis.

Le bombardement ennemi est formidable. La contre-préparation allemande paraît plus puissante que notre préparation d'artillerie. La gabionnade d'Hassoule, dans le ravin des Rousses, seul point de passage assurant les communications avec l'arrière, prise sous un tir de barrage furieux et ininterrompu qu'il faut coûte que coûte traverser pour monter en ligne, porter les ordres, ravitailler, évacuer les blessés, ne sera plus bientôt qu'une chaussée de cadavres à demi enlisés.

En ligne, Ici violence du bombardement ennemi n'est pas moindre. Il n'y a pas d'abris. Les boyaux et tranchées en partie nivelés sont enfilés par des tirs venant des directions nord-ouest, nord-est et même sud-est. L'artillerie ennemie installée dans Ici Woëvre nous tire dans le dos, ce qui donne lieu, dans la journée du 7, à des méprises et fait croire à nos hommes que notre propre artillerie tire trop court,

Dès avant l'attaque, dans les deux bataillons en ligne, trois commandants de compagnie sont tués ou blessés, cinq chefs de section, plus de 160 gradés ou soldats sont déjà hors de combat.

Aucun ravitaillement ne peut parvenir. Les corvées n'arrivent pas à traverser le fond des Rousses. On mange des conserves. On boit l'eau corrompue, recueillie bidon par bidon ou fond du ravin, au milieu des cadavres, dans les trous d'obus, au prix d'une longue attente sous le tir de barrage qui ne cesse pas.

Cependant le moral reste intact.

Dans la soirée du 7, le lieutenant-colonel Mariande parcourt, avec les chefs de bataillon, les tranchées de première ligne.

L'attaque est fixée au 8, à 5 h 10. Dans la nuit, à 2 h 30, les deux bataillons d'attaque, 3^e bataillon à droite, 2^e bataillon à gauche, s'installent sur la base de départ. Pour diminuer les pertes, les deux chefs de bataillon ont fait sortir leurs unités déployées de la tranchée de première ligne et les ont installées avant l'heure H, en terrain découvert en avant de la zone de barrage ennemi.

Le 1^{er} bataillon, parti dans la soirée du 7 de Verdun, arrive, après une marche de nuit des plus

pénibles et en subissant des pertes. Il est en place, prêt à suivre les mouvements des bataillons de première ligne, à peine avant l'heure H.

A 5 h 10, toute la formation s'ébranle. Les vagues d'assaut sont alignées comme à la parade. La première tranchée allemande (tranchée de Bagdad) est enlevée presque sans coup férir. On aborde la seconde (tranchée Bochemar).

A ce moment, le barrage allemand se déclenche sur les tranchées françaises et plus en arrière. Mais la formation d'assaut déjà passée, est toute entière dans les lignes allemandes et ne subit pas de pertes.

En même temps apparaissent de nombreux avions ennemis. Ils manœuvrent par groupes et à l'aise, aucun avion français n'intervenant. Ils mitraillent nos vagues d'assaut à faible hauteur et ne cessent de signaler leur progression ou moyen de fusées.

Les mitrailleuses, les fusils-mitrailleurs, ripostent au tir des avions ennemis. Mais ils ont leurs places assignées dans le dispositif d'attaque et ne peuvent s'attarder à une tâche qui ne devrait pas être la leur.

Le 3^e bataillon qui doit pivoter sur sa droite en avançant sa gauche de quelques centaines de mètres, atteint rapidement ses objectifs ; il en est de même de la droite du 2^e bataillon (7^e compagnie, lieutenant Clève) qui, avec un entrain et un courage admirables, s'empare de la tranchée d'Athènes. A gauche, la 6^e compagnie se heurte, devant la tranchée des Lièvres, à des réseaux intacts. Enlevée par son chef, le lieutenant Dufour, elle les franchit en les cisillant, mais au-delà elle subit des pertes du fait des défenseurs de cette tranchée et de mitrailleuses qui, de gauche, prennent d'enfilade les fractions assaillantes. Elle est arrêtée.

A ce moment, un brouillard épais s'est élevé qui se dissipera par intervalles. Au cours d'une de ces éclaircies, on aperçoit d'importantes fractions ennemies en formations denses, qui se portent à la contre-attaque, venant à la fois de l'est, par le ravin des Lièvres et du nord-ouest où se trouvent, sur le versant nord du plateau des Caurières, d'importantes casernes souterraines, laissées intactes par notre bombardement.

Elles sont prises sous le feu de nos mitrailleuses, mais le brouillard qui s'épaissit les dérobe aux vues. Quand il se dissipera de nouveau, on pourra voir la 7^e compagnie résistant avec héroïsme, sur les positions qu'elle vient de conquérir, à une marée montante d'ennemis.

Entre temps, de forts centres de résistance, entourés de réseaux intacts, se sont révélés, après le passage des premières lignes, le long de la tranchée des Lièvres ; des combats partiels s'engagent sur toute l'étendue de la position. Le chef de bataillon Rivière, du 3^e bataillon, est blessé au cours de l'un d'eux. La liaison du 2^e bataillon (commandant Le Brun) doit combattre à la grenade et fait des prisonniers. L'action de ces centres de résistance, bien pourvus de munitions, dissocie l'attaque et empêche de secourir la 7^e compagnie.

Celle-ci, encerclée, réduite d'ailleurs, dès avant l'attaque, à 70 hommes et 2 officiers, se défendra jusqu'au dernier homme valide, sous l'héroïsme que impulse de son chef, le lieutenant Clève.

Le chef de bataillon Le Brun, commandant le 2^e bataillon, est blessé au moment où il faisait constituer en dépôt les munitions prises à l'ennemi. Comme le commandant Rivière, il refuse de se laisser évacuer. Blessés aussi, le capitaine Hennegrave (10^e compagnie), le capitaine Portères (2^e C.M.), restent dans les positions conquises pour seconder leurs chefs. Au 3^e bataillon, il n'y a plus que deux officiers valides, le capitaine adjudant-major Spacensky, qui sera blessé et pris dans la soirée, au cours d'un corps à corps, le lieutenant Buissé, qui sera tué à ses côtés, au même moment.

Au 2^e bataillon, le capitaine Boucley, commandant la 5^e compagnie, a été tué au début de l'attaque. Le lieutenant Clève, commandant la 7^e compagnie, s'est défendu jusqu'à la mort sur ses objectifs conquis où sa compagnie est anéantie. Il reste trois officiers debout. De la 3^e compagnie, venue à la rescousse pour dégager la 7^e compagnie, le capitaine Decoux, le lieutenant Biolley ont été tués à 10 heures du matin, sans pouvoir dépasser la tranchée des Lièvres.

Cependant, les contre-attaques ennemies se succèdent, fournies par des troupes fraîches, toujours plus denses, toujours abondamment pourvues de Munitions.

Les unités qui les constituent ont été jusqu'à l'heure de l'attaque maintenues en ordre dans de bons

abris intacts.

Alors que, depuis 48 heures, nos hommes n'ont eu à manger que des conserves, à boire que l'eau des trous d'obus, un des prisonniers allemands faits par le 2^e bataillon s'est ébouillanté le matin même en faisant réchauffer son café.

Du côté français, les liaisons avec l'arrière sont coupées. Les appels de T.S.F. et de T.P.S. restent sans réponse. Pas un avion n'a paru et ne paraîtra de la journée. Les avions allemands, au contraire, ne cessent de parcourir les lignes à faible hauteur, en mitraillant nos groupes. Le lieutenant-colonel Moriande rend compte, par pigeons, de la réussite partielle de l'attaque, mais de la situation critique des troupes assaillantes. Les pionniers et les sapeurs apportent en ligne les dernières caisses de grenades restant dans les dépôts du régiment qui n'ont pas été enfoncés par le bombardement ennemi.

Il n'y a plus d'officiers, presque plus de gradés. Notre attaque est disloquée, les hommes exténués.

Vers 17 h 30, une dernière et puissante contre-attaque allemande, la septième de la journée, se déclenche ; elle est conduite et paraît commandée par des avions. Un court mais violent bombardement de minen et d'obus de tous calibres le précèdent, puis c'est sur tout le front le roulement des grenades.

Les derniers groupes encore en état de combattre ont épuisé leurs munitions et celles prises à l'ennemi ; ils se défendent à coups de pierres, à la baï onnette, à coups de crosse. Ils sont vite encerclés ou rejetés sur les pentes nord de Bezonvaux.

Le chef de bataillon Rivière est fait prisonnier dans la tranchée Bochemar où il s'était fait transporter après sa blessure du matin.

Dans la soirée les survivants harassés, de nos unités mélangées sont constitués en trois groupes, celui de droite sous le commandement du capitaine Hennegrave (blessé) ; celui du centre, sous le commandement du chef de bataillon Antoine, du 1^{er} bataillon ; celui de gauche, sous les ordres du chef de bataillon Le Brun (blessé),

en liaison avec le 168^e régiment d'infanterie.

Ces groupes organisent la résistance à outrance et conservent du moins inviolées les tranchées françaises.

Le peloton des pionniers bombardiers se porte à droite pour assurer la liaison et boucher un trou qui se trouve entre le groupe Hennegrave et le 142^e, régiment d'infanterie qui tient Bezonvaux

Dans la nuit, arriveront des renforts du 142^e en même temps que des approvisionnements de grenades, munitions et artifices.

Cette action, qui coûte très cher au 167^e, permis de faire ressortir, une fois de plus, son entrain, son courage, son ardeur de vaincre et sa ténacité, qui ne durent céder que devant les pertes énormes, le manque de munitions et les vigoureuses contre attaques menées par un ennemi reposé et trop supérieur en nombre.

Il eut cependant la satisfaction de faire 200 prisonniers. Entre autres actions d'éclat, il faut mentionner celle du caporal Poirson qui, voyant son lieutenant et son aspirant attaques par un groupe de cinq Allemands, s'empare d'un fusil-mitrailleur et s'élance au milieu des assaillants qu'il met tous hors de combat.

L'adjudant Rémoleur-Greuillet, qui commande le groupe d'élite du régiment, mis à la disposition du 169^e, a enlevé trois lignes de tranchées, permettant ainsi à ce régiment d'avancer. Trouvant ensuite un fortin fortement occupé, il l'attaque avec des obus V.B. et des grenades et s'en empare avec tous ses occupants. Il pousse enfin une reconnaissance hardie dans le ravin d'Ornes, en avant de l'objectif atteint.

Le capitaine Decoux qui, voyant ses hommes hésiter un instant devant la mort implacable qui fauche les plus braves, s'élance seul sur le parapet de la tranchée Bochemar et tombe glorieusement, frappé à mort.

Le sous-lieutenant Hermann se défendant seul et avec succès contre sept allemands.

Le médecin-major Landolt, médecin-chef du régiment, dont le poste de secours se trouve à quelques mètres de la première tranchée. Malgré un bombardement des plus violents, il organise et dirige sous la mitraille, l'évacuation de ses blessés et en sauve un grand nombre d'une mort certaine.

Les sergents radio-télégraphistes et téléphonistes Fiquet et Hurion, qui déploient un courage et un

sang-froid extraordinaires en réparant à chaque instant, sur le glacis jonché de cadavres du P. C. d'Hassoule, leur antenne de T.S.F. démolie dès qu'elle est rétablie. Le brave sergent Fiquet est tué auprès de l'antenne.

Outre les lourdes pertes des jours précédents, le régiment eut, le 8 septembre : 79 tués, 407 blessés, 306 disparus (ces derniers presque tous tués ou blessés dans les lignes allemandes, sans avoir pu être ramenés).

Les débris du régiment tiennent encore la position dans la journée du 9 septembre. Dans la nuit du 10 au 11, ils sont relevés par le 142^e R.I. et ramenés en deuxième ligne au quartier Chauny, où, reconstitués en un bataillon de marche sous le commandement du chef de bataillon Le Brun, ils forment une réserve de division.

Le 12 septembre, le général Riberpray, qui commandait la division depuis le début de la campagne, trouve une mort glorieuse en visitant les tranchées de première ligne.

Dans la nuit du 13 au 14, le régiment est reporté sur le camp Driant (ouest de Belrupt) où ses trois bataillons se reforment au moyen des permissionnaires rentrés et de quelques hommes récupérés.

A la suite de cette sanglante affaire, féconde en actes d'héroïsme, le régiment est cité à l'ordre de la 128^e division. Sont cités à l'ordre de l'armée :

Le chef de bataillon Le Brun, commandant le 21^e bataillon, qui recevra peu après, la rosette d'officier de la Légion d'honneur

Le capitaine Portères, commandant la 2^e C.M. ;

Le chef de bataillon Rivière, commandant le 3^e bataillon

Le capitaine Hennegrave, commandant la 10^e compagnie;

Le caporal Poirson reçoit la Médaille militaire.

Le 22 septembre, un bataillon d'honneur, prélevé sur l'ensemble du régiment, sous le commandement du chef de bataillon Le Brun, prend part à une revue, passée à Souilly, par le Roi des Belges, le Président de la République, le Général commandant en chef.

Le régiment est ensuite transporté dans la région de Wassy, à Charmes-la-Grande et Charmes-en-l'Angle, où il est mis au repos et reçoit en renfort un bataillon du 417^e régiment d'infanterie dissous.

VERDUN, SECTEUR DE SAMOGNEUX

(Octobre à décembre 1917)

Le 18 octobre, la 128^e division, dont le général Segonne vient de prendre le commandement, reçoit l'ordre d'occuper le secteur du Talou (Verdun) et d'y relever la 20^e D.I.

Le secteur que va occuper le régiment comprend les pentes ouest de la cote 344, entre celle-ci et la Meuse. C'est le domaine de la boue, où les trous d'obus jointifs constituent, dans la glaise imperméable, des vasques dans lesquelles l'eau s'accumule.

Au fond des vallées, le terrain devient sablonneux et perméable et l'eau qui s'est écoulée des hauteurs y est absorbée.

C'est dans ce terrain difficile qu'il va falloir préparer une nouvelle attaque, en vue de s'emparer des profondes casernes souterraines que les Allemands ont conservées dans le ravin d'Anglemont et devant Samogneux. Ces casernes constituent, en effet, pour les occupants de nos tranchées inondées une menace permanente.

Les 20 et 21 octobre, le régiment monte en ligne.

1^{er} bataillon à droite (quartier Tacul) ;

2^e bataillon à gauche (quartier Avemont) ;

3^e bataillon en soutien.

Dans la nuit du 22 au 23 octobre, les Allemands déclenchent un violent tir d'encagement sur la section de la 1^{ère} compagnie, commandée par le lieutenant Piguet, qu'ils tentent d'enlever. Ils sont repoussés après un violent combat à la grenade.

Du 2 au 15 novembre, le régiment, relevé en ligne par le 169^e cantonne à Verdun, quartier Saint-Victor. Le bombardement de la ville par des 380 nous infligent quelques pertes.

Le 16 novembre, il remonte aux tranchées, 2^e et 3^e bataillons en première ligne, 1^{er} bataillon en soutien.

Cette période est consacrée à la préparation active de l'attaque prévue sur les casernes du ravin d'Anglemont et sur l'ouvrage allemand du " Chapeau de Gendarme ". On travaille à améliorer les communications et à constituer de gros dépôts de matériel et de munitions.

Le 22 novembre, le colonel Galbruner prend le commandement du régiment.

Dans la nuit du 23 ou 24 novembre, le 167, est relevé par le 2^e tirailleurs et un bataillon du 168^e et revient à Verdun. Le coup de main fait le 25 par ces régiments réussit pleinement.

Les 27 et 28 novembre, le régiment remonte en ligne, le 1^{er} bataillon dans le quartier Avemont ; le 2^e dans le quartier de Samogneux ; le 3^e en soutien.

Le 30 novembre, le lieutenant Rouget et une section de 20 hommes, avec 16 brancardiers, se portent au fond du ravin d'Anglemont. en avant de nos lignes, à la caserne dite de " La Landwehr pour ramener les corps de quatre soldats, tués le 25 novembre. L'opération se termine sans incident.

Dans la nuit du 30 novembre au 1^{er} décembre, le 167^e est relevé par le 2^e régiment mixte. Il revient à Verdun et de là est transporté à Foins, près de Bar-le-Duc.

Pendant cette période pénible, le régiment a eu relativement peu de pertes : 19 tués, 130 blessés dont 2 médecins, le médecin-major Landolt, dont le départ sera une véritable perte pour le 167^e, et le médecin aide-major Sicard.

Le 21 décembre, par un froid glacial, le régiment est embarqué en chemin de fer à Mussey, à destination de Moyen. Après débarquement, il cantonne dans la région de Nossoncourt, Sainte Barbe et Ménil-sur-Belvite.

La division va occuper le secteur de Baccarat, voisin de celui de Reillon, auquel sont attachés tant de ses souvenirs. Les hommes sont heureux de retrouver la région quittée en 1916.

LA LORRAINE. LE BOIS BANAL (Janvier à avril 1918.)

Le régiment occupe le sous-secteur d'Hablainville, qui comprend deux centres de résistance : à droite le village d'Ancerviller, à gauche, le bois Banal, jusqu'à la Vezouze. Les lignes sont distantes de 800 à 1.200 mètres, Ce point du front est relativement calme.

La division aura pour mission de lui donner une allure plus agitée pour retenir de ce côté le plus de troupes ennemies possible et d'organiser en profondeur ce terrain où rien, ou à peu près, n'a été fait.

Dès les premiers jours, des patrouilles nombreuses reconnaissent les points principaux de la ligne ennemie.

Ce fut l'œuvre des lieutenants et sous-lieutenants Hermann, Veillon, Durr, Siboulet, Rouget, Fabre, pour le 1er bataillon ; les sous-lieutenants Demay, Carlier, Ducarme, les aspirants Bouyala et Bonnefoy, pour le 2e bataillon ; lieutenants et sous-lieutenants Dubois, de Bentzmann, Laborie, Colletaz, Denis ; aspirants Bogies, Jacquinot, Barbarin, de Leuglay, pour le 3e bataillon.

Le service de surveillance excessivement vigilant de l'ennemi ne permit pas à ces patrouilles de donner des résultats, néanmoins, nous acquîmes la maîtrise du "no man's land".

Il fallait cependant identifier les troupes ennemies. Pour faire des prisonniers, on envisageait la nécessité d'un coup de main important sur le hameau d'Ancerviller, quand au cours de reconnaissances faites du 22 au 29 janvier, le sous-lieutenant Siboulet, de la 2^e compagnie, cherchant des passages pour s'infiltrer dans la ligne ennemie entre la Croupe et Domèvre, tomba sur un emplacement de petit poste où se trouvait un réchaud plein de cendre encore chaude. Laisant les choses en place, le sous-lieutenant Siboulet profita d'un épais brouillard qui était tombé dans la journée et alla s'installer au petit poste en plein jour. A la tombée de la nuit, l'ennemi venant prendre ses emplacements tomba dans l'embuscade qui lui tua 2 hommes et lui fit 2 prisonniers dont 1 sous-officier.

Le sous-lieutenant Siboulet qui, par son audace et son esprit d'initiative, avait évité la nécessité d'une opération coûteuse, fut fait Chevalier de la Légion d'honneur. Ses hommes furent cités à l'ordre de la division.

Néanmoins, les identifications sont de plus en plus nécessaires et nos patrouilles continuent à être actives.

Au cours de l'une d'elles, exécutée sur le bois des Chiens, par les aspirants Bouyala et Bonnefoy, ce dernier est blessé après être tombé dans une embuscade allemande tendue dans l'oseraie des Vernes. Il reçoit la médaille militaire.

Du 6 au 21 février, a lieu une série de relèves qui a pour but de donner le centre de résistance Ancerviller au 167^e régiment d'infanterie américain, venu faire son éducation guerrière à la 128^e division.

Le régiment ne conserve en ligne qu'un bataillon dans le bois Banal ; il a un bataillon au repos dans la région Herbéviller, Ogéviller, Migneville et un bataillon en réserve de division à Denœuvre.

La grande offensive allemande du 25 mars, dans la Somme, eut son contre-coup en Lorraine. Une activité inaccoutumée d'artillerie s'était manifestée depuis plusieurs jours. L'effort allemand se traduisit devant nous, après une canonnade assez violente, par une série de coups de main effectués sur plusieurs points du front par de vigoureux "strosstrupen".

Le 31 mars, le 3^e bataillon, qui occupait le centre de résistance " Bois Banal ", fut attaqué assez violemment. Par chance, la veille, le chef de bataillon avait rectifié et changé les emplacements de mitrailleuses, tous connus de l'ennemi par suite des tirs indirects faits des positions de combat.

Le gros de l'attaque allemande vint donner sur une section de mitrailleuses postés en flanquement de deux de nos groupes de combat de première ligne et qui faucha les assaillants. Pour compléter la surprise de l'ennemi le sergent Serres, de la 2e C.M., les soldats Theyvaud et Beau, contre-attaquent immédiatement à la grenade. Bien que supérieurs en nombre, croyant, devant l'audace de ces trois braves, avoir à faire à une troupe plus forte, les Allemands fuient devant eux, laissant deux cadavres et de nombreuses traces de sang sur le terrain.

Peu de temps après, le régiment prenait à sa charge le secteur de N.-D.-de-Lorette, au nord de la Vezouze, en abandonnant aux Américains le secteur d'Ancerviller.

On s'attend à une nouvelle poussée allemande, aussi recherche-t-on encore les identifications fréquentes. Le 3^e bataillon qui se trouve dans le centre de résistance du bois Banal, opère de nom-

breuses patrouilles dans la région de la Vezouze et prépare une incursion dans Domèvre, à proximité de la rivière où une chute d'eau empêche d'entendre le cisaillement des réseaux.

L'opération, conduite par le sous-lieutenant Denis, échoue une première fois par suite d'une méprise. Elle est reprise le 10 avril par le sous-lieutenant Siboulet qui, répétant son bel exploit du mois précédent, tombait en ce point sur une patrouille de surveillance allemande, en jetait une partie à la Vezouze, tuait et prenait le reste. Le sous-lieutenant Siboulet était cité à l'ordre de l'armée et ses hommes à l'ordre de la division.

Dans le secteur du 2^e bataillon, le sous-lieutenant Ducarme réussit également un coup de main. Au nord de la Vezouze, les deux partis adverses occupaient chacun une hauteur boisée : le bois des Prêtres du côté allemand, le bois des Haies d'Albes du côté français ; ces deux saillants étaient séparés par le vallon profond et marécageux du ruisseau d'Albe. Un petit poste ennemi se trouvait au saillant sud-est du bois des Prêtres ; on résolut d'enlever ce poste.

Le 16, à la fin de la nuit, le sous-lieutenant Ducarme suivi du sergent Prévost, des caporaux Dudon, Cléret, des soldats Perruchot et Tinoult, gagnent, en rampant à travers le marais, un buisson à environ 200 mètres du poste. A 5 h 45 ils s'élancent : des mitrailleuses postées à la crête des Haies d'Albes ouvrent le feu pour faire terroriser l'ennemi qui riposte néanmoins vivement sur les assaillants avec une mitrailleuse légère. Un allemand est tué, un autre est ramené grièvement blessé. Le sous-lieutenant Ducarme fut cité à l'ordre de l'armée, le sergent Prévost, à l'ordre du corps d'armée ; les caporaux Dudon, Cléret, le soldat Perruchot, à l'ordre de la division ; le soldat Tinoult, à l'ordre du régiment.

Il faut enfin mentionner au 3^e bataillon la patrouille hardie exécutée en plein jour par le lieutenant Monier, dans le bois de Chazelles, après avoir cisaillé plusieurs réseaux ennemis.

Dans la nuit du 22 au 23, le régiment, relevé, se concentrait dans la région Magnières, Saint-Pierremont.

Il était complètement réencadré. Le colonel Galbruner, de qui, depuis le début de mois, le commandant Le Brun était devenu l'adjoint, avait profité de cette période favorable pour porter au plus haut point l'instruction de détail, le mordant et l'esprit combatif de tous. Les trois chefs de bataillon, commandant Miquel, commandant Michel, commandant Molinié, avaient eu le temps de connaître à fond leurs jeunes officiers. Les quelques jours dont on allait disposer devaient permettre de reprendre l'instruction d'ensemble.

LES COMBATS DE L'ILE DE FRANCE

(Juin - septembre 1918)

Arrêt de l'avance ennemie devant la forêt de Villers-Cotterets.

Le 12 mai, le régiment recevait l'ordre de s'embarquer pour la Somme. Débarqué le 6, dans la région d'Aumale, il se rendait par étapes à l'est d'Amiens et cantonnait le 10 au Mesge.

L'instruction était poursuivie d'une façon intensive, en vue de la guerre de mouvement. Le 20, le régiment était transporté en camions plus au sud, dans la région Rogy, Fransures, l'Hortoy.

Le colonel Galbruner, nommé au commandement de l'I.D.18, est remplacé, le 24 mai, par le lieutenant-colonel Regard.

Le 27 mai, se poursuit l'offensive allemande de l'Aisne. Dès le 28, le régiment est tenu prêt à être embarqué en camions. Le 30, il est transporté dans la région sud-est de Compiègne. Le 31 mai, de bonne heure, il se rend à pied à Rethondes où il cantonne pendant quelques heures.

La division est rattachée au groupement de l'Oise chargé d'arrêter et de refouler l'ennemi dans le secteur de la rive gauche de l'Oise. Mais les événements se sont précipités. Le flot ennemi a franchi l'Aisne et la Vesle ; il s'étale dans toute la Brie.

Ses avant-gardes atteignent la Marne et l'Ourcq. Paris est menacé. : il faut coûte que coûte jeter du monde devant la capitale pour la sauver des hordes allemandes. La 128^e, division va être une de celles à qui sera confiée cette glorieuse tâche.

Le 168^e R. I., qui arrive en camions, est aiguillé sans désenparer vers Villers-Cotterets. Le 167^e à Rethondes, reçoit l'ordre de se tenir prêt à embarquer. Le 169^e, dont les fractions ont déjà eu des engagements avec des pointes d'avant-garde ennemie ou nord-est de Rethondes, rompt le combat pour se regrouper.

L'artillerie et les convois suivent en toute hâte par la route. En fin de mouvement ils auront couvert 90 kilomètres en 48 heures. Mais ils arriveront à temps.

Embarqué à 18 heures en camions, le régiment traverse Pierrefonds, Villers-Cotterets et arrive en pleine nuit, à 22 heures à Dampleux, d'où il se rend à pied à Fleury.

Il s'y installe en cantonnements d'alerte, se couvrant dans les allées de la forêt vers le sud-est, l'est et le nord-est. La nuit est claire. On n'entend pas de coups de canon, seulement, de temps en temps, une brève fusillade. Au nord-est, une lueur immense embrase l'horizon : Soissons brûle. Ça et là, la campagne est piquetée aussi de rougeurs, c'est une ferme, une meule, un camion qui prend feu. Chacun se rend compte que cette nuit est une veillée d'armes, que demain matin il faudra, coûte que coûte, arrêter l'ennemi. Après un bref repos, vers 3 h 30 arrivent des renseignements et des ordres.

Sous la pression sans cesse croissante de l'ennemi, le 168^e déployé en couverture sur un front de 7 kilomètres, a été dans la soirée refoulé sur les bois de Hautwison et a perdu les fermes de la Loge et de Lionval. Le large front qu'il occupait jusqu'alors seul va être partagé en deux sous-secteurs :

Le 3^e bataillon est mis à Oigny, à la disposition du 168^e régiment d'infanterie. Il constituera avec les 1^{er} et 2^e bataillons de ce régiment, la garnison du sous-secteur sud de la division.

Le 3^e bataillon du 168^e, qui tient encore le buisson de Hautwison, passe sous les ordres du lieutenant-colonel Regard et constitue, avec les 1^{er} et 2^e bataillons du régiment, la garnison du sous-secteur nord.

A la lisière est de la forêt de Retz, le terrain est coupé, en direction nord-sud, par le fossé profond et marécageux de la Savière, difficilement franchissable en dehors de quelques points.

A l'est de cette coupure, des bois : Bois-Madame, en face de Corcy, séparé du Bois-des-Juifs par la dépression que suit la route de Louatre. Le Bois-des-Juifs est séparé lui-même du bois important nommé Buisson d'Hautwison, par la vallée du Gros-Chêne. Le Buisson d'Hautwison, très fourré et très épais, s'étend au sud jusqu'en face du village de Faverolles. A l'est de ces couverts, le terrain s'élève, aux abords des villages de Louatre et d'Ancienville.

A l'ouest de la Savière, entre le ravin et la forêt de Retz, s'étend un glacis parsemé seulement de quelques boqueteaux.

Au nord, une langue boisée longe jusqu'au village de Corcy, qui domine immédiatement la Savière, la route de Soissons. A 600 mètres au sud de Corcy, la ferme Saint-Paul constitue un important point d'appui. Plus au sud, le village de Vouty forme une avancée, à hauteur du château de Maucieux qui se trouve au fond du ravin.

Le village de Faverolles est tenu par le 168^e.

En arrière du glacis où se trouvent ces localités, la forêt de Retz constitue un couvert profond, à l'abri duquel nos réserves pourront manœuvrer.

Le 1^{er} juin, à 6 heures, le lieutenant-colonel commandant le régiment, précédant les bataillons, arrive à Vouty. Le 2^e bataillon le suit de près et occupe les lisières de la forêt.

Près du village, des pièces lourdes à tracter, servies par des artilleurs de marine et une batterie de 75, sont en pleine action sur des lignes denses de tirailleurs ennemis que l'on voit à la jumelle déboucher des crêtes à l'est de la Savière et que leur tir disperse.

Les artilleurs qui, depuis deux jours, combattaient en retraite, obligés souvent de se servir, pour leur défense rapprochée, de leurs mitrailleuses contre avions, acclament les fractions du régiment, qu'ils voient arriver en bon ordre et brûlant du désir de combattre.

Mais, en même temps, parviennent de nouveaux renseignements ; l'ennemi a pu prendre pied dans le fond du ravin et en déboucher; il occupe Corcy, la ferme de Javage et le château de Maucieux. Deux contre-attaques tentées immédiatement sur ces deux derniers points ne peuvent progresser sous le feu de nombreuses mitrailleuses déjà installées dans le Buisson de Hautwison.

Notre front s'établit sur une ligne jalonnée par : 1° les vergers est de Vouty où des fractions du 3e bataillon du 168^o régiment, très éprouvé, renforcé à 7 h 1 /2 par une compagnie du génie divisionnaire, réussissent à se maintenir ; 2° la tête du ravin de Javage, à 400 mètres à l'est de la route Corcy-Vouty ; 3° la sortie sud-ouest de Corcy

Dans les engagements de la matinée, 5 prisonniers des 109^o et 110e régiments ont été faits, une mitrailleuse allemande prise.

Aucune liaison n'existe avec l'artillerie dont les batteries avancées se sont retirées à hauteur de Dampleux.

Devant la résistance éprouvée, l'ennemi s'est arrêté. La journée est consacrée à remettre en ordre les unités, à créer des liaisons, à s'organiser de toutes façons.

Le 2 juin, à 4 heures du matin, une contre-attaque, menée par les 1^{re} et 2^o compagnies (capitaine de la Guiche, lieutenant Veillon), la 1^{re} C. M. et une compagnie du 169^o, venues en renfort, est montée contre les fermes Javage et Saint-Paul. Elle est appuyée par des chars d'assaut légers.

Ceux-ci ne peuvent dépasser la ferme Saint-Paul remplie de mitrailleuses. La compagnie de la Guiche en approche jusqu'à 600 mètres, la compagnie Veillon progresse jusqu'à la ferme Javage, mais tombe sous des feux de mitrailleuses et est contre-attaquée à son tour. Elle perd la moitié de son effectif avec son chef.

Les lignes antérieures ont été légèrement avancées, mais nous nous rendons le fond du ravin.

Au cours de cette contre-attaque du 2 juin, un héros que officier, le sous-lieutenant Durr, blessé mortellement au moment où il venait d'atteindre ses objectifs, est ramené sous une pluie de balles, sur un parcours de 1.500 mètres, par son ordonnance, le soldat Borathon, qui l'a chargé sur une brouette servant à l'ennemi à faire son ravitaillement en munitions.

Ce qui reste des 1^{er} et 2^o bataillons est regroupé sous le commandement du chef de bataillon Miquel.

Dans toute l'après-midi du 2, des débarquements de camions sont signalés dans la région : ferme de la Loge, ferme Lionval, et des colonnes en marche de cette région, vers le ravin de la Savière. Il est visible que l'ennemi prépare une puissante attaque pour le lendemain.

Les avions de la défense de Paris, venus participer à la protection éloignée de la place, déversent sur les colonnes et rassemblements ennemis des chapelets de torpilles, dont les explosions remplissent d'échos terrifiants les ravins et les bois.

Mais rien n'arrête la fourmilière en marche que l'on sent venir se masser dans l'angle mort de la Savière.

Dans la soirée, une section de chars légers est mise à la disposition du régiment pour appuyer les contre-attaques. Elle se perd à la lisière de la forêt.

Le 3 juin, tout le monde est alerté à 3 h 30. Chacun sent que la partie décisive va se jouer pour la possession de la forêt de Retz. A 4 h 30, l'ennemi bombarde violemment les lisières et leurs arrières pendant quelques minutes, puis la fusillade éclate sur tout le front. C'est l'attaque qui débouche de la Savière en vagues serrées. Pour être moins visibles au milieu des céréales déjà hautes les Allemands ont fixé des épis sur leurs casques.

Bien que le barrage d'artillerie ait été déclenché avec rapidité et précision, quelques fractions de notre ligne d'avants postes se replient en combattant jusqu'à la lisière de la forêt.

Mais à ce moment, les groupes de contre-attaque, soutenus par des chars d'assaut, débouchent du couvert des arbres. Les chefs de bataillon Michel et Miquel, tous les officiers, précèdent et électrisent leur troupe, enthousiasmée d'autre part, par la belle manœuvre des chars légers qui foncent au plus épais de l'ennemi. A son tour, celui-ci, décontenancé par cette riposte brutale, s'arrête, hésite, recule, est rejeté enfin dans la Savière, non sans laisser entre la lisière de la forêt et le ravin de nombreux cadavres, des armes et du matériel.

2 officiers, 34 prisonniers valides du 111^o, régiment d'infanterie, 5 mitrailleuses et 9 mitrailleuses légères sont ramenées au poste de commandement du régiment. Notre ligne est intégralement rétablie et se réorganise sans retard.

Pendant que ces faits se passent à la gauche du secteur de la division, le 3^e bataillon mis à la disposition du 168^o régiment d'infanterie, était employé à la défense de Faverolles.

Le 168^o va essayer de s'infiltrer dans le Bois-des-Juifs. A son tour, un bataillon du 167E (commandant Miquel) est mis à la disposition du colonel Allié, commandant le 169^o, pour participer aux opérations sur la rive est, dans la nuit du 15 au 16.

La fatigue des hommes est extrême, mais tous se rendent compte que la guerre est arrivée à sa

période critique et donneront jusqu'à la limite de leurs forces, l'effort qui leur est demandé.

Le 1^{er} bataillon, placé en tête de pont dans le Bois-Madame, se cramponne au terrain sous un bombardement ininterrompu. Les sergents Guillon et Davaine, debout au milieu de leurs hommes, les encouragent par leur exemple et leurs paroles. Guillon tombe mortellement frappé. Davaine est blessé grièvement.

Le 1^{er} bataillon est cité à l'ordre du 169^{ème} régiment d'infanterie.

Dans la période du 5 juin au 17 juillet, le régiment a perdu 26 tués, 291 blessés, 12 disparus (dans les combats sur la rive est de la Savière).

Attaque du 18 juillet 1918, début des grandes offensives victorieuses.

Le 17 juillet, a lieu une réunion des chefs de corps au P.C. de la division ; ils apprennent que, le lendemain matin, la 10^{ème} armée attaquera par surprise avec ses régiments en ligne, en direction de Fère-en-Tardenois.

Le régiment, qui dispose de son bataillon sénégalais, aura pour objectif les vallées de Nadon, direction générale : est de Billy-sur-Ourcq.

Le 17 juillet au soir, le régiment est disposé en colonne largement articulées sur les pentes sud du ravin Corcy-Fleury. Son bataillon de tête (le 1^{er} bataillon) dans le Bois-Madame, sa queue à 500 mètres à l'est du poste des Cornillards. L'heure H est fixée à 4 h 35 du matin.

Dans la nuit, les trois bataillons de tête (le 1^{er}, 2^e et 75^e bataillon sénégalais) avec le lieutenant-colonel et le personnel de son P.C. profitent de l'étriquetée bande de terrain acquise en tête de pont sur la rive est de la Savière, au cours des jours précédents. Ils passent la rivière par la chaussée de Corcy, en partie submergée et parsemée d'arbres abattus et de cadavres, qui constitue dans la zone d'attaque du régiment le seul point de passage et se déploient en formation d'attaque, serrant au plus près sur les escarpements ouest du Bois-Madame et du Bois-des-Juifs dont l'ennemi tient la crête.

A l'heure H ils se trouveront ainsi en avant de la zone la plus dangereuse du barrage ennemi. Aucune préparation d'artillerie n'a donné l'éveil à l'ennemi.

Cette opération délicate se fait en silence et sans être ébréchée. A 3 h 15, tout le monde est en place.

A 4 h 35, le déclenchement simultané sur tout le front du barrage roulant donne le signal de l'attaque. Toute la ligne se porte en avant. Le 3^e bataillon traverse à toute allure la rivière ; il subit néanmoins des pertes, le barrage ennemi s'étant à son tour déclenché, formidable sur tout le ravin de la Savière.

A droite le 2^e bataillon progresse à travers le Bois-des-Juifs, serrant au plus près sur le barrage roulant. Il surmonte quelques résistances locales, fait une centaine de prisonniers, arrive aux batteries, éteint le feu d'une batterie de 105 et d'une batterie de 77 en action et atteint son premier objectif, les vallées de Nadon.

Le lieutenant-colonel suivait le mouvement du 2^{ème} bataillon et établissait son poste de commandement dans le Bois-des-Juifs.

A gauche, le 1^{er} bataillon se heurtait presque immédiatement, dans le Bois-Madame, à un ouvrage fortement organisé sous bois, pourvu de défenses accessoires intactes, bourré de mitrailleuses et d'engins de tranchées.

Le 75^e bataillon de tirailleurs sénégalais qui, occupant une position de départ devant le Bois-Madame, devait, par un mouvement oblique, venir se placer derrière le 2^e bataillon, subissait de fortes pertes du fait des défenseurs de cet ouvrage en traversant le ravin entre le Bois-Madame et le Bois-des-Juifs. Le 3^e bataillon, décimé par le barrage qui l'avait pris à partie pendant sa traversée de la Savière, venait néanmoins prendre sa place derrière le 1^{er} bataillon avec des effectifs notablement réduits.

Les éléments de tête de la 5^e division, qui doivent suivre en échelon à droite le bataillon de queue du régiment, déboucher vers 5 h 30 dans la vallée du Gros-Chêne et nettoyer la partie nord du Buisson de Hautwison, seront complètement empêchés, par le barrage, de traverser la Savière et ne paraîtront que vers 15 heures. De ce fait, le régiment n'a aucun soutien à droite. Les tirs de mitrailleuses partant du Buisson de Hautwison continuent, atteignent une intensité et une précision telle que toute liaison, même par isclés, est rendue impossible entre le 2^e bataillon parvenu à ses objectifs et le Bois-des-Juifs. Sous la protection de ses tirs de mitrailleuses, des contre-attaques prennent à partie la droite du

2^e bataillon renforcée par une compagnie de Sénégalais. Le commandant Michel, commandant le 2^e bataillon, forme crochet défensif à droite et se cramponne au terrain gagné. L'artillerie ennemie réagit violemment. Vers 6 heures, le lieutenant-colonel Regard est blessé.

Le commandant Le Brun prend le commandement du régiment. A ce moment la progression est arrêtée à gauche où le centre de résistance du Bois-Madame qui tient toute la largeur du bois et maîtrise de ses feux le terrain découvert à droite et à gauche, résiste à tous les efforts de débordement tentés par le 1^{er} bataillon que le 3^e est venu renforcer. A droite, la liaison avec le 21 bataillon parvenu à ses objectifs est très difficile.

Dans le Bois-des-Juifs, menacé à tout instant d'une contre-attaque venant du Buisson de Hautwison, à droite, il ne reste auprès du poste de commandement que quelques éléments de la C. H. R., les pionniers, réduits à une quinzaine d'hommes, quelques fractions du bataillon sénégalais dont la majeure partie a reflué vers le Bois-Madame, ralliés au sous-lieutenant Osmont, à qui, de sa section; il ne reste qu'un sous-officier et son ordonnance ; enfin, ici section Mothe, de la 5^e compagnie, réduite à 8 hommes, avec le commandant du régiment emploie avec une section de mitrailleuses à couvrir à droite, à la lisière du bois, le flanc complètement découvert de la division. Des feux de mitrailleuses rasants et précis à courte distance partent toujours du Buisson de Hautwison. Cette situation se prolongera jusqu'au repli des troupes ennemies qui occupent ce bois, repli effectué vers 15 heures.

Devant l'insuccès des efforts tentés par les bataillons Miquel et Contai, en s'aidant des engins d'accompagnement pour faire tomber le centre de résistance du Bois-Madame, une section de lance-flammes, mise à la disposition du régiment, échoue également vers 15 heures.

Pour en finir, le chef de bataillon, commandant le régiment, envisage l'emploi de chars d'assaut. Cependant, il monte auparavant une nouvelle tentative en plaçant, à la corne nord-est du Bois-des-Juifs, d'où on découvre une partie de l'ouvrage, le canon de 37 et une batterie de trois mitrailleuses légères allemandes, prises dans la matinée et servies par les pionniers.

L'aspirant Allié, du 252^e d'artillerie, en liaison au poste de commandement, blessé dans la matinée et refusant obstinément de se laisser évacuer, a demandé lui-même à diriger le tir du canon de 37. L'opération commence à 16 h 45. A 17 h 15, après 30 coups de canon, un certain désordre se manifeste dans la garnison de l'ouvrage. Une partie de ses occupants essaie de fuir vers l'est, mais sous le feu des mitrailleuses légères servies par les pionniers, rentre dans ses tranchées.

Un instant après, deux brancardiers allemands, portant un blessé français fait prisonnier dans la matinée par les occupants de l'ouvrage, se présentaient au lieutenant König, commandant le peloton de pionniers, et lui déclaraient que plus de 200 Allemands, dont 3 officiers et un médecin désiraient se rendre.

En effet, quelques instants après, 1 officier, 151 hommes de troupe désarmés et en colonne par un, viennent se remettre entre les mains du lieutenant Kcenig et de ses 15 hommes. Un autre groupe d'environ 50 hommes, dont 2 officiers et le médecin se rendirent au 224^e régiment d'infanterie, dont les premiers éléments venaient de passer le Savière et arrivaient près du Bois-Madame.

Les unités des 1^{er} et 3^e bataillons pouvaient alors progresser dans le Bois-Madame jusqu'à son extrémité est et achever de le nettoyer.

Dans la soirée, le régiment, dépassé par le 5^e régiment d'infanterie, se reformait en réserve, en colonne double de régiment, deux bataillons dans le Bois-des-Juifs, deux bataillons dans le Bois-Madame, poste de commandement dans le Bois-des-Juifs.

Dans l'ouvrage du Bois-Madame, nous avons pris à l'ennemi 4 minen de 160, 2 de 77, 6 de 75, 4 mitrailleuses lourdes complètes, 28 légères, des fusils, des fusils-mitrailleurs français, une quantité considérable de caisses de munitions, de matériel et d'approvisionnement, un poste de secours abondamment pourvu de matériel sanitaire de toute sorte.

Dans sa progression, le 21 bataillon a dépassé une batterie de 105 et une batterie de 77 en action dont il a éteint le feu ; il a pris une autre batterie de deux pièces de 105. L'officier d'artillerie qui commandait cette dernière batterie a été tué par le lieutenant Dufour. De nombreuses mitrailleuses légères et lourdes ont été également dépassées et neutralisées ; une partie a été utilisée contre l'ennemi.

La journée est glorieuse, mais nos pertes sont lourdes : le lieutenant-colonel Regard, le commandant Michel et le capitaine Hemnegrave blessés.

Le régiment a 81 tués, parmi lesquels : le lieutenant Droz-Bartholet, le lieutenant Hibos, officier-adjoint du 2^e bataillon ; le lieutenant Pointurier, adjoint au commandant du P bataillon ; le lieutenant Piguet, l'adjudant Renard, l'adjudant Tichet, l'aspirant

Alloux. 180 blessés, 71 disparus; ces derniers seront retrouvés les jours suivants. Ils sont tombés tués ou blessés sous bois ou sur le glacié mortel battu par les feux croisés du Bois-Madame et du Buisson de Hautwison, qui s'étendait au delà du Bois-des-Juifs.

A la suite de cette journée, le commandant Michel est fait officier de la Légion d'honneur.

Le lieutenant Rouget est fait chevalier de la Légion d'honneur.

Ont été décorés de la Médaille militaire : le sergent Cugnot, de la 5e compagnie ; le caporal Moreau, de la 1^{re} compagnie ; le soldat Pascal, de la 5e compagnie ; le soldat Bonnot, de la 1^{re} compagnie ; le soldat Bontemps, de la 1^{re} compagnie.

Ont été cités à l'ordre de l'armée : le chef de bataillon Le Brun; le capitaine Cléret, de la 6e compagnie, qui a pris le commandement du 2e bataillon après la blessure du commandant Michel ; le souslieutenant König ; le sergent Dumont (Désiré), de la 2e compagnie ; le sergent Rousseau (Paul-Fernand), de la 1^{re} C. M.

Le 19 juillet, le régiment est replié dans la région de Fleury. Le 20, il se rend près de Villers-Cotterets et est embarqué en camions pour être emmené dans la région Arcy, Canly (nord-ouest de Compiègne). Les équipages font mouvement par voie de terre, en deux étapes.

Du 21 au 29 juillet, le régiment se reforme. Le 26, il reçoit un renfort de 320 hommes et 2 officiers.

Le 29, il est emmené en camions à Pierrefonds pour occuper le secteur nord de Vic-sur-Aisne où, dans la nuit du 31 juillet au 1^{er} août, il relève le 327^e régiment d'infanterie.

128^e Division

E.M. 3^e Bureau

Au P.C. le 19 Juillet 1918

ORDRE GENERAL N° 144

Du 10 au 17 Juillet, par une lutte continue et les actions partielles, vous avez tenu en haleine l'ennemi et attiré sur vous ses réserves de secteur. Malgré les pertes occasionnées en grande partie par les bombardements à obus toxiques, malgré la fatigue résultant des nuits sans sommeil et d'une nourriture forcément insuffisante, vous êtes allés à la bataille, le 18 Juillet, avec un entrain remarquable.

Vous en avez été récompensés par la prise de plus de 400 prisonniers, de 19 pièces d'artillerie, d'une grande quantité de mitrailleuses et d'un nombreux matériel. Vous avez eu la joie de voir l'ennemi plier sous vos coups, céder devant votre ténacité. reculer et s'en aller.

Cette journée sera glorieuse pour la Division. Elle est due à votre courage, à votre persévérance, à votre camaraderie de combat et à votre juste confiance en votre force. Vous pouvez en être fiers et vous êtes prêts s'il est nécessaire de vous donner à nouveau en exemple.

Le général SEGONNE Cdt la 128^e D.I.

Signé : SEGONNE

LES ATTAQUES AU NORD DE L'AISE. VEZAPONIN - BAGNEUX

Août 1918.

Au nord de l'Aisne, entre la forêt de l'Aigle et Soissons, s'élève un plateau calcaire, médiocrement fertile, coupé de petits bois chétifs où le sapin prédomine.

Ce plateau est presque séparé en deux par une dépression profonde et fertile, qui, partant de Vic-sur-Aisne, est jalonnée par les villages de Chevillecourt, Morsain, Vézaponin, Bagneux. Le Rû d'Ozien qui y serpente prend sa source au nord-est de Bagneux, coule pendant une dizaine de kilomètres presque parallèlement à l'Aisne et tourne brusquement au sud à Chevillecourt pour se jeter dans cette rivière.

Sur cette vallée du Rû d'Ozien se ramifient de petites vallées très accentuées, les plus importantes étant celles d'Audignicourt et d'Autrèches, à l'ouest ; de Berry, Saint-Christophe à l'est.

Ce plateau raviné, tourmenté, avait vu déferler, vers les 3 et 4 juin, les dernières vagues allemandes de l'attaque du 27 mai. Nos lignes s'y étaient fixées sensiblement sur les mêmes positions qu'en 1917, avant le repli allemand du mois de mars.

Elles passaient par Nouvron-Vingré, s'accrochaient au sommet du plateau de Saint-Christophe, descendaient vers le Rû d'Ozien, couraient le long des lisières sud de Chevillecourt, nord d'Autrèches et continuaient dans la direction de Moulin-sous-Touvent.

Le régiment fut chargé de tenir les lignes face à Chevillecourt et sur la partie ouest du plateau de Nouvron-Vingré. Sa deuxième position, située dans la dépression au sud, passait par Saint-Christophe et Berry, pauvres petits villages éventrés, défoncés et ravagés à plaisir par l'artillerie allemande. La nature du sol rendait la défense facile. On se trouvait sur un terrain sillonné d'innombrables tranchées et boyaux, d'abris et de réseaux. Il avait été le théâtre des piétinements de la guerre de tranchées pendant près de trois ans.

De plus, en bien des endroits, des grottes immenses, les " Creutes " offraient des abris naturels, sûrs et profonds dans lesquels des compagnies et même des bataillons pouvaient se rassembler.

C'est sur ce terrain si propre à la défense que le régiment, eut à prendre l'offensive et brisa une fois de plus la résistance allemande.

Du 2 au 16 août, le régiment remanie l'occupation du secteur. Il effectue de nombreux coups de main et reconnaissances offensives. L'ennemi réagit par de violents bombardements à obus toxiques et le secteur, d'abord calme, devient peu à peu agité.

Une nouvelle offensive est prête. Le 16, le lieutenant-colonel Regard, à peine remis de sa blessure du 18 juillet, rejoint le front et reprend le commandement conservé jusqu'alors par le commandant Le Brun.

Le 17, des reconnaissances offensives sont poussées sur tout le front, avec mission de garder le contact étroit avec l'ennemi.

Le 18, à 18 heures, une opération vigoureusement menée par les bataillons Michel et Contai nous donne tout le lacs de tranchées qui constituait la zone de couverture ennemie jusqu'au village de Morsain et à la ferme de la Falloise.

Ces objectifs sont atteints dans la nuit malgré les difficultés d'une progression gênée à droite par les mille obstacles passifs que créent les anciennes organisations défensives du plateau, tandis que les éléments de gauche suivent le fond de la vallée du Rû d'Ozien, terrain fortement marécageux, coupé de taillis et de fourrés. C'était un sérieux obstacle pour les liaisons.

Le 19 août, dans la soirée, arrivent des ordres prescrivant une attaque pour le lendemain, dans le but de s'emparer du plateau à l'est de Morsain, jusqu'au village de Vézaponin.

Le 20 août, à 7 h 10, après une courte préparation d'artillerie, le régiment s'élance, les 3e et 1er bataillons en première ligne, le 2e en soutien.

La progression se fait presque entièrement dans la vallée du Rû d'Ozien. Les éléments de droite à mi-pente sur le versant nord-ouest du plateau de Nouvron-Vingré ; ceux de gauche dans le terrain coupé et marécageux du fond de la vallée.

Dominé des deux côtés par les éperons successifs du plateau, ce terrain, parsemé de trous de tirailleurs et de nids de mitrailleuses, de quelques vieilles tranchées à demi-éboulées, prêtait adroitement à une défense tenace.

A 8 h 30, le bataillon Contai, à droite, a enlevé Oury et Commelencourt. A gauche, le bataillon Miquel, malgré une vive résistance de l'ennemi, s'empare de Houilly, de Berlinval et atteint, à 10 heures, Vézaponin.

Des renseignements de prisonniers donnent comme sérieusement tenues, par des mitrailleuses, les hauteurs au nord et à l'est de Vézaponin. Le commandant du régiment pousse sur ce village deux compagnies en laissant dans les bois au nord-ouest du village une compagnie et la compagnie de mitrailleuses du 1^{er} bataillon.

A 11 h 30, Vézaponin est occupé. A la même heure, le bataillon Contai, fortement éprouvé, atteint

par ses éléments de tête la Râperie au sud de Vézaponin.

Le lieutenant-colonel s'installe avec sa liaison, le long du chemin de fer d'Houilly à Vézaponin, à hauteur de Berlinval.

Dans sa progression, le régiment a sensiblement dépassé les éléments qui se trouvent à sa droite et à sa gauche, qui ont trouvé sur les éperons du plateau des fortins organisés, entourés de fil de fer et bourrés de mitrailleuses. Ces ouvrages battent de leurs feux les débouchés de Vézaponin.

Le régiment va, jusqu'au 21, se cramponner au terrain conquis qui forme pointe dans l'intérieur des positions ennemies.

Les efforts faits à gauche par le 168^e, puis par le 169^e restaient infructueux. De ce côté, les éléments du 2^e bataillon restaient accrochés aux pentes des hauteurs nord du village, devant des réseaux intacts, battus de front et d'écharpe par des feux de mitrailleuses et d'artillerie.

Dans Vézaponin même, toutes les rues étaient battues d'enfilade par des tirs de mitrailleuses ennemies. Enfin, à droite, les éléments de la 11^e division, signalés en marche sur Epagny, ne pouvaient, jusqu'au 22, dépasser la route de Vézaponin à Tartiers, atteinte par nous dès le 20.

En prévision d'une réaction possible de l'ennemi, un bataillon du 168^e est mis à la disposition du commandant du régiment le 21.

Dans la matinée du 22, un calme inaccoutumé règne sur les lignes. Les hommes qui se montrent ne sont pas comme d'habitude, salués de coups de mitrailleuses. L'ennemi reste muet. Il a sans doute abandonné ses positions. Automatiquement des patrouilles de reconnaissances sont lancées vers l'est. Elles déterminent que jusqu'aux hauteurs dominant Vézaponin, le terrain est libre.

A 11 heures, le régiment prononce un mouvement général en avant. Son premier objectif est Epagny, où il doit reconstituer, sous la protection des 6^e et 7^e compagnies lancées en avant-garde, ses bataillons dont les unités se sont mélangées au cours des combats des jours précédents.

Après Vézaponin, pendant quelques centaines de mètres, la vallée se resserre, les taillis se font plus épais et donnent au paysage un aspect sauvage, puis on débouche sur le village d'Epagny, complètement bouleversé par notre préparation d'attaque. Les Allemands l'ont évacué en hâte. On trouve encore çà et là des équipements, des armes, des munitions.

A 14 heures, parvient l'ordre de pousser sur Bagneux en se maintenant à hauteur du 169^e, qui progresse de la ferme SaintLéger sur Mareuil. L'avant-garde devra s'arrêter à Bagneux pour être dépassée par le 168^e qui doit pousser jusqu'à la ferme Montecouvet.

L'avant-garde du 168^e arrivera vers 22 heures à Bagneux. En attendant et pour protéger contre les réactions de l'ennemi, qui offrait une violente résistance, le rassemblement du 167^e qui devait s'établir en réserve de corps d'armée, dans le ravin du Rû de Mareuil. Le commandant du régiment avait poussé l'avant-garde, aux ordres du commandant Michel, (2^e bataillon) dans le ravin à l'est de Bagneux. Le poste de commandement était à la sortie du village, dont les abords étaient violemment bombardés.

Relevé dans la nuit du 23 au 24, par le 340^e régiment d'infanterie, le régiment va stationner dans la zone des Creutes de Clermont, Berry, Saint-Christophe.

Dans ces journées, le régiment a fait 400 prisonniers. Il a dépassé, dans sa progression, une grande quantité de matériel en position et d'armes abandonnées, parmi lesquelles ont été dénombrés : 10 canons de 77, 2 canons de 88, 1 canon de 150, 13 minen de 240, 18 granatenwerfer, 53 mitrailleuses lourdes, 105 mitrailleuses légères.

Les pertes ont été de 58 tués dont le lieutenant Rouget, le lieutenant Gourio, le sous-lieutenant Vertu, l'adjudant Coquillon, 431 blessés et 25 disparus.

Le régiment reçoit une deuxième citation à l'ordre de l'armée.

Le lieutenant Chomussy et le sous-lieutenant Remoleur-Greuillet sont faits chevaliers de la Légion d'honneur.

Reçoivent la Médaille militaire : le caporal Séguin, de la 3^e compagnie ; le sergent Dejeans, de la 10^e compagnie ; le sergent Fraïrot, de la 1^{re} C.M. ; le soldat Rigal, de la 1^{re} compagnie ; le soldat Jacquet (Lucien), de la 5^e compagnie.

Sont cités à l'ordre de l'armée : le sous-lieutenant Charlot, de la 1^{re} compagnie ; le lieutenant Dufour, de la 6^e compagnie ; le sergent Ferré, de la 7^e compagnie ; le soldat Crouchet, de la 10^e compagnie ; le sergent Poirson, de la 2^e compagnie.

Xe Armée
1918
ETAT-MAJOR
3^e Bureau

Au Q.G.A. le 6 Août

ORDRE GENERAL 354

OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS et SOLDATS DE LA Xe ARMEE

Le 18 Juillet, après une suite d'opérations heureuses qui vous avaient donné une bonne base de départ, vous vous êtes élancés sur l'ennemi sans qu'un seul coup de canon l'ait averti de votre attaque. Vous avez bousculé successivement ses Divisions de première ligne, puis celles de deuxième ligne et votre avance de 10 kilomètres qui menaçait ses derrières l'a obligé à repasser la MARNE et à commencer sa retraite.

Puis la bataille devint plus rude sur son front, où l'ennemi amenait sans cesse des Divisions fraîches en nombre bien plus considérable que les vôtres. Vous avez continué à lutter pied à pied en refoulant ses furieuses contre-attaques, vous approchant de la crête qui domine toute la contrée entre l' AISNE, la VESLE et l'OURCQ.

Le 1^{er} Août, vous avez conquis cette importante position que ses défenseurs avaient l'ordre de tenir coûte que coûte. Après avoir engagé ses dernières réserves pour la reprendre, l'ennemi s'avouant vaincu battit en retraite sur tout son front.

Vous l'avez poursuivi toute d'une traite jusqu'à la VESLE talonnant et bousculant ses arrière-gardes pendant 12 kilomètres.

CHEFS et SOLDATS, FRANÇAIS et ALLIÉS, vous avez tous été dignes de la grande cause du Droit et de la Liberté dont vous avez hâté le triomphe.

Votre silence, votre discipline avant la bataille ont permis la surprise de l'ennemi. Votre magnifique élan l'a bousculé, votre ténacité a gardé le terrain conquis, votre initiative et votre ardeur dans la poursuite ont assuré les résultats de la Victoire.

Vous avez capturé 20.900 prisonniers, dont 527 Officiers, 518 canons, 500 minenwerfer, 3.300 mitrailleuses, des Parcs, des Dépôts de munitions, tout ce que laisse derrière elle une grande Armée contrainte à une retraite précipitée. Même vous avez repris à l'ennemi les Dépôts où il entassait le produit de ses vols.

Vous avez délivré de la souillure des nouveaux barbares SOISSONS, LE VALOIS, toute l'ILE-DE-FRANCE, berceau de notre nationalité, avec ses moissons intactes et ses forêts séculaires.

Vous avez éloigné de PARIS une trop présomptueuse menace et vous avez rendu à la FRANCE le sentiment de la Victoire.

Vous avez bien mérité de la Patrie.

Ch. MANGIN.

ATTAQUES DU MOULIN-DE-LAFFAUX (Septembre 1918).

Le régiment, enlevé en camions dans la soirée du 24, est emmené à Duvy et Crépy-en-Valois où il reçoit des renforts.

Le 4 septembre, il est embarqué de nouveau en camions à destination de la région de Soissons ; il débarque le 5 avant le jour à Courmelle, Vignolles et rejoint à pied Vauxrot, au nord de Soissons. A 11 heures, on apprend que l'ennemi bat en retraite. Le régiment reçoit l'ordre d'entamer immédiatement la poursuite en appuyant la 69^e division.

En conséquence, le régiment se porte, d'un premier bond, à la sortie nord de Crouy, puis de là, à hauteur du Pont Rouge ; le 2^e bataillon en réserve, à hauteur de la ferme de la Perrière, abandonnée le matin par l'ennemi.

Cependant, le 162^e régiment d'infanterie qui nous précède est arrêté par de nombreuses mitrailleuses. Vers 6 heures, le 167^e reçoit l'ordre de relever le 162^e : un bataillon (bataillon Michel) en première ligne, les autres bataillons en profondeur.

Dans la matinée du 6, le contact est partout étroitement établi avec l'ennemi.

Vers 14 heures, des ordres sont donnés pour une attaque en direction du Moulin de Laffaux, qui amène le front du régiment à atteindre une ligne sensiblement nord-sud passant par ce moulin.

Dans la nuit du 7 au 8, le régiment, relevé, devient réserve de division. Il stationnera jusqu'au 13 septembre dans les tranchées conquises.

Le 14 septembre, à 6 heures, les 168^e et 169^e attaquent en première ligne. Le 167^e suit en réserve de division.

A 8 h 30 du matin, à droite, le 168^e n'a pu surmonter les résistances qu'il rencontre à la ferme Mennejean. A gauche, au contraire, le 169^e a pu progresser le long de la route de Maubeuge. En conséquence, le bataillon Miquel est seul laissé en soutien du 168^e, les deux autres bataillons progressent à gauche pour soutenir et, éventuellement, dépasser le 169^e.

Le 15, une attaque est préparée pour l'après-midi, mais en raison des difficultés toujours éprouvées par le 168^e devant la ferme Mennejean et de l'impossibilité pour le bataillon Miquel de se porter de jour à sa base de départ, l'attaque est remise au 16, à 6 heures.

Dans la matinée du 16, le bataillon Contal gagne d'abord 300 mètres en avant de sa base de départ, puis, accueilli par des rafales de mitrailleuses extrêmement nourries, progresse par les boyaux de part et d'autre de la route de Maubeuge.

A sa droite, le bataillon Miquel a pu progresser en terrain découvert ; mais la 29^e division à gauche, dans le ravin des Gobineaux, le 42^e régiment d'infanterie à droite, n'ont pu progresser. Les deux bataillons engagés du 167^e restent en pointe, subissant de fréquentes contre-attaques qu'ils repoussent avec pertes, se cramponnant au terrain, obligés de dépasser les limites assignées à leurs zones d'action pour se couvrir et assurer leur liaison.

Dans la nuit, le bataillon Michel relève le bataillon Miquel sur ses emplacements.

Le 17 au matin, le mouvement est repris en direction de l'Auberge de l'Ange-Gardien. Le bataillon Michel doit marcher droit vers l'est de façon à permettre au bataillon Montjoi du 169^e de s'insérer entre les deux bataillons Michel et Contal pour attaquer face au nord-est de la ferme Vaurains.

Le bataillon Contal, appuyé par le bataillon Legret, du 169^e, doit gagner du terrain le long de la route de Maubeuge pour protéger le flanc gauche de l'opération.

La progression est très dure de ce côté. Des nids de mitrailleuses tiennent sous leurs feux la tête du ravin des Gobineaux. Les bataillons Contal et Legret gagnent néanmoins quelque terrain le long de la route de Maubeuge. Quant au bataillon Michel, il réalise une avance caractérisée, amenant sa droite à 50 mètres au sud de l'Auberge de l'Ange-Gardien, face au nord-est. Très en pointe, soumis à des contre-attaques pendant la soirée du 17 et la journée du 18, il se cramponne au terrain conquis.

Au cours de cette attaque, au moment d'une violente contre-attaque, le sergent Copier (2^e compagnie de mitrailleuses) met sa section en batterie et, debout sous les rafales violentes d'artillerie et de mitrailleuses, dirige son tir. Il est mortellement blessé, mais la contre-attaque ennemie a été enrayée.

Dans la nuit du 18 au 19, le régiment est relevé et vient cantonner dans la région Vauxrot, Pommiers.

Au cours de ces combats journaliers, le régiment a pris une pièce de 77, 24 mitrailleuses, un grand nombre de mitrailleuses légères, une quantité d'armes, en particulier des fusils anti-tanks, des munitions et du matériel.

Il a fait 259 prisonniers dont 3 officiers. Ses pertes se sont élevées à 52 tués, dont les lieutenants et sous-lieutenants Bos, Veretout, Fournol, König et Boucheny, et 179 blessés.

Une fois de plus, devant un ennemi qui se défendait avec l'âpreté du désespoir, le 167^e a fait preuve des plus admirables qualités d'endurance, de ténacité, d'obstination à arracher, pouce par pouce, aux Allemands, des positions dont ils considéraient la possession comme capitale. Il a usé et lassé l'ennemi. Il peut s'enorgueillir d'avoir conquis à la 10^e armée les bases de départ d'où elle devait, quelques jours après, sortir pour la victorieuse offensive de Laon.

Toute cette période a été féconde en actes d'héroïsme.

Au château de Pommiers, où se trouve le poste de commandement du régiment, le lieutenant-colonel Regard remit, le 20 septembre, les récompenses suivantes :

Légion d'honneur : Lieutenant Chevrot, commandant la 3^e compagnie ; lieutenant Dufour, de la 6^e compagnie.

Médailles militaires : Le sergent Noquet, de la 5^e compagnie ; le sergent Fauconney, de la 7^e compagnie ; le caporal Cohen, de la 11^e compagnie ; le caporal Bais, de la 1^e compagnie.

Citations à l'ordre de l'armée : Le sous-lieutenant de Leuglay, de la 11^e compagnie ; le sous-lieutenant Foucher (Louis), de la 3^e compagnie ; le soldat Meunier (Louis), de la 5^e compagnie ; le soldat Barrault, de la 6^e compagnie.

128^e Division

Q.G. le 25 Août 1918

ETAT-MAJOR

ORDRE

Après avoir arrêté net l'offensive allemande devant VILLERS-COTTERETS, la 128^e Division prend une part glorieuse dans la bataille de fin Juillet, qui a décidé du sort de la France.

Après 8 jours de repos, elle reprend sa place dans la bataille et après 7 jours de combats ininterrompus, en flèche en avant de toutes les D.I. voisines, elle bat et bouscule l'ennemi au Nord de Soissons.

Le Général MANGIN, Commandant la Xe ARMÉE a exprimé au Général Commandant la D.I. toute la satisfaction que lui inspirait l'ardeur offensive et l'endurance de la DIVISION DES LOUPS.

La 128^e Division s'est taillée dans le retour offensif victorieux de 1918, une des parts les plus glorieuses.

Mais la bataille n'est pas terminée, elle se poursuit avec l'aide américaine, dont chaque heure qui passe augmente la puissance.

Toute l'Armée est au combat : la 128^e Division doit s'attendre à y reprendre prochainement sa place et elle poursuivra la voie glorieuse qu'elle s'est ouverte jusqu'ici.

Le Général Commandant la 128^e Division
Signé : SEGONNE

CAMPAGNE DE BELGIQUE (de fin Septembre au 11 Novembre 1918)

Le 20 septembre, le régiment s'embarque à Vierzy, pour débarquer le 22 à Dunkerque et cantonner dans la région de Petite-Synthe et Fort-Mordick.

En arrivant dans cette région du nord, où le 167^e n'a encore jamais combattu, beaucoup croient à un repos d'au moins quelques jours. Après les rudes combats que le régiment vient de soutenir presque sans arrêt depuis le mois de juin, une remise en main, des renforts, un peu d'instruction seraient nécessaires.

A l'ennemi, déjà ébranlé sur tout le front, un nouveau coup va être porté en Belgique. Le régiment a l'honneur d'être désigné pour y prendre part, en soutien d'abord de l'armée belge, puis, à son tour, en première ligne.

Tous se rendent compte que, si cette nouvelle offensive est victorieuse, ses conséquences peuvent être incalculables et qu'elle peut contribuer à amener la fin de la guerre en quelques semaines.

Aussi, malgré les pertes, malgré les fatigues dont il se ressent encore, le régiment s'apprête-t-il à donner de plein coeur jusqu'au bout le nouvel effort qui lui est demandé.

Il va avoir à combattre d'abord dans le terrain rendu célèbre des plaines marécageuses de l'Yser, vaste plaine aux horizons sans fin, coupée seulement de maigres haies où les chaussées pulvérisées pendant quatre ans, sous les coups répétés d'une artillerie formidable, ont peu à peu disparu dans l'uniformité d'un sol mouvant. Trous d'obus énormes empiétant souvent les uns sur les autres et transformés en autant de lacs minuscules, dont une végétation aquatique a envahi les bords. Les tranchées sont toutes, ici, des gabionnades en superstructure ; les abris, de monstrueux blocs de béton que chacune des artilleries adverses s'efforce d'atteindre et qui, parfois, se sont enlisés dans le marais qui les entoure. Les seules voies praticables sont les passerelles : interminables chemins de caillebotis, élevés de 1 à 2 mètres au-dessus du sol.

Le premier jour de l'offensive, le régiment parcourra des lieux aux noms immortels mais dont le souvenir seul marque la place sur le terrain : l'Ecluse d'Het-Sas, le cabaret Korteker, tous les abords de Langemark.

Puis, une fois franchie l'ancienne zone où le front s'est presque cristallisé depuis quatre ans, nous retrouverons, vers Stadenberg un terrain plus solide, légèrement ondulé, coupé çà et là de maigre, boqueteaux, parcouru par des chaussées pavées bordées d'arbres comme presque toutes les routes de Belgique. Ici, la dévastation est moindre, les villages et les fermes dévastées ont presque conservé leur aspect extérieur.

Dans la nuit du 25 au 26 septembre, le 167^e R.I. fait mouvement pour se porter de Petite-Synthe à Leyzelle.

Le 27, il cantonne à Wesvleteren. Le 27, au soir, il se portait de Wesvleteren au-delà et près du canal de l'Yser, vers l'écluse d'Het-Sas, pour suivre, en deuxième ligne, l'attaque de la 3^e division d'armée belge, qui devait avoir lieu le 28 au matin.

Dès que cette attaque eut progressé suffisamment, il la suivit échelonné à gauche par rapport au 168^e R.I., qui était régiment de première ligne de la division ; le 28 au soir, il bivouaquait aux environs de Koekuit (2 kilomètres nord de Langemark) ; le 29, il eut à réaliser une légère progression et stationne à 1 kilomètre plus à l'est aux abords de la voie ferrée d'Ypres à Tourout. Le 30, il participait à la progression de la 128^e division qui devait dépasser la 3^e division belge, cette dernière ayant enlevé la position de Stadenberg ; il se portait en conséquence, de Wifwege sur Staden, en suivant la voie ferrée, derrière le 169^e dont les premiers éléments s'installaient, le 30 au soir, à 1 kilomètre environ nord-est de Staden, relié à gauche à l'armée belge, à droite au 168^e régiment d'infanterie. Le 167^e stationnait, le 30 au soir : deux bataillons à Stampkot, un bataillon aux abords de la station de Staden, le poste de commandement du régiment étant installé dans Staden même.

L'état épouvantable des routes traversées les jours précédents empêche les convois et l'artillerie de suivre la progression.

Il va falloir s'arrêter, faire tête, se maintenir coûte que coûte sans ravitaillement, sans vivres, sans munitions sans artillerie, devant un ennemi abondamment pourvu de mitrailleuses et de canons de tous calibres dont il use largement.

Aussi, le village que nous avons trouvé relativement peu abîmé, ne sera-t-il plus qu'un monceau de ruines, onze jours après, quand le régiment le quittera.
Pendant cette période, le ravitaillement par avions fut la principale ressource.

Le 1^{er} octobre, un bataillon du 167^e régiment d'infanterie (1^{er} bataillon, capitaine Direz) était mis à la disposition du 169^e, en vue d'une attaque en direction de Lichtervelde et pour déborder Hoezewind par le nord. En raison du manque de moyens d'artillerie, l'attaque projetée n'eut pas lieu dans les journées des 2 et 3 octobre. Le bataillon Direz n'eut à laisser à la disposition du 169^e qu'une compagnie jusqu'au 4 octobre au soir ; ce bataillon se reportait, à la même date, sur la voie ferrée à hauteur de Stadenberg.

Le 4 au soir, le dispositif de la division était modifié, les régiments devant s'accoler, le bataillon Michel relevait le bataillon Massie du 168^e entre la route de Staden-Roulers et le hameau de Scherminkelmolen. Le régiment resta dans cette situation jusqu'au 11 inclus ; ce séjour ne comporta, comme opération, que des reconnaissances de nuit pour constater que l'ennemi était toujours au contact. Enfin, le 11, les communications sont rétablies, notre artillerie peut entrer en action.

Dans la nuit du 11 au 12, une compagnie du bataillon Michel (5^e compagnie) exécutait, en liaison avec une compagnie voisine du 168^e, à droite, une opération de détail sur le hameau de Scherminkelmolen, réussissait à en occuper la partie nord-ouest, y faisant une quinzaine de prisonniers. Ce brillant coup de main est exécuté particulièrement par la section du sous-lieutenant Mothe.

Relevé dans la nuit du 12 au 13 et du 13 au 14, le régiment allait bivouaquer dans la forêt d'Houthulst, aux environs du château où s'installait le poste de commandement du régiment.

Cette forêt est une saisissante image de dévastation et d'horreur. Les hommes y campent dans la boue, au milieu des trous d'obus et des squelettes d'arbres. Les abords du point de stationnement du régiment sont régulièrement bombardés avec du 380.

Le 167^e attendit, dans cette situation, les résultats de l'attaque faite le 14 octobre par les 70^e et 77^e divisions en première ligne, prêt à suivre en deuxième ligne.

Le 16 octobre, au matin, en raison de la progression de l'attaque, la 128^e division se remettait en mouvement pour aller stationner dans la zone Geite-Hoogdele-Staden. Le 167^e cantonne à Geite dans la nuit du 16 au 17.

A partir de Geite, le terrain change d'aspect. Les dévastations dues à la bataille ont pris fin. Quelques habitants commencent à paraître. Le terrain est très cultivé. Ce sont, presque exclusivement, d'immenses champs de betteraves et de navets ; çà et là, surtout aux abords des fermes et des villages, un champ de tabac haut sur tige, rompt la monotonie de ces cultures. Les maisons sont peu endommagées, sauf aux endroits où l'ennemi a fait tête et où le combat de poursuite s'est engagé plus à l'arrière.

Les carrefours de routes ont sauté partout, de gigantesques entonnoirs les remplacent, dans lesquels, parfois, des maisons entières ont glissé ; les voies ferrées ont été minutieusement détruites. Toutes les gares sont saccagées, les aiguillages faussés, les appareils de signalisation et d'alimentation d'eau détruits. En pleine voie, une mine tous les 50 mètres, a ouvert dans le ballast un chapelet régulier de cratères.

Le 17, le régiment cantonne à Lichtervelde. Le 18, il fait mouvement de Lichtervelde sur Zesvegen.

Le 19, la division passe à la disposition du 7^e corps d'armée : mouvement du régiment dans l'après-midi, de Swevezele à Ingelmunster, où il arrive à 18 heures. C'est à Ingelmunster que le quartier-général de la 4^e armée allemande avait résidé jusqu'au 28 septembre. Le régiment y stationne les 20 et 21. Le 22, la 128^e division doit relever la 164^e division, après l'attaque de cette dernière en direction de Waereghem ; le 167^e reçoit en conséquence l'ordre de faire un premier bond aux environs de Oostroosebeck pour relever le 152^e régiment d'infanterie.

La relève est exécutée le 22 au soir, le poste de commandement du régiment se trouve à Wacken avec deux bataillons en première ligne, tenant la rive gauche de la Lys, de Oesselghem exclus au hameau de Hoijs exclus.

A ce point de son parcours, la Lys apparaît comme une rivière tranquille, d'une largeur de 25 à 30 mètres. Elle coule paresseusement dans une vaste plaine morne, au milieu de laquelle elle décrit de nombreux méandres. Les berges marécageuses de la rivière en rendent l'accès difficile.

En quittant Vive-Saint-Eloi, petit village situé à 7 kilomètres au sud d'Oostrossebeke, la Lys coule pendant 2.500 mètres environ dans la direction ouest-est. Elle remonte alors vers le nord et décrit, dans un rayon d'à peine 1 kilomètre, une boucle immense dont le sommet s'appuie au village d'Oesselghem. Puis, après une sinuosité très rétrécie, elle déroule paresseusement d'autres boucles qui la font successivement passer par Olsene et Ponthoeck.

Dans la première de ces boucles, se trouve le château de Zulte, vieille construction d'allure moyennageuse, entourée de douves profondes et d'un parc touffu.

A l'est de cette boucle, le long de la route de Cambrai à Gand, qui en forme la corde, se trouve le village de Zulte. Plus à l'est encore et parallèlement à la route, la voie ferrée de Cambrai à Gand. Çà et là des fermes, des alignements de meules de paille ou de lin.

C'est ce terrain qui fut le champ de bataille du régiment du 23 au 31 octobre.

L'ennemi, en se retirant, avait fait sauter tous les ponts et passerelles sur la Lys.

Le 23, dans la journée, le 3^e bataillon est mis à la disposition du 152^e régiment d'infanterie et passe en première ligne sur la rive droite de la Lys, à gauche du 152^e, qui a lui-même appuyé à droite pour soutenir une attaque de la 164 division, en direction générale de Wallestratt. Le bataillon Contai avait pour objectif Zulte ; il s'empara, dans l'après-midi, d'une série de fermes au sud du village, mais il fut forcé de s'échelonner très en profondeur et de s'installer face à l'est, en raison de la progression assez faible réalisée à droite par les éléments du 152, qui n'avaient pas sensiblement dépassé le Caverbeeke.

Dans la nuit du 23 au 24, le 168^e régiment d'infanterie ayant relevé le 152^e à droite du 167^e, les 167^e et 168^e passent sous le commandement du colonel commandant l'infanterie de la 128^e division.

Le 24, au petit jour, le bataillon Cantal continuait sa progression, et ses éléments les plus avancés étaient, à midi, à la lisière sud de Zulte. D'autre part, les pionniers lançaient, pour le bataillon Miquel, deux passerelles de tonneaux et de chevalets, l'une face au château de Zulte, l'autre à l'est d'Oesselghem.

Les patrouilles lancées sur la rive droite de la Lys constatent, à 11 heures, l'évacuation du château de Zulte, mais celles qui avaient franchi plus au nord la passerelle à l'est d'Oesselghem se trouvaient sous le feu de nombreuses mitrailleuses indiquant que le village de Zulte était encore fortement occupé au nord comme au sud. A droite, le 168, ne réalisait pas de progrès sensibles, à gauche, le 366, dépassant la tête de pont qu'il occupait précédemment à Ham, parvenait à Olsène.

(croquis : BELGIQUE)

Le 25 au matin, le 1^{er} et 3^e bataillons attaquaient le village de Zulte par le sud et par le nord-ouest, mais, pris sous le feu de nombreuses mitrailleuses qui garnissaient encore le village, ils ne pouvaient réaliser qu'une très légère progression qui les portait approximativement aux lisières. Le capitaine Laugier, le sous-lieutenant Henry sont tués. Le 26, entre 18 et 20 heures, le bataillon Cléret relevait le bataillon Contai sur les emplacements qu'il occupait à cette date.

L'attaque, qui avait reçu un commencement d'exécution dans la journée du 25, fut reprise le 28 octobre : le bataillon Miquel devait déborder Zulte par le nord, le bataillon Cléret le déborder par l'est, le bataillon Cantal (devenu bataillon Hennegrave) devait suivre la progression du bataillon Cléret pour s'intercaler, peu à peu, entre ce dernier et le bataillon Castaing, du 168^e qui avait comme objectif la station de Zulte.

Cette attaque réussit. A 13 heures, les bataillons avaient atteint leurs objectifs respectifs, en liaison avec les régiments voisins, le bataillon Hennegrave se trouvait au nord de la station, sur la voie ferrée jusqu'au ruisseau du Zubeck, le bataillon Cléret se trouvant aux lisières est de Zulte, et, plus à l'est, le bataillon Miquel entre Zulte et le château de Zulte.

La nuit suivante (28 au 29), le bataillon Hennegrave était relevé, à la fois par les deux bataillons Cléret à droite, et Miquel à gauche ; le premier, échelonné entre Zulte et la voie ferrée, le deuxième entre Lindeberg et la voie ferrée, le bataillon Hennegrave stationnant en deuxième ligne entre Leihoeck et Boulaaken. Le poste de commandement du régiment s'était posté au château de Zulte le 28 au soir.

Le régiment reste dans cette situation les 29 et 30 octobre.

Le 31, il participe à une nouvelle attaque d'ensemble dans laquelle la 128^e division avait pour mission de relier les 37^e et 38^e divisions américaines jusque vers la route Cruyshautem-Audenarde, point où ces deux divisions devaient se rejoindre sur les hauteurs de Cruyshautem et de Nokère, qui commandent toute la plaine ; l'attaque principale devait être menée, au centre, par le 169^e régiment

d'infanterie, appuyé par le barrage de toute l'artillerie disponible. Privés de cet appui, les deux bataillons de première ligne bérét et Miquel éprouvèrent, au début, de grosses difficultés à progresser sous le feu des mitrailleuses intactes, placées dans les nids de résistance d'un abord difficile et habilement camouflés, tels que le village de Walestraat, le bois plus à l'est et quantités de buissons et taillis.

Grâce à l'exemple de cadres énergiques, ces bataillons réussissaient, néanmoins, vers 9 heures, à progresser par infiltration en anéantissant, peu à peu, la résistance qui s'était vigoureusement manifestée. C'est ainsi qu'e le sous-lieutenant Machu, de la 7^e compagnie, réussit à amener sa section près d'un nid de mitrailleuses. Les soldats Pecqueult et Rougeaux tuent trois mitrailleurs, en capturent deux avec deux pièces. Un peu plus loin, la compagnie prend, dans une ferme, 10 prisonniers avec 2 officiers.

La 3^e section de la 2^e compagnie de mitrailleuses, commandée par le sous-lieutenant Fourniols, éteint le feu de plusieurs mitrailleuses ennemies.

La section des engins d'accompagnement, commandée par l'adjudant Burg, exécute un tir précis de destruction sur un centre de résistance, dont elle permet ainsi la réduction, et dont les occupants sont capturés.

Grâce à ces succès et à l'appui d'autos-mitrailleuses qui viennent d'être mises à sa disposition, l'avance du bataillon Cléret s'accroît rapidement et entraîne celle du bataillon de gauche du 169^e qui n'avait pu jusqu'alors déboucher, bien que bénéficiant du barrage roulant d'artillerie.

A 16 heures, le bataillon Cléret stationnait sur les pentes à l'est de Der Lieve Dochter, gardant le front du régiment qui s'était rétréci par suite de la progression ; le bataillon Miquel stationnait à hauteur du Zaubeck, le bataillon Hennegrave en arrière du poste de commandement du régiment, était à la même hauteur que le bataillon Miquel sur la route de Zulte au château d'Heirleghen.

Pendant la violente contre-préparation d'artillerie ennemie qui précéda l'attaque du 31 octobre, les sous-lieutenants Colletaz et Sarabère avaient été mortellement frappés par des éclats d'obus toxiques.

Cependant, les divisions américaines, dont la jonction devait limiter notre avance, n'avaient pas opéré cette jonction. De nouveaux ordres attribuaient à la 128^e division un créneau dans la progression ultérieure.

En exécution de ces ordres, le 1^{er} novembre, la progression continuait sans que le régiment de tête (169^e) rencontrât une grande résistance, et le 167^e n'eut qu'à marcher, échelonné derrière lui ; il stationna le soir entre Tjoenshoeck et Vadenhoek exclu et il y resta la journée du 2.

Le 3 novembre, le régiment recevait l'ordre de progresser encore pour s'installer dans la zone Marolle-Ruybroek en poussant, sur la rive droite de l'Escaut, son bataillon de tête qui devait franchir les passerelles établies par les Américains au nord de Eyne, gagner le village de Punthoek et déboucher sur Eename, pendant que le 169^e, plus au sud, tentait un franchissement du même genre à Audenarde.

Le régiment était installé dans la région indiquée par cet ordre le 3 novembre à 5 h 45, mais, après contact avec les Américains, il fut constaté qu'il existait une seule passerelle utilisée d'ailleurs par eux, et qu'ils n'avaient progressé que de 200 mètres environ à l'est de l'Escaut où ils ne possédaient qu'une tête de pont précaire. Le bataillon de tête dut revenir, à 6 h 30, à Heirleghen en attendant, pour son passage, que la mission dont il était chargé fût possible.

Dans la journée, les divisions américaines de droite ou de gauche opérèrent leur jonction et la 128^e division reçut l'ordre de revenir dans la région que son ordre d'opération primitif du 31 octobre avait indiqué comme ne devant pas être dépassé par elle.

Les cantonnements affectés au régiment furent les villages de Vive-Saint-Eloi et de Zulte.

A la suite des combats en Belgique, où le régiment avait fait de nombreux prisonniers, capturé des canons, une quantité considérable d'engins de tranchées, de mitrailleuses lourdes et légères; que la rapidité de la progression empêcha de dénombrer exactement, les récompenses suivantes furent attribuées :

Légion d'honneur : Sous-lieutenant Mothe, de la 5^e compagnie.

Médaille militaire : Sergent Puech, de la 6^e compagnie ; soldat Triquet, de la 21^e compagnie ; soldat Pecqueult, de la 7^e compagnie.

Citations à l'ordre de l'armée : Sous-lieutenant Henry ; capitaine Cléret ; sous-lieutenant Padroutte, de la 31 compagnie ; sergent Ferrand (Robert), de la 10^e compagnie ; soldat Bouvinet (Emile) de la 7^e compagnie.

Le 5 novembre, les Américains n'ayant pu parvenir à forcer le passage de l'Escaut au nord d'Audenarde, le 1^{er} bataillon, renforcé par une partie de l'effectif du 2^e, se porte dans la région nord d'Audenarde pour préparer une nouvelle tentative de franchissement du fleuve en utilisant des engins fumigènes. Le 3^e bataillon et la compagnie hors rang restent au repos à Vive-Saint-Eloi. C'est dans cette situation que l'armistice du 11 novembre trouve le régiment.

Les opérations de guerre sont désormais terminées pour lui. Néanmoins, il va participer à l'occupation des Pays Rhénans.

Après une traversée triomphale de la Belgique, au cours de laquelle il défile solennellement à Bruxelles (27 novembre), à Liège (6 décembre), son drapeau est emmené le 7 décembre à Aix-la-Chapelle pour figurer avec les autres drapeaux et étendards de l'armée des Flandres, dans une belle et émouvante cérémonie, devant le tombeau de Charlemagne.

Le 9, le régiment pénètre à Eupen, en territoire allemand. Le 11, il défile solennellement dans Aix-la-Chapelle et arrive enfin, le 12 décembre, dans la région de Julich qu'il occupe jusqu'au 15 janvier. Il est alors ramené à Aix-la-Chapelle où il tiendra garnison jusqu'au 8 juin.

Passé à cette date à la 37^e division, la nouvelle de l'acceptation, par les Allemands, des conditions de paix Alliées, le trouve, le 23 juin au soir, dans les villages du Taunus, aux avant-postes de la tête de pont de Mayence, prêt à nouveau, matériellement et moralement, à marcher de l'avant pour imposer, s'il le fallait, à l'ennemi, la Paix de Justice et du Droit.

Tel fut, au cours de la campagne de 1914-1919, le rôle joué par le 167^e régiment d'infanterie, qui a acquis à son jeune drapeau une impérissable auréole. D'autres corps ont pu conquérir des succès moins coûteux, être parfois récompensés de leurs efforts par une victoire plus facilement souriante, c'est la fortune de la guerre, aucun, quel qu'il soit, ne possède une histoire plus glorieuse.

Dans ses journées de sacrifice de Servon, de Fleury, des Courières, dans celles de victoires plus nombreuses du Bois-le-Prêtre, de Louvemont, de Moronvilliers, de Samogneux, de Corcy, de Vézaillon, de Laffaux, dans sa marche victorieuse de l'Yser à la Lys, puis à l'Escaut, jamais le régiment ne s'est démenti, jamais il n'a eu un doute ou une défaillance.

Quelle que fût la tâche qui lui était demandée : labeur obscur de tranchée, fait d'obstination et de ténacité de toutes les heures, ou attaque au grand air, dans le fracas de la bataille et l'enivrement de la victoire espérée, il l'a toujours accomplie de tout cœur et sans compter sa peine.

Jamais il n'a reculé. Aux jours sombres où il est arrivé que l'ennemi pénétrât dans un coin de terrain que le 167^e avait occupé, nul de ceux qui s'y trouvaient n'est revenu en arrière ; tous se sont défendus jusqu'à épuisement de leurs forces et de leurs moyens de combat.

Anciens combattants du régiment, soldats de 1914, originaires du Nord, de l'Est ou de Paris, aussi bien que ceux, plus tard, venus du Centre et du Midi, vous avez tous le droit d'être fiers de lui avoir appartenu. Conservez les traditions d'abnégation, d'acceptation jusqu'au bout du devoir quel qu'il soit, que vous avez su faire siennes quand vous comptiez dans ses rangs.

Et quand, plus tard, vous verrez sur une poitrine briller l'insigne des " Loups du Bois-le-Prêtre ", vous pourrez dire : " Celui-là a été comme moi, un des meilleurs parmi les bons ouvriers de la Grande Guerre pour la Justice et pour les libertés du monde ".

Heftricht (Taunus), 24 juin 1919.

Liste des Officiers ayant commandé le 161^e Régiment d'Infanterie pendant la campagne

NITARD, colonel, de mai 1913 au 12 décembre 1914 ;

DUCHAOSSEY, chef de bataillon, du 13 décembre 1914 au 31 janvier 1915 ;

ETIENNE, lieutenant-colonel, du 1 février 1915 au 25 septembre 1915 (blessé le 25 septembre 1915)

BAREILLE, chef de bataillon, du 25 au 29 septembre 1915 ;
LAUCAGNE, lieutenant-colonel, du 29 septembre 1915 au 1 mai 1916 ;
DECAGEUX, lieutenant-colonel, du 2 mai 1916 au 30 septembre 1916 ;
MARIANDE, lieutenant-colonel, du 1 octobre 1916 au 22 novembre 1917 ;
GALBRUNER, colonel, du 23 novembre 1917 au 25 mai 1918 ;
REGARD, lieutenant-colonel, du 25 mai 1918 au 18 juillet 1918 (blessé le 18 juillet 1918) ;
LE BRUN, chef de bataillon, du 18 juillet 1918 au 16 août 1918 ;
REGARD, lieutenant-colonel, du 16 août 1918 au 5 juillet 1919.

Citations obtenues par le 161e Régiment d'Infanterie

Le Général SEGONNE, commandant la 128e division, cite à l'Ordre de la Division :

LE 167^E REGIMENT D'INFANTERIE

“ Attaquant, le 8 septembre 1917, le Plateau des Caurières, à l'aile droite des troupes assaillantes, s'est bravement et en bel ordre porté à l'assaut, est parvenu à la troisième ligne ennemie et fait 200 prisonniers. ”

Le Général MANGIN, commandant la Xe Armée, cite à l'Ordre de l'Armée :

LE 167^E REGIMENT D'INFANTERIE

“ Régiment superbe de résistance morale, héritier de glorieuses traditions qui l'avaient déjà distingué dans les combats journaliers du Bois-le-Prêtre en 1915, en Champagne et à Verdun, vient de s'en montrer digne au cours des journées du début de juin 1918 ; violemment attaqué par une division ennemie, Fa contenue pendant trois jours, puis, sous l'énergique impulsion de son chef, le lieutenant-colonel REGARD, a, par d'incessantes contre-attaques, arraché à l'adversaire, un à un, tous les points de la ligne française qu'il avait un instant conquis et l'a définitivement rejeté. ”

Le Général MANGIN, commandant la X' Armée, Lite à l'Ordre de l'Armée

LE 167^E REGIMENT D'INFANTERIE

“ Régiment superbe de bravoure, d'endurance et d'entrain. Le 18 juillet 1918, s'est élancé bravement à l'attaque de positions fortement organisées, a lutté toute la journée avec une inlassable énergie et a réussi à triompher de son adversaire, capturant des canons, des mitrailleuses et un important matériel. Pendant les journées des 18, 20, 21 et 22 août, sous l'énergique impulsion de son chef, le lieutenant-colonel REGARD, a repris à l'ennemi plus de 15 kilomètres de terrain, 5 villages, en dépit de la chaleur accablante et des difficultés du terrain, faisant plus de 400 prisonniers et capturant 12 canons, plus de 100 mitrailleuses et un important matériel. ”

OFFICIERS, SOUS -OFFICIERS, CAPORAUX ET SOLDATS

MORTS AU CHAMP D'HONNEUR (1)

(1) Ces listes comprennent les noms de tous les officiers, sous-officiers, caporaux et soldats comptant au régiment au moment de leur mort. N'y figurent pas les **disparus**, pour lesquels le Régiment n'avait pas reçu avis de jugement déclaratif de décès, ou moment de l'établissement de cette liste (juin 1919).

Août 1914

BETAÏLLE (H.M.) - VILETTE (M.-A.)

Septembre 1914

VANQUICKELBERGHE (D.-V.) - DUPONT (A.) - HERBLOT (M.-L.-J.) - POULON (J.-L.), caporal - MULLER (N.) - BOULINGUEZ - P.-L.-J.) - BUREL (P.-R.-E.) - BOUREAUD (M.-A.), sous-lieut. WENTZIGER (G.), capitaine - BANDEAU (M.-A.) - BOULET (L.-C.-J.) - BOUGNON (E.) - BRISAC (A.-L.) - BRUNEAU (J.-J.) - CARLIER (H.) - CATTEAU (H.-J.-D.) - CHAMPY (P.) - CHARTIER (R.-L.) - CHEVASSUS (R.-G.) - COCHIN (L.) - GRESLEBIN (A.-P.-A.) - GRINGUILLARD (C.-C.) - HALLEY (C.-H.-D.) - HOCQUART (L.-P.) - JACQUES (L.-H.) JOUENNE (P.-J.) 1cl. MALLET (P.-E.) caporal. RAVET (L.). RECHENNEMANN (L.-C.), caporal. RIGODON (M.-L.), 1cl. SCHMESSER (P.). TRESSON (A.-M.-L.) WEISS (M.-P.-B.)

BLONDEL (L.-E.) BOURCELOT (V.-C.) BOURY (P.-C.) BOYER (L.-A.-J.) BRIOT (P.-J.), caporal CERETTO (C.-F.) CRESPEL (J.-B.) CROIZE (J.-H.) 1cl. DOUET (E.) DANTOING (F.) DUCRET (M.) FRANÇAIS (L.) sergent-fourr. HENRION (M.-H.) JOSSIC (A.-J.) HURAUD (L.), caporal HERLANT (H.), caporal HIRON (J.-A.) - LAMOUR (P.-C.) - LAMY (G.-H.) - MARCHAND (H.), caporal - MATHIEU (L.-P.-A.) sergent - RUELLE (E.-F.-A.) - STEIMBACH (R.-C.-G.) - THIVET (C.-E.) - TOUSSAINT (J.-B.) - VIRLY (G.-J.-J.)

BUC (L.), sous-lieutenant - CRETOT (C.-H.), sous-lieutenant - BAUDET (A.) - BEAUCOURT (N.-A.) - BERNARD (J.-A.), caporal - BISSON (A.-P.-L.-J.) BRUBACH (F.-C.) BURIEZ (A.) CASAERT (E.) CALONNE (G.-J.-F.) CHALMETON (M.-M.) CHOLLET (J.-A.-A.) CHOPPARD (A.) COHIN (A.-E.) DUFOUR (A.) DALEUX (A.) D'H U M E (A.) GABEN (E.-E.), caporal GERARD (H.-D.), sergent GUIOMAR (J.-A.) GRIVEL (J.-E.), caporal GRANDO (F.-J.) HARIVEAU (J.-L.-M.) HUBERT (G.-E.-E.), caporal HUMBERT (V.-E.) LAROCHE (P.) MARTIN (G.-G.) MESSIN (C.), 1cl. MONTAT (P.-D.) PARISSET (A.-E.) PLAZANET (A.) RAYNAT (E.-E.) SAUER (A.-C.) THIRIET (H.-J.-C.) TRUCHON (C.) VAILLANT (J.-A.) BOUXIN CARETTE (A.-L.) DEMONCY (E.), 1cl. GUILBERT (G.-A.) GEORGEN (J.) GUITEL (J.) caporal HEYMS (C.-F.) caporal NOTELEZ (F.) ROYER (E.-R.) CHIRTAUX (A.) GASNOT (L.-M.) AIGLE (J.-M.) REVEL (A.) LANSON (A.-C.)

BAGARD (M.-A.) BAY (G.-V.-J.) BRAS-DE-FER (E.-J.) BRIFFAULT (J.-L.) caporal BROODTHUIS (G.-L.) BROUTIN (A.-D.) BUCHET (D.-P.) CARPENTIER (F.-A.) DAVID (E.-L.) DELENTE (A.-L.) DEROBERT (M.-A.) DOUESNEL (H.) FOURCHEGU (A.) GERARD (F.-A.), sergent-major GRENOUILLON (A.) JORET (A.-J.-N.-R.) HALLOUIN (G.-P.) caporal LAPORTE (E.-E.) LEDRAPPIER (G.-C.) adjudant PETIT (L.) PIERRE (H.-C.) sergent PIESSE (L.-D.) PLANTEGENET (A.-L.) sergent PREVAULT (E.) RICHET (G.-E.) caporal SIMON (A.-L.-G.) SAGET (C.-J.-M.) SPELZ (L.-E.) FAYE (C.) KRUM (C.-M.) VAUTRIN (L.-J.-N.) ROY (A.-F.) CABARET (N.-A.) COURTENS (H.-J.) ROBERT sergent-four. COUQUE (F.) GENVRIN (A.-V.).

Octobre 1914

AMPHOUX (F.-A.) SAINT-GENEZ (F.-E.) THIEBAULT (L.-L.) HERSKOVITZ (L.) LACOSTE (P.) TOUREL (C.-A.) BELLIER (L.-J.), caporal CHEVREUX (P.-A.) PERDERIZET (L.-C.-V.) PRUVOST (G.-L.) JACQUIN (J.-P.-G.) CHATEAU (C.-H.) JOLLY (E.) SAUTRE (P.-A.) DIGARD (H.) TISSERAND (M.-G.) FAVIER (M.) GUEROULT (E.-L.) HARDY (L.-J.) MAGNIEN (A.-E.), lieutenant LAURENT (P.-M.-F.-T.) THOUVENIN (T.-E.) BERNARD sergent-major FAIVRE (C.) PILOT (H.-M.) HERVAULT (M.-L.) LAIGLE (G.-A.-L.-V.) MORES (P.) HCARD (C.-L.) BAGLIN (O.-L.-P.) GUIGNARD (L.-E.) BODDAERT (F.-H.) RENARD (J.-M.) BLONDE (F.-M.) LEVY (G.) FELTZ (E.), 1cl CLERON (E.-A.) HILAIRE (P.-C.-A.) NUSBAUM (L.) RAOULT (J.-A.) COLLON (E.) CUYALAA (E.) sergent GUIGNARD (P.-F.-H.) GUINAUD, caporal MONTAUFFI' - R (H.) ROBICHET (C.) SOURLIER (A.-E.) VIRIET (P.-J.) DEBONNET (E.-A.) GAUTHIER (C.) GRANDJEAN (A.-L.-L.) LEFEVRE (L.-M.) PARANT (P.-E.) PIERON (J.-E.) RIO (H.-M.) SIEGLER (J.), 1 - cl.

Novembre 1914

AUGE (J.-E.). BACHELEY (E.). BAILLY (G.). BATTUT (A.). BAUDIN (P.-L.). BEGUET (A.-J.), sergent - BERNON (L.), caporal. BERTOLOLY (L.-L.). BONNAURE (J.-R.-R.). PILLARD (G.-J.-A.). BOUTILLAT (A.-E.). BRAULT (E.-A.). BRALIX (L.-V.-T.-E.). BRETON (V.), sergent. BRISBART (J.). BROUCK (E.-L.). BROUSSE (L.-H.). BRUNET (H.-M.-L.). BUISINE (L.-H.). BUOT (M.-V.-H.). BUREAU-MALCUS (J.-A.-F.). CARETTE (J.-B.-A.). CASTEL (H.-E.-C.), caporal-four. CHAMBRELAN (C.-A.). CHAINQUIOU (M.-A.). CHAUVEAU (L.-J.). CHOMBART (P.-C.). COCQ (H.-L.). CLERCQ (A.-L.). COLPAERT (C.). COONE (N.-J.). COUILLE (E.-J.-M.). COULON (H.-C.). DANHIEZ (H.). DELPLANQUE (F.). DEMOURY (E.). DESALLANGRE (H.). DESHAYES (A.), caporal. DILLON (C.-M.). DIOGON (L.), caporal. DUCOURET (M.) 1 cl. EBERWEIN (J.-M.). FLECHTER (E.). FOURNET (G.). FRANÇAIS (C.). GAZON (F.-E.). GENEVRIER (S.-M.). GICQUIAUD (L.-F.). GERAULT GLASER (A.-L.), sergent. GOOSEN (G.-T.). GUESDON (G.-V.-A.). HARDY (R.-P.), HEMON (C.-L.-A.). HERREST (M.-A.). HEUDIARD (M.-A.-F.). HOMMERY (C.-V.). HUGOT (V.). HUSSON (H.-A.). HUSTA (J.-C.), cciporal. JACQUEMIN (A.). JACQUIER (L.-P.). JARDE (A.-M.-E.). JOFFROY (E.-H.). JEGOU (M.-J.). JOLICAR (H.-P.), 1cl. KREMER (G.). KRETSCH (A.). LALLEMENT (V.-P.). LAMI (H.). LANSON (T.-G.). LATARSE (P.). LECOURT (G.-A.). LEMANACQ (J.-M.). LESAGE (E.-L.-E.), ccporal MAGNIER (A.-M.). MARCHAL (A.). MAYEUR (L.-F.). MICHEL (P.-G.). M 1 LOT (J.), 1 c1 MARCHAL (L.-T.). MONTILLION (P.-E.-E.), 1cl. MORLET (G.-J.). MOUILLET (C.-P.-R.). NOLOT (L.-L.), 1cl. ONORATO (P.-J.-R.), coporal. OZENNE (E.-E.), sergent. PERRIN (M.-L.-A.). PETIT (J.-M.-J.), caporal PETITFILO (J.-M.). PODEVIN (C.-P.). RABIET (G.-E.), sergent. RAIMOND (P.-C.), sergent. RENAULT (A.-L.). ROZE (L.). SALSAC (D.-J.-N.). SANSON (D.-E.), coporci. SCHMITT (A.-E.). SCHNEIDER (J.-B.-E.). SMEYERS (L.). THOMELIN (A.), sergent. THURET (A.-L.). TOUSSAINT (M.-A.). TRUYTS (H.-L.). URION (M.-L.). VERITE (G.-L.-A.), sergent. VONCKEN (E.-E.). WALLARD (H.-C.). GUIOT (M.-R.), adjudant. KLAINGUER (L.-J.). LEYMARIE (H.-L.-B.). MOUROT (A.-A.). CAUDRELIER (J.). I-HIPHANEAU (R.-L.). CHABRO (L.-J.), caporal. PAQUELIN (IL.). URBAIN (P.-M.). ARNOULD (C.-A.). MEILHAC (E.-L.). GUIBET (M.-A.). LAURENT (R.-A.-H.). PORTE (A.-F.-R.). MIGEOT (J.-E.). ANTOINE (E.-C.). FLEUREAU (IL.). NOUTS (C.), sergent. HENNEQUIN (E.). DEBARD (E.-A.), caporal. HENNEQUIN (J.). MAUBLON (F.-E~). COSSON (L.-P.). CREPIN (H.-C.-O.). HAINZLAIN (A.-L.). TISSERAND (M.-E.-H.). GOUX (C.-O.). BURHGRAEVE (O.-C.). GUIBOUT (E.). PATERNOTTE (L.-J.-F.). SIBON (L.-A.). CARPENTIER (G.-L.). PERTIN (A.-O.). BEZANCON (A.-D.).

Décembre 1914

DALLAINE (L.). COCHEZ (F.-M.). COLBAULT (G.-H.). GANAYE (J.-B.), sergent. ROYER (C.-L.). TOUSSAINT (J.-L.), 1" cl. BROUET (C.-E.). FOREST (E.). BERNARD (G.-P.), caporal. BOUCHARD (E.-F.). DUVAL (L.-JJ.). MORET (A.-C.-A.). ADAM (J.-E.). BEDET (C.-E.). CHEVAL (A.-E.). DULIEGE (B.). LE GOFF (P.-M.). MELIN (R.-E.). BASTIEN (C.). BUCHHOLZER (LJ, caporal. BUQUET (L.-E.-P.). CALIN (G.-C.-A.). CAUSSIN (A.-A.-H.). CHRETIEN (G.). DEHEURLE (M.-C.). DORGERE (L.). HOUALLET (G.-L.-F.). LEBRETON (A.-J.-A.). SALIGNAT (H.-F.). GALUSTRE (R.-M.). MEDEE (G.-R.). BRIERE (J.-A.-M.), lieutenant. POINTENER (J.-C.), capitaine. MOREL (C.-L.), sous-lieut. ROSSI (M.-C.-A.), sous-lieut. SIMONIN (J.-L.), méd-major. ANDRIEUX (H.-O.). BAILLARD (H.-L.). BAZIN (A.-R.), sergent. BLONDEL (A.-J.-F.-E.). BOMBARDIER (P.-C.), 1cl. BOURDELOIS (J.-M.). BUISINE (B.-V.). CAULIEZ (V.). CAULLIEZ (J.-J.-A.-M.). CHANTEPIE (A.-J.-B.). CHAPPEDELAINE (G.). CHARRIER (A.), 1cl. CHEVALIER (H.-X.). CHAUVET (J.-A.). CHIEUSE (R.-G.). CLERICK (J.-E.-C.). COLSON (L.). CORROYER (H.). COULON (R.), sergent. DAGNICOURT (R.). DARTOIS (G.-M.). DEBEAUME (G.). DEMONFAUCON (C.). DEMOULIN (L.), sergent. DESMOULIERES (E.). DIOT (C.), caporal. DUREL G.). FEUTRY (M.). FRUSTIN (C.-N.). GESBERT (H.). GOUDEAUX (A.). GOYPIRON (P.), adjudant. GRAS (A.), sergent.

HAAS (M.-A.), sergent. HANSMOENNEL (L.). HIVONNET (H.-C.). HODAR (L.-E.). HUEL (L.-M.), sergent. HUSSON (X.-J.). JACOB (A.-E.-P.). LAMBOULE (J.-J.). LHOMME (E.-E.). LOMBARD (G.-L.). LUCON (J.-R.). MORY (A.-F.). PARISOT (P.-J.). PASCO (E.-E.), caporal. PETITJEAN (P.-E.). RAMU (M.-G.-J.). RICHARD (P.-H.). RICHELLOT (T.-L.-R.). RIFFARD (F.), caporal. ROUSSELOT (J.). SAHUET (F.-J.). STERPINC (E.-P.). STIP (V.), sergent. TARRAGONNET (H.). THIVAUT (R.-F.). THOMAS (M.-H.-F.). VACARESSE (H.). VAN ACKER (A.). VILLEMENEY (L.-G.). WERRELL (E.). LERIDON (A.-R.-T.-P.). SCHOTTER (L.-G.). THYRARD (C.), 1 "cl. BRUERE (A.-G.). LIPREAU (V.-A.). MOKEL (E.-I.-i.). BELLON (P.). HANOY (H.-T.). ARNOULIN (R.-R.). BLINET (L.-M.-G.). BOUDIN (E.-C.). BURCKEL (L.-G.). GAULANDEAU (M.-L.), caporal. GRAMME (M.). LEFPANC (A.-A.). PICHELY (P.). SIMON (A.). GARNIER (J.-A.). COLLOT (A.-P.). BALOCHE (L.-P.-P.). LANGLAIS (E.). GUILLARD (A.-E.). JOUEST (E.-J.). CASSAT (J.-L.-E.). LOBRAIN (L.-M.-J.), caporal. BLONDEL HUE (E.-P.).

Janvier 1915

HUMBERT (H.-S.). CHERRIER (E.-L.), caporal. BOURET (J.-B.-G.) dit DENIS. CARRCY (G.-A.-F.). CINTRAT (M.-E.). HARDY (A.-F.-E.). LEPAGE (V.-M.), sergent. HARDOUIN (L.-J.-C.). EERTRAND (R.-L.). BROUILLARD (L.-C.). J 0 RA N DO N (E.), 1 - c 1. STOURM (Y.-M.). GOUARD (C.-L.). SINGER (J.), sergent. ADAM (N.-E.). BASTIEN (G.-C.-M.). BRABANT (G.). CHATEL (Ch.-E.), sergent. CHEVALIER (G.-A.). COLAS (A.-M.). COLASSE (M.). COLLIERE (R.-J.), sergent. DABOUST (A.-L.). DESERT (J.-M.).

FILIPPI (D.-J.). FROCARD (R.), adjudant. GILIBERT (L.-J.), caporal. GOBBE (R.-E.), sergent. GUILLEUX (N.-C.). HUET (Y.-M.-G.). IMBERT (F.-M.). KCHAM (A.). KIMMEL (C.-L.). LAMBOLEZ (M.-L.-G.-E.), sergent. LAUMAILLER (G.-G.-P.). MOUROT (A.-E.-E.), sergent. MOUROT (E.-E.). RACHEL (A.), 1 - ci. SCHREIBER (A.-P.), caporal. TOMCHAR (R.-R.). VALLEE (R.-L.). VICOMTE (L.-A.). V 10 N (E.). VERRIE (Ch.-G.). BRULEY (L.-A.). CARPENTIER (A.-A.). DURUPT (A.). HUMBERT (H.-V.). MOUCHOTTE (J.-A.). GUENARD (A.). LESOBRE (E.-F.-T.). **TOYRE** (H.-P.). MOUCHEL (M.-J.-A.). PERROUIN (L.-F.-M.). POTTIER (J.-C.), sergent. FRANÇOIS (IL.). GRIPON (R.-V.). LE ROUX (J.-M. DUBOIS (H.). DURAND (A.). JOUNEAU (M.-C.-E.). KIMMERLES (C.).

Février 1915

BECKER DECAUX (L.-E.). BEILIER (M.). GUIYOT (A.-L.). EMERIAU (E.). CAMBAS (M.-L.). TASSIN (G.-R.). DEVY (L.-L.). GUILLOT (P.-M.). DENIS (L.-A.). CONVERT (G.), caporal. DESVIGNES (R.), caporal. PAQUIS (G.-A.), GASCHET (E.-E.). RIDEL (J.-Ch.). GAILLARD (C.-E.). BERGER (Ch.-A.), caporal. BETON (A.). BOYER (P.-E.). CANNAN (L.-J.), caporal. DENIZOT (R.-A.). DURAND (G.), sergent. FLEURY (Ch.). HODEE (A.-J.). HOLSCHUCH. ISAMBERT (E.-L.-J.). LARCHEVEQUE (C.-J.). LAVERGNE (R.-A.). MORIZOT (E.-J.), caporal. SIMONNET (M.-C.), THIEL (A.-H.-V.). AGAR (V.-J.), caporal. BENASSY (J.-F.). BOULET (P.-F.-J.). COUDOUX (G.). COURQUET (E.-M.-J.), serg.-maj. MILLOT (H.-E.), caporal. ROGLIN (G.-A.). THIBAUT (P.-H.), caporal. VERY (H.). GALLON LAUT (A.-J.). CORBEAU (A.-T.). MICHEL (L.-E.).

Mars 1915

GALICHET (C.-R.-A.). SALOMON (J.-G.). AREND (J.), adjudant. GRIES (C.-G.), sergent. MEREL (P.-M.-G.-L.). REVERSAT caporal. THIEBAUT. LANGLOIS (H.-L.). CALIPPE (V.-D.). DUTILLET (L.). GOYAU (C.-M.). CHENAL (S.), sergent. CARDAVOT (F.-C.-H.). SENET (M.-L.). CIERS (H.-J.-O.). EMERIAU (J.). HOULLEAU (A.-L.-J.). MACE (A.-J.). PATY (A.-L.). GUYOT (M.-A.). BOUTROY (E.-A.). FEVRIER (C.). MATHIEU (P.-N.), sergent. ACKER (F.-J.). BALLAND (L.-A.), sergent. BRAUCHETTE (U.-J.). CHAUMETTON (J.). CHRETIEN (C.), caporal. DELOL (A.-H.). FEVRIER (C.). GAUTHIER (H.-E.-C.). GENEAU (V.), caporal. GERARD (J.). GIRARD (E.-F.-H.). GLENEAU (A.-A.). JACQUIN (E.-J.-J.), sergent. JOUBERT (M.). LA H 1 TT E (B.). LAVAUD (F.-A.-V.). LEGEAIS (L.-M.-J.). MALGOUVERNE (C.-C.). MOISSON (C.-M.). PERY (J.). RICHARD (L.), caporal. ROBIN (A.-E.). ROBIN (G.-A.). ROUELLE (L.-A.). SCHWOB (A.-L.). SPIRE (Ch.-A.). TAILLEFERT (B.). THURMES (L.-H.), caporal. VERRON (G.). VIGNAL (B.). TAITZ (F.).

BOULANGER (M) CROMPHONT (P.). DELCLAUX (L.) FEURSTEIN (G-), sergent PERY (J.). ROUSSET (F.), caporal. SERGENT (E.). BONNEMAIN (P.-A.-C.). DIROT (E.), caporal. JOUBERT (M) JOUBERT (J -J) DAMIGNY (R.) caporal. DE LAFORCADE (M), adjudant COLAS (L.-A.). BRIERE (E.-D.-E.). BEAUFORT (H.-A.-H.). ARNOULT BRAS-DE-FER (A.-L.). GELARD (L.-L.-P.). COUTRAY (Emile), lieutenant - GEY, sous-lieutenant. LIS (G.-Ch.), sous-lieutenant - VALETTE, lieutenant.

BARBOTTE (Ch.-M.). BECHTOLD dit BERTRAND cap. - BELLEAU (Ch.-E.). sergent - BENECH (F.-J.-D-), sergent - BETIZEAU (G.-M.), adjudant - BONTEMPS (H -S.). BOULLEAUD (E.-C.). BOURCIER (J.-A.-F.), adjudant - BRESSON (A.-G.). CARE (C.) CARRIER (A.-F.). CAUFINENT (R.-E-), caporal, CAZE (A.-E.). CENON (A.-P.) - CHABBAT (R.). CHAMAILLARD (L) CHEVALIER (A.-J-). CHRETIEN (A.). CHRETIEN (P.). CHRISTORY (G.), caporal - COLOMBO (A.). CORROYER (F.-E.). DECHARME (G.). DELARUE (E.-F.). DENNINGER (E.), caporal DERAZE (R.), sergent. DIOT (R.). DIXNEUF (A.). DUCROQ (M.). DUFOUR (S.) DURAND (M.). DURET (Ch.-J.). ESTADIEU (IL.). FARNAULT (L.). FEUGEY (R.). FOURNIER (A.). GARAUDET (C.), caporal. GEORGES (R.-E.), caporal. GILLIER (M.-F.), sergent. GIRAUD (F.-R.-C.). GIREAULT W-J.). GAUDELET (H.), caporal. GOUGET (J.-H.-B.), sergent. G RA DT (G. -A.), 1 - c 1. GRAVELAT (J.-B.). GRELET (V.-L.), caporal. GUESNON (A.-V.). GUILLEMINOT (R.). HARDOUIN HUMBLOT (J.-E.). IMBERT (A.). JACQUEMIN (E.-H.), JACQUET (H.-R.), sergent-four. JAUFFRION (M.-G.). JOIGNON (L.-E.). JOLLIT (A.). JOLY (L.-R.), sergent. JUDEY (P.-G.-G.). JURIERVIEZ (M.-A.), sergent. JUSNEL (L.-E.). LANSIGU (G.). LEFERRE (G.-F.-A.), sergent. LEOPOLD (A.). LEOPOLD (M.-E.). MAGDELEINE (C.-L.). MAHUET (L.-E.). MARCHAL (C.-M.). MARCHAND (L.-A.), caporal. MARTZEL (N.), caporal. MOREAU (H.-J.). MARY (G.-A.). MORY (G.-A.). PAPIN (E.). PEULTIER (P.-A.), caporal. PINEAU (L.-E.), caporal. PLISSON (F.). PRAITEAU (G.-E.). QUEIREL (M.-J.). QUINQUENET (L.), caporal. RACT (M.-H.), caporal. RENAUD (IL.). RENAUX (A.), caporal, RICHARD (L.-E.), caporal. RIGAL (J.-J.-B.). RIMBAULT (H.-L.). ROBLIN (G.-L.). ROCHER (A.-S.). ROYER (H.-L.). RUDELLE (G.-M.), caporal. SOT (R.-M.-H.), caporal. STUMPF (P.-J.). THIRION (R.-E.). THOMAS (H.). THOMAS (M.-A.). THOUILLET (F.-L.). VERRIER (M.). VICENT (A.-A.). VIGERIE (P.-L.), sergent. VOISSEMENT (A.). ZAMBAUX (J.-M.), caporal. VALETTE (L.-C.), lieutenant.

AGATHE (CI.-L.). BARBIER (E.-A.). BEGARD (E.-A.). BELARGENT (H.-F.). BERTHET (A.-J.), sergent-major BESSON (A.-E.). BIZOT (L.). BOGENEZ (C.-G.). BONABOT (E.-H.). BOTTARD (M.). BOULET (R.-J.-J.). BOURSE (G.-F.). BRICE (M.-E.-J.). BRIOT (L. -V.). BRODSKI (C.-C.). BRUNET (E.-S.-J.). CANTINEAU (M.-A.). CHASSAGNETTE (A.-L.). CHERON (P.-A.). CLATOT (T.-J.). COLAS (R.-L.). COLLARD (IL.), caporal. COURTIOL (E.). CUVELIER (N.). DAVANT (J.-V.), 1cl. DAVILLER (E.).

DELAUNAY (E.). DENIS (IL.), sergent. DOLET (F.-R.). FOLLET (L.). FOURNAL (J.). FRIGIERE (M.-C.). GALLOIS (R.-C.). GAUTHIER (E.-T.). GOUGET (H.-A.). GUERANDEL (F.-M.-E.). GUILLOCHET DE LA PERRIERE, ca HEMERY (P.-V.), sergent. H. U B E R T (A. -A.). JOSSE (M.-H.). JOUSSE (A.-A.). KOCH (J.-G.), sergent, LAFFARGUE (G.-G.-C.). LAHIERRE (C.-L.), caporal. LAMARCHE (J.-A.). LOMBART (E.-F.). NOEL (J.-F.-M.), adjudant. OSWALD (A.-G.), sergent. PHILBOIS (A.-G.). PONTY (G.). RUFIN (R.-L.-G.), sergent. SOUHAIT (J.). TAILLEFUMIER (H.-R.), caporal. URION (M.-J.). VINET (H.-V.), caporal. ZAVATTARI (G.).

Avril 1915

ANCELOT (Ch.-J.). ANDRE (J.-G.), caporal. ANNEQUIN (Ch.-A.). BERNARD (A.). BONNEAU (J.-B.-A.). BROUILLAC (E.-A.). BULCAEN (A.). CHAMPDAVOINE (F.), CHAUVIERE (E.-E.), sergent. CHERY (F.). CHESNEAU (L.-L.). CHESNEAU (A.). COVEZ (J.-H.). DANHU (M.), sergent. DELICOURT (L.). DESFOUGERES (G.). FILLON (G.). CABET (M.). GADE (A.). GODIN (A.). GOURE (I.-E.-E.). COURE (A.-R.-J.), sergent. GRAELING (R.-C.). GULBIN (M.-R.-M.). GUERAULT (H.-A.). GUILLOIS (L.-A.-S.), caporal. JOLY (P.-A.). JULY (J.-G.), caporal. KLEAU (J.). LAURENT (J.-E.). LECAILLE (H.-O.). MARANGE (P.-L.). MARCHAND (P.-M.), adjudant. MARTIN (E.-A.), caporal. MARON (H.-P.). MARTINOT (G.-J.-J.), sergent. MATTON (E.), sergent, METTENET (J.). PETITJEAN (G.-A.). ROQUEN (A.-F.). SENELIER (R.). THEVENARD (E.-A.). VIARDOT (Ch.).
DURAND (L.). FLEURIAU (Cl.). GUICHARD (D.-E.). GUILLOU (H.-G.). MUNIER (A.). PAILLARD (R.-L.), caporal. VALENTIN (M.-A.). BELPECHE (P.). BLAIS (R.-A.). COLOMBIE (G.). GUYARD (P.-G.). MEILLEY (L.-J.). NADAUD (M.). PERDRIAUX (H.-L.). REGNAULT (A.). SOLD (L.).
ANTOINE (IL.). GIRARD (M.-L.). O'KERRINS (P.-M.-F.). RYS (E.-H.), caporal. BECKER (V.), sergent. COL-IN (A.), sergent. COLLIN (Ch.-.). COSTEUR (J.-A.). EMERIT (H.). HEDIN (D.-F.). HEITZMANN (G.-A.). ROYER (G.-L.), caporal. GUEMAS (H.-J.-M.). DECOURT (A.). DESPLANCHES (F.). DAUDE W.). QUANTABIN (M.-P.-J.). CAMUS (L.). FERRAND (H.). HANIESSE (E.-F.), caporal. GRIFFITH (E.). BELLER (E.). BOGARD (M.-N.-J.). CHATELAIN (A.). GODICHEAU (J.-M.). HERVE (A.-L.-A.). BIRLING (M.-R.-J.). BUREY (A.-E.-E.). COSTERISANT (C.-A.), caporal. GUYARD (G.). BOUGIS (G.-L.). ARRAMY (A.). BREGEON (L.-J.). BRISSON (G.). DEBRADÉ (M.). FEVRE (P.). COANET (H.-E.). BROCHOT (V.). GUILLET (G.-G.-E.), caporal. HILLAIRET (H.-G.-V.). LEPINE (L.-J.-B.). QUELLENEC (H.),
ANDRAN (G.). BENETEAU (F.). BOITIAU (A.). COLIN (Ch.), caporal. COUYLAS (F.-L.). DURAND (C.). FELIZOT (G.). GAILLARD (A.). GAY (G.). GUIOT (A.-A.). SIMON (E.-Ch.). CHAMBRELAN (G.-A.-A.). CHAUMERON (A.-E.). COLIN (E.). CRENAN (M.). FROMONOT (L.-R.). GUERIN (F.-J.-M.). GUICHETEAU (P.-B.). GUIGNARD (C.-E.). GUILLATEAU (J.-A.-N.). INGRAND (M. -J. - P.). JANNOT JEANMOUGIN (A.-L.), caporal. MAHUET (L.-E.). MARCHAIS (E.-A.). NATHIER (C.-A.). ROBERT (G.-M.), caporal.
BEGUIN (L.). BURNEL (Ch.-A.-F.). CHAUSSY (H.-M.). DELORME (J.-M.). DENTINGER (G.). GONDARD (J.). BOUVEL (L.-F.). TISSIER (R.-E.). De ROCQUIGNY DU FAYEL (J.), lieut. BITAILLE (H.-J.-M.). DAUDON (A.). GILBERT (T.-N.-E.). GIRAUD (A.-E.). MASSON (M.-C.-R.). NOEL (M.-L.). BAUCONTET (J.-L.), sergent. PIDAFF (A.). ANDRE (M.-A.), caporal. BULTIAU (A.), sergent, DEFRANCE (Ch.). DRAUET (J.). FLORENTIN (E.). FONTAINE (L.), caporal. FRONTIER (A.-G.-D.). GUIGNARD (C.-L.). HAUTEFEUILLE (M.-C.), caporal. NEAUD (J.). REILLAT (F.). CONSTANT (E.-P.). LECLERC (H.-M.). CHAPON (A.-J.). GAGNEUX (P.-M.). GATEAUX (L.).

Mai 1915

BREVOT (B.-C.). BUTIN (A.). CROMPACH (J.-L.). GEOFFROY (L.-P.), adjudant. MAIRE (C.-V.). NOEL (J.-A.). PERANDEAU (A.). POISSONNIER (A.). GAUTHIER (G.-F.-A.). HYTIER (A.-E.). PIED (L.-E.), sous-lieutenant. LUCAUD (M.-L.-A.). GUYOT (V.). MARC (D.). HABY (B.-A.). BARBELIN (A.). BENON (Ch.-P.). DIGARD (R.-F.), adjudant. BRIOLAI (J.), caporal. CLAUDIN (P.-J.). GAUBIER (C.-A.-E.). GENISSON (R.-H.). HERBONNIERE (E.-A.-B.), 1^{er} cl. REDER (R.-E.). COUCHANT (L.-L.-G.), sous-lieutenant. ARTIGUE (F.-S.). BARBIN (L.). BARETH (Ch.-J.). BESSON (J.-N.), adjudant. BOUCHEZ (Ch.-L.). BOURGON (E.-B.-A.). CAILLAUX (R.-G.). CARPENTIER (A.-V.). CHAUSSIN (B.). CHOUQUET (F.). COUSQUER (C.). DOUSSOT (M.). GAILLARD (G.). GAUTHIER (J.-A.). GENIS (C.-M.). GRASSIN (M.-H.). HALOUI (A.). HAUGUEL (J.-G.). HUE (G.-C.). HUSSON (P.-E.). JOLIVET (A.-L.). JOLLY (E.-G.). JOURDAN (A.-D.). MINAUX (P.-G.-A.). MORTIER (G.-E.-G.). NAYERAT (R.). PELAT (A.-C.), sergent. RUELLET SARTIER (E.). SIMEON (A.-A.). SIMONNET (F.-J.). BACHR (E.-A.), caporal. BARAT (Ch.-V.), caporal. BERGER (IL.). BERNARDET (A.-E.). BEZIEAUX (R.-J.). BIGEON (P.-A.). BONNET (A.-J.), sergent. BOUCHET (A.-A.). BOUFFLERS (E.-L.). BUNEL (G.-S.-F.), sergent. CHAPELLE (F.-E.). DAUNOU (M.). DAVIAUD (A.). FEVRE (R.). FOURNIER (E.). GASTY (F.-T.-B.). GAUDIOT (F.-C.). GIBIER (M.-A.). GOURLAND (A.-E.), caporal. GUERRE (A.). GUIBOUT (P.-A.), caporal. HESSE (L.-A.). JEANROY (A.-A.), caporal. JOLY MALAGOLI (E.-L.), adjudant. MICHOT (M.). MOULINAT (F.). PELGE (R.). SI ROST (D. -J.). TOURNEUR (Ch.). VALANCE (C.-G.). BILLE (Ch.). FOURNIER (M.). FRANÇOIS (J.-B.). LARCHER (A.-A.). VERROLOT (Ch.-A.). CHEVALIER (V.-E.). DUPUIS (L.). BARREY (H.-F.). DOUSSAT (D.). GIRAUDEAU (G.-A.). CAILMAIL (E.).

PRINCE (A.-J.). TRUCHARD caporal. AIGELDINGER (G.-N.). BISTON (L.). CARNEZ (G.-P.). CASTIAUX (H.-C.), caporal. COQUILLE (C.). DUMONT (E.). FAILLOT (M.). FREREBEAU (F.-F.). GALLOT (E.-H.). GAURON (U.-L.-E.), sergent. GEORGES (R.). LASSAUX (E.-G.). LIEUGNEY (M.-J.-C.), sergent. MEHUL (P.-F.). MERCIER (F.-V.-A.). MICHELON (A.-J.-E.). PEIFFER (E.). RAIMBAULT (L.-J.). RENAUDOT (H.-C.), 1cl. SAUTY (E.-L.). VEISS (L.). VIARD (H.-M.-) DUCLOS (L.). GIRARDOT (L.-A.). LECLERC (L.-A.). OUDOT (M.-C.-A.). ANDRE (A.-M.).

Juin 1915

BATTEUX (Ch.-A.-A.). BOISSON (G.-R.). CLIN (E.). GIBERTRAUD (R.-P.-E) GORE (A.-R.-G.). LOISEAU (P.). MEAUX (P.). ROUSSEL (J.-R.). BEAU (A.-L.), sergent. BIGOT (M.). CHATARD (L.-L.). DURAND (E.). COCHETEUX (A.-D.). LALLEMAND (L.-G.), caporal. GARNIER (C.). CHAMBON (P.-J.). GODINEAU (J.-E.). HURON (M.-P.-E.), sergent. PERTHUIS (A.-A.). BACQUET (M.-A.). BENARD (G.), sergent. BERGER (A.-J.). BOURGON (J.-H.-E.). BRIGAND (H.-F.-G.), caporal. BOUVET (R.-J.), caporal. COLLOMB (M.-A.). DELAIRE (H.-J.). DESOUBRY (E.), caporal. FRANÇOIS (E.). HEUREAUX (N.-J.-L.), caporal. LHUILLIER (C.-F.), caporal. GRASSET (A.-J.). GROSJEAN (J.-C.). BERTRAND (IL.). GOUET (M.-E.-F.). LEGAY (E.). LOUYAT (J.). BESANÇON (N.-H.), caporal. ROUYER (J.-L.). BAS (M.-J.-E.). BULME (J.-P.-M.). DEMANGE (CI.-A.). POUILLOUX (A.). THUILLIER (A.), caporal. MANSARD (J.-B.-A.). MASSON (E.-A.). KRAKOWSKI (J.-L.). SOULAT (M.-H.). ALTENBURGER (IL.). BROCAL (M.), sergent. CHOUQUET (A.). COLLIN (A.-J.). FAMBUTE (E.). GALLOIS (C.). GAUTHROT (J.). GRAEBLING (L.). GRUET (E.-H.). GUENOT (E.-A.). PIERROT (P.-L.). BERTI (R.-L.). BIZOUARD (J.-G.-A.). BLONDEL (G.). BOITEL (G.-F.), caporal. BOLATRE (P.-E.). BUREAU (A.). CARDON (M.-D.). CHARLOT (G.-H.). CONSTANTIN (L.). CUZEAU (E.). DELATTRE (E.-J.). DESJARDINS (E.). DESLAURIERS (A.), caporal. GLASSER (L.). GLOTZ (J.-C.-L.). GORICHON (L.), caporal. HEBERT (E.-P.). HICKEL (G.-A.), sergent. JAULIN (E.-L.-L.-F.), caporal. JEAN (L.-J.), caporal. LAIDET (F.-L.-F.). LALLEMAND (A.-F.). LEWI (H.-M.). MERLIER (R.). NARCY (C.-A.). RAMBOUR (E.), caporal. RIEVIÈRE (H.-M.). TESTARD (L.-Ch.), adjudant. VIVIER (M.-E.), sergent. BEAUMONT (J.). HACHAÏR (C.-S.-J.), caporal. HAMETTE (L.-E.), caporal. JEAN (H.F.)~ JOLLET (N.-A.). J U 1 N (A.). LOZZIO (L.-C.), sergent. MARIE (F.-L.). MARQUET (R.-E.). MASSON (T.). MILLARD (M.). MIMET (G.), caporal. MONCHABLON (J.). NOEL (G.-L.-A.), sergent. PORET (O.-F.). RODIER (A.-A.). TRONNET (E.), caporal. URBAIN (A.-G.). CAILLE (A.-A.). GEORGES (L.-C.). LABLANCHE (E.-R.), sergent. MARQUE ~F.-D.), caporal. ROLLAND (M.-G.-F.), sergent. BOIS (L.-J.). POISSON (J.-L.). BERTRAND (R.-C.), sergent. CROUZET (J.). DEMISSY (V.-H.). DUMAS (N.). GIRARD (E.-G.). MARTINET (S.-G.). MAYNE (G.). TRESPEUCH (F.). DUMAY (A.). EBERHARDT (G.). GATEAU (L.-D.). NOEL (L.-J.-M.). ABADIER (G.-C.), commandant. BARTHELEMY (F.-L.). ANDRE (A.). CHAPPE (O.), caporal. DESVERNES (A.). PETEUIL (H.). BINET (J.-L.). BREON (M.-M.), caporal. BONHOMME (A.-L.-A.). CONNART (F.). DEFURNES (C.-F.). DELHOMME (A.). DEVAUSSUZENET (G.). HAUSTETE (H.-J.), sergent-major. HEIM (R.-J.-J.). JOUY (P.-A.). LABIE (L.-F.-F.). LAUBEUF (E.-A.-F.). LECORNEY (F.-N.). LEGOUGE (G.-G.). De BOE (G.-F.). DUMONNET (M.). GIRARDIN (H.). GIROT (L.-L.). MOREAU (J.). MUTIN (G.-E.). THOMAS (L.) dit PIERRON. CHARTREL (S.-J.-J.). GRANDJAN (J.-M.). JAILLET (H.). TREMON (M.-A.). DUCAROUGE (J.). MERTRUD (L.A.).

Juillet 1915

SCHULER (E.-F.), caporal. BELLOIN (F.-T.-A.). CHATELET (J.-M.). COLAS (M.). DELLEHAÏES (J.-M.). FERRIERE (R.). MAUCARRE (V.-A.). PETITCOLIN (M.-A.), sergent. DUPRE (A.). FRICHET (L.-A.). MARIE (A.-A.). GARNIER (F.-C.). BONAVAUD (Ch.-E.). FONTY (L.). GETE (D.-P.). CAILLET (A.-L.). CONTAL (Ch.). DIGNAT (E.). DUPERRIEUX (G.). LAQUIER (C.-M.). MARTIN (J.-M.-L.). PACCAUD VALLE (E.-I.). CHAGNEAU (T.-L.). GAGA (C.). VASSEUR (M.-P.). SCHKLARWSCKY (L.), caporal. JABLUT (L.-A.). PIERRAT (G.-M.). POIROT (L.-A.-E.), adjudant. PION (L.-L.). DAVID (J.). GABARD (J.-A.). DUMOUSSEAU. DEMANGE (M.). HONORE (G.-L.). BETER (F.-T.-A.). MAIRE (A.-E.). ROYER (A.-F.). BUREAU (L.-H.), caporal. GARENG (Y.-L.-H.), caporal. POINTAUX (G.-J.). RENAUDIN (M.-Cl.). RATH (Ch.-J.). ROTH (Ch.-J.). CASTERAS (A.-G.). VAILLANT (E.-A.).

Août 1915

GUERIN (L.-M.-E.). GERARD (L.-E.). JUHEL (M.-P.-M.). HERBLINE (M.-H.). JACQUOT (H.-A.). LAMBERT (C.-L.), sergent. FRANÇAIS (L.). MAIRE (J.-R.). PELLOUX (L.-A.). PRAT caporal. DECHANNES (A.). PAUTET (F.). CLERE (O.-E.). DESCHAMPS (H.). AUBERT (M.-L.), adjudant. BRANS (H.), sergent. GALLON (J.-V.). GETRAND (A.). GIVRY (J.-C.). HUTIN (A.-R.). KIRCH (F.-A.). LECLERCQ (A.-R.-A.). LETOURNEAU (L.-J.). RACADOT (H.-E.). RENAUD (H.-A.). CROMBET (F.-D.). HUE (E.-F.). MAREAU (A.-H.). BOURON (L.), caporal. COLLIN (M.-R.). COULMIER (G.-L.). CREPIN (H.). CUIRIN O.-B.-B.). GUERMANN (C.-L.-E.). MIET (R.-H.-E.). BRULIN (M.-E.). CHEVRE JAMIN (A.-L.). LABÉ (EA.). LESIMPLE (P.). MONTAUFRAY (C.). PERIER ROGER (G.-L.).

LARMET (M.-L.-A.), sergent. HONORE (M.-M.-M.). SAUNIER (M.-Th.). MELIN (J.). JIREAU (F.). CHERPITEL (P.-M.), caporal. GOUBARD (L.-J.-M.).

Septembre 1915

SALES (M.-E.). FLORANCE (A.), caporal. CHERITAT (J.-G.). LIEGEOIS (R.-C.). BERNARD (C.-J.), GEOFFROY (F.). GIBLAS (E.-A.). GROSPRETRE (C.-E.). JACQUEMET (J.-M.-A.), caporal. MAG(NEL (M.), 1- CI. ROZE (E.-L.-A.). SCHERRER L.-J.). CHRETIEN (E.). HENRY (R.-G.). VINCENT (J.). DIGARD (E.), sergent, EULOGE (E.). FOULON (M.). GOUGAT (M.). ANGLADE (A.-J.). COQUET (A.-H.), caporal. LE GAL (P.-M.), LE RIGOLEUR (L.-G.). MARTIAL (J.-A.), caporal. THIVAT (H.). UNAL (A.-J.), caporal, CARGUIN (P.). DONZEL (J.-L.). GROSSE (A.-F.). MAIRET (J.). PARIZOT R.-J.-A.). RENAUDIE (M.-L.). SERIN (B.).

ORY (A.-E.), sous-lieutenant. BRIANT (R.-J.-H.), sous-lieut. BOULOGNE, sous-lieut. CORDONNIER (M.), sous-lieut. DESVIGNES, sous-lieutenant. DEVERNO-S (A.), capitaine, FAVIER DU NOYER DE LECHERAINE, capitaine. GIRARD, capitaine. GOUDET, sous-lieutenant. KEIP (R.-V.), sous-lieutenant. LECOURIOUX (F.-L.), lieutenant. MARTINET (L.-L.), sous-lieut. NUSBAUMER, sous-lieutenant. ROUSSELOT, sous-lieutenant. SIGMANN (J.-G.), sous-lieutenant. SPIESS (J.), chef de bataillon.

ANTOINE (J.-J.-F) AGNUS (R.-A.-G.), adjudant-chef. BARBAUX (L.-A.). BARILLIER (L.-J.). BARTHELEMY (D.-L.). BASSET (Ch.-L.). BAY (G.-E.). BERNIER (C.), caporal. BERTIN (L.-J.-L.). BESSET (Ch.-A.-J.-M.). BITEAU (M.). BLAIN (M.), caporal. BLANCHET (E.-M.). BLAVAU (Ch.). BOLLEROT (G.-L.), sergent. BONDON (Ch.). BONIN (M.), caporal. BOSSU (P.-L.-H.), caporal. BOUCHER (M.-J.-B.-J.), sergent. BOUILLIEZ (C.), sergent. BOULANGER (G.). BOULIEZ (C.). BOUQUET (G.-E.). BOURDERY (A.-V.), 1cl. BOURDIN (F.-P.). BREHY (G.-A.), caporal. BRETON (J.-B.), sergent. BROCKER (G.). BROQUET (P.-D.), sergent. BROT (J.-B.). BRUNET (L.-A.). BRYEUX (H.-H.). BRYSELBAUT (L.-B.-H.). BURON sergent.

CAMUS (J.-K.-L.) CARETTE (A.). CAVELIER (A.-L.-A.). CHABRIER (A.-L.-A.). CHAPELLE (E.-AJ, caporal. CHARDONNEL (A.), cap.-four. CHARLOT (M.-H.), aspirant. CHATEL (G.-A.). CHAUME (F.). CLARIS (P.-A.). CLE (J.-P.). COLLAS (M.-P.). COPIN O.), adjudant. CORROYER (Ch.-I.). COURAGEOT (R.-A.-D.). COURRIER (J.), 1cl. COURTOIS (J.-H) COURTOIS (A.-L.). DALISSON (A.-E.). DANNEELS (A.-F.). DARNET (C.-L.). DAVANTURE (J.). DEBRUC (A.-L.-G.). DELAMORTE (H.), sergent. DELAPORTE (G.-E.). DEMONFAUCON (F.), caporal. DEMOULIN (G.). DESSERTENNE (L.-R.), sergent. DEVI RAS (H.). DIDOLET (A.), caporal. DIE (A.), DOMPNIER (A.). DRAULT (C.). DRILLON (G.). DUBOSCLARD (Cl.). DUPONT (J.). DUPUIS (B.). DURAND (N.). DURET (A.-E.).

ELLOY (G.-A.). PAGES (L.), adjudant. FANTON (P.). FI LLOT (A.). FI NOT (L.). FIVELLI (J.). FLEGNAL (L.). FONTAINE (E.). FOURTIER (A.). FREID (C.-F.). GABRIOT (G.-C.-E.). GATTEFOSSEY (E.-A.). GAUTIER (P.-J.-F.-M.). GEISEN (P.-G.), aspirant. GILBERT (E.-J.-F.). GIRAUD (S.-V.), caporal. GOBERT (J.-C.-X). GODARD (J.). GODELIEZ (M.-C.). GODFROY (E.). GOUET (M.), serg-four. GUENIN (C.-A.), cap.-four. GUERIN (A.-E.). GUIGNON (L.), caporal. GUILLAUME (H.-R.), serg-four. GUILLERMAIN (K.-A.-C.). GUYOT (R.-M.). HACHON HAERMMELE (X.). HAMELIN (A.-V.). HANTON (H.-F.). HEINRICH (J.-G.). HENRY (L.-H.). HEUTZEN (F.). HUBERT (E.-L.), caporal. HUCHARD (F.-A.-E.). HUGONOT (M.-A.-A.). JEAN (L.-P.). JOFFE (G.-J.). JOUANNAUD (M.-G.), sergent. J U OT (O.). KINEIDER (M.-M.).

LALLEMENT (R.-J.-P.), cap. LANGELEZ (G.). LAURENT (C.-J.). LEBLAND (L.-F.-L.). LEBON (L.-G.), cap.-four. LEFORT (F.-A.). LEMARCHAND (L.-J.). LE MARE (M.-P.), caporal. LICHTENBERGER (L.-E.). LIENARD (A.). LUCENET (E.). LUTHI (V.-G.), caporal. MAILLOT (M.-C.-E.). MARTIN (A.) caporal. MARTIN (L.). MARTIN (P.-A.). MICHENON (G.). MIZERET (M.-H.), adjudant. MONCEL (E.-A.). MONOTEAU (J.-E.). NOIROT (G.), caporal. OLIVIER (L.-A.), sergent. PASCAL (A.). PERRIN (A.-B.). PICORE (L.). PIPONNIER (J.-M.), caporal. POIRRIER (J.). POUILLLOT (G.). RAVANTE (G.-J.), sergent. RIFFLARD (G.-J.), sergent. ROBERT (M.-JA ROCH (J.). ROPION (M.-B.). ROUSSEL, aspirant. ROUYER (M.). SABRY (E.). SAINT-CYR (Cl.). SANTERRE (L.-M.). SIMONET (F.-Ch.). TALPIN (F) TESCIEY (J.). THIRION (A.-E.-A.). THOMAS (J.-A.), caporal. TRAVERS (H.). VALOMER (A.-E.), caporal. VANTEY (Cl.-A.-M.). WITTMANN (A.), adjudant.

DELHERME (J.), capitaine. BERTRAND (A.-A.-A.). CHABRIER (L.-H.). GAUTHIER (G.-A.). GERARD (C.-A.). ROLIN (G.-A.). ROUYER BERNIER (G.-M.). MOULY (H.), 1cl. RENAUDIN (R.-G.), caporal. SAUVAGE (E.-P.), sergent. CHARLOT (H.-C.-P.). CHARDIN (F.). GAUTRAT (R.-L.), serg.-four. LEVIER (L.), 1cl. SOYER (Ch.-A.-P.). BERNARD (A.-A.-A.). BEAUME (T.-A.). GAGON (O.-T.-E.). GIRARDIN (G.-M.). GUYARD (A.), sergent. JOULAIN (J.-M.). RENARD (A.). BESSE (J.-Cl.). DEBORDE (L.-A.-C.). FORTON (R.). FREMONDIERE (M.-H.). COURBET (P.-E.). PILLOT (E.).

Octobre 1915

BOEZ (V.-J.-D.). PIERNOT (G.-M.). DESGAUTIER (E.). PALLIOT (H.-A.). CLEMENT (M.-J.). ROCTON (S.-H.-E.), sergent. BERTAUT GERAY (G.-A.), sergent. GOTTI (J.-E.), caporal. LEMONNIER (M.-R.). LOUSSIER (H.-C.). MARTIN (J.-B.-H.). ROURE (L.-M.-C.). GATELLIER (R.-E.). OBERKUGLER (M.-P.), sous-lieut. JACQUENET (L.-F.). ECHTER (J.). BIZET (R.-F.-L.). GEORGES (E.-J.), GATILLE (A.-F.).

GUILLAUME (J.). HOUDAYER (F.-J.). HURLU (E.-G.-J.). MIGNET (E.-G.-A.), sergent. DROULLY (P.), caporal. GUIVARCH (R.-J.-M.). MARTIN (J.). MICHELERME (R.-E.). NOICLERE (F.-E.). BLANCHARD (A.-M.). DENIZOT (L.).

Novembre 1915

TASSIER (M.-G.). GITEAU (A.-M.-L.). HUMBERT (A.-J.-C.). BRIOTTET (E.-L.-F.), caporal. FAUCHE (J.). GONDET (Ch.-E.), sous-lieut. MICHEL (R.), caporal. LE CORVEC (J.-M.).

Décembre 1915

LARELLE (G.). GOYOT (J.-M.-P.-E.). REGNIER (J.-Cl.-G.). NOBLE (A.). GARNIER (A.-C.). BENARD (M.-A.-Y.). MARCHAND (R.-G.), sous-lieut. CHERY (A.-E.), lieutenant.

Janvier 1916

MONTENOT (C.-E.). MOUILLERON (A.-N.-P.), caporal. GUDIN (A.-J.-E.), sergent-fourrier. BOUCHON (C.-A.). CHENEVIER (J.), caporal. GALVAING (P.). MICHEL (M.-PA MAUFREY P.). ROUSSEL (E.-M.).

Février 1916

DELAGE (M.-C.-D.), lieutenant. MARCHAND (J.-H.), sous-lieut. MARIOT (R.-B) ASPORT (A.-R) CORNE (R.-L.-A). FONTENEAU (L.) sergent. MARTINI (F.). BAYARD (A.-E.). MESLET (V.-M) ADRIEN (O.-H) sergent. LESCUYER (V.-J.-L.). ROLLAND (F.-A.-G.), caporal. CHAUVEAU (J.-E.).

Mars 1916

GASTON (F.), caporal. CUZOL (G.-R.). THIERY (F.). GOBERT (E.). NANSOT (A.-R.-E.). CARPENTIER (G.-V.). LIDIN (L.-H.). COULON (J.-M.). FAUSSET (G.), caporal. DARCEL (M.). CHAMPEL (J.-A.), caporal-four. VALIN (J.). LAMOUREUX (C.-D.). FERRY (Ch.). NYON (M.-A.-J.), sergent.

Avril 1916

CHARRIER (J.-M.). CAPPE (J.-A.-J.). CARABIN (Ch.-L.). CARPENTIER (M.-F.), caporal, FRAYSSE (A.). MAGNIEZ (G.-L.-J.), 1cl. MANABRE (A.-H.). SAUTEREAU (P.). CHATTON (E.). LE BOLLACH (F.-M.). ARNOULD (E.-L.). CASTELAIN (A.). DELON (L.). DUSSAULX (A.). BURNOT (Ph.). CHERRIER (E.). LECHESNE (A.-A.). SORAIS (C.-M.-J.). FUCHET (J.-V.). LE GUINIO (B.-J.-M.). SAINT-DIZIER (M.-G.). BRIAND (F.-E.), caporal.

Mai 1916

GUBLIN (M.-M.). CLUZET (G.). REY (A.-J.-A.). GALAND (L.-A.). ROZE (J.). DREYFUSS (A.). COUPET (L.-C.). FONTENY (P.). GAUFILLIERE (P.). HUET (M.-M.-F.). MICHEL (J.-M.). NAUDIN (L.). PRUNIER (A.). REBOURS (P.-M.). GUIRAUD (M.-S.). GONNARD (H.). ECRRI (L.).

Juin 1916

MOLLARET (J.-F.-H.). B(EUF (A.). VANNE (M.-A.-A.), caporal.

Juillet 1916

BOITEUX (R.-E.). BOUSSARD (L.-A.), FAVRE (A.). GIANOLI (L.), caporal, PIERLOT (L.). VON WILH (H.-A.). BRUNET (L.-A.), DOURDY (L.). DYS (G.). PROSPER (E.-A.). RIOTON (O.-L.), caporal. CHATELET (J.), sous-lieut. CORROENNE (P.-L.). sous-lieut. ANDRE (R.-J.-F.). ARMAND AUFFRET (F.-M.). BEAUBIAC (P.). BERNARD, sous-lieutenant. BESSET (J.-A.). BILLAULT (G.-EJ. BLANCOUD (R.-L.-E.-A.), caporal. BLOCH (J.-A.). BLONDEL (G.-A.). BOCHER (J.-M.). BONDON (E.). BRAY (F.-L.), caporal. BRICE (F.-H.-E.). BRODIN (A.-L.). CALLENS (A.-G.). CANON (L.). CARPENTIER (A.-A.). CELLER (N.-E.). CHARDARD dit ROMBY (J.), cap. CHATEL (M.-J.-A.). CHRISTOPHE (C.). COLIN (L.-P.). COLLOT (P.-E.). CONRAUD (Ch.), sergent. COTTIN (A.-A.). DECORY (M.-J.). DORY (E.), sous-lieutenant. DELAIRE (F.-A.), caporal. DELIZI (F.), caporal. DELPORTE (A.-V.). DENIS (E.). DESPALIN (M.). DESPALLES (E.). DINCKEL (H.). DOURDY (L.). DUCERF (F.-C.). DUMONT (L.). ELARDIN (M.), caporal. EVEN (P.-M.). GASTINE (A.-E.-F.), 1cl. GAUTHI ER (P.). GOURMAND (G.-J.). GREMI (L.-L.), caporal. GUILLET, lieutenant. HAMEL (M.-L.). HANSMAENEL (L.). HESSE (P.-D.-E.). HUNEAU (J.-M.-J.). JAOUEN (Y.). JOUVENCEAU (F.-J.-M.). JURET (A.-V.-M.). LACROIX (C.-A.). LAFFONT (P.-J.). LALANDRE (G.-P.). LALLEMENT (G.-V.). LEFRANÇAIS (A.). LE ROUX (L.-M.). LEROY (J.-F.-J.). LIEBAULT, sous-lieutenant. LUTHER (F.-P.-L.), LUTHOLD (M.-F.). MARTIN (H.-C.), adjudant. MASSONNAT (A.-O.). MATHIS (J.-E.). MESSE (L.-R.-G.), sergent. MILLOT (H.-G.-P.). MONCEL (P.-V.). PASDELOUP (V.-E.). PATRON (A.-A.) PAURON (L.-L.). PEPIN, sous-lieutenant. PERDRIRET (S.-A.-E.). PERNET (A.-P.). PERONNE (E.-L.-A.), aspirant. PICOCHÉ (P.). POTTIER (R. -J.). PREVOT (A.-R.), sergent. RACHEL (A.-M.), caporal. RAISONNIER (G.-G.). REDON (J.). RIPERT (G.-E.), sergent. ROGLIANO (A.-S.-L.), sergent. ROYER (G.-J.), caporal. RUAUD (P.-M.). SCHWARTZ (J.). SUEUR (L.-H.).

VERNEUIL (F.), sergent. VIAL (J.). WEIL (A.-N.). WERY (E.-A.). WILMET (H.-A.). ADAM (A.-A.). ADAM (L.). PROFIT (E.-A.-V.). TARDIF (F.-J.). GARNIER (P.). GAUDILLIERE (H.-A.). CAMPEYRON (P.), sergent. GILOTTE (G.). MARTIN (E.). NAZARI (M.-A.), 1cl. PROST (Cl.-A.). PELTIER (M.-A.). DUCLUZEAU (A.). BLONDEL (L.-E.), sergent. LAARS (J.). CHARAT (L.-C.). KELLER (E.-A.). BERTRAND (A.). NIVAL (M.-L.). DEMOLE (A.-A.). GROLLERON (R.).

Août 1916

BERTRAND (F.-M.). BLANCHE (G.). RE NA UD (A.). PICAULT (Cl.-F.). ROUSSAUGE (A.-M.-A.), caporal. DUPUIS (M.). FALMET (A.). JOUANET (M.). PRETRE (J.). BONNIN (M.-A.-M.). COTEL (F.-V.-L.). CHARDARD (Ch), sergent. TREMUREAU (D.-J.). COUPAT (E.), caporal. DIDIER (G.-L.), caporal. BRUNE (G.). PETIT (E.-L.). JACQUET (A.). AMIOT (L.). AUPY (L.). -TURPIN (J.). DOUGET (P.). DURBEC (M.). CHEMIN (R.-E.).

Septembre 1916

BOUTTE (A.-H.). FLORENTIN (M.-F.-X), colonel. AUPETIT (A.). BOYER (R.). LOISEAU (S.), caporal. MARGUILLIER (F.-A.). MELIGNE (E.-R.). MAGIS (C.-A.). THEVENIN (A.). TRICHOT (H.-R.). BRIZE (Cl.-M.). CHETAUL (H.-J.-B.). DESFETES (L.), caporal. DUMANCHIN (P.). FANJOUX (J.). FRELEZEAU (A.). GRANDJEAN (M.-A.). GAMBAULT (F.-E.-A.). GRILLARD (J.). LOISIER (H.). MOUGEOT (F.-L.). ÇCHEUER (M.). AUBERT (G.). CHARRIAUT (A.-J.). VALLET (C.). CARPRAUX (A.), sergent. BERLIER (F.). GIRARD (A.-L.). LORIN (H.-A.). CHALO (Ch.). PIERRE (P.-A.). CHAMAND (L.-E.), sergent. OSCHE (A.-H.). GAICHON (R.-V.). RIVIERE (R.). LEMESLE (G.-F.). DUFOUR (E.). COURTANT (G.-E.). DIDIER (J.-C.). THOMAS (A.).

Octobre 1916

TOUVENIN (R.-E.). DEPOUTOT (A.), adjudant. CHARBONNIER (J.-L.), caporal. MARGARIT (O.). COMBES (A.). ORSETTI.

Novembre 1916

PELLOILLE (M.-A.-A.). JULLIEN (D.-M.-H.). GARCIN (Y.-H.-.). AMBLARD (F.). PIERRON (A.-Ch.-L.). BRODIN (V.-A.). COULON (13J. DOUNET O.). MENUAT (E.-F.). MOREAU (P.-V.). PINEL (J.). PONTY (E.). ROBINET (L.-E.).

Décembre 1916

PASSERON (F.-M.), caporal. DUDRAGNE (F.). DUCHAMEL (M.). PIVOT (M.), sous-lieut. COLLIN (J.-E.). DENTINGER (E.). FIZES ~P.). LEDUE ~L.), sergent. TRUCHOT (Ch.). VINCET (D.), sergent-four. GUILLEMOT (A.). DAVIOT (L.-Ch.). BONY (L.-M.-A.). HUMBERT RICHARD (V.). TOUZET (L.-M.-A.). BEGNEUX (L.). CADART (R.-J.), sergent, DEGEORGES (L.). FREQUELIN (H.-M.-M.), sergent. BERNI (A.-V.). BOUCHENDHOMME (H.). FAUX (P.). MAURICE (A.-V.). PACHOT (H.-J.-M.). PANIER (J.-A.-P.). BERAT (A.-D.). LANGOUREAUX (L.-M.), 1cl. RICHARD (R.-E.). RODON (A.-C.-J.). VIGOUROUX (E.). CARDOT (M.-R.), sergent. JAGOU (L.-J.). MARTIN (L.-P.-L.). MICHAIN (M.-L.). DUHOUX (M.). GENDREAU (J.). GUILLAUME (J.-J.-M.). MENELON (J.-A.). BLANCHOT (P.). BUGNARD (V.-L.). DECANIS (M.-P.). DECROZANT (J.). MICHEL (C.-M.-A.). NAUROY (M.-L.). PESLARD (C.). RAVIER (Cl.). SAUNIER (L.-Ch.), caporal. ANTOINE (M.), caporal. BARACHON (L.). BENTE (H.-J.), sergent. REMY (P.-A.). CHENET (P.), 1cl. HENAULT (R.-L.-C.). PERRAULT (P.). PFLIEGER (Ch.). TUBEUF (C.-E.). DUTHOUX (M.). FAUCHER (A.). IMBERT (L.-B.). PRIEUR (F.).

Janvier 1917

FROMENT (L.-M.-J.), caporal. GAUFFRETEAU (H.-J.). ROBIN (P.-A.). BAUDRIER (G.). CHAMPNEUF (M.). BROCHARD (A.-E.-M), sergent. MONTAT (A.), 1cl.

Février 1917

SENET (Ch.-L.). DES ETANGS (P.-M.-A.), sous.-lieut. BOUQUAIRE (G.-P.). DAUVIN (Ph.-P.).

Mars 1917

PRESLAULT (L.). THOMASSIN (J.-A.-P.). LELY (Ch.-L.). NASICA (T.).

Avril 1917

AZAN (J.-B.). ATTARD (S.). AULU (E.). BIRRAUX (J.). BLANCHET (A.). LARCHER (H.-L.), sous-lieut. ANICA (F.). BOURCET (C.-F.). CHEVALIER (J.-M.), sergent. FONARD (J.-L.). JACQUES (A.-E.), caporal. REGNIER (J.), caporal. AMICHAUD (O.-J.). BABLET (G.-F.-P.). CHEVALIER (G.-M.-C.). De PRESSE (H.). EGROT (R.-J.). MIELLE (C.). CHAPPE (L.). GOSSELET (G.-M.), sergent. BRUNET (J.-M.). NOTRET

(V.-O.), 1cl. FABRE (M.). DUSSOL (Ch.). LOISEAU (J.-M.). BERTAULT (C.-C.). FICHTER. BARDIN (J.-E.). BOUCHARD (G.). COLLIN (J.). DEMANGE (V.-E.), sergent. GREUILLET (J.), caporal. MINEL (J.-E.-G.), caporal. REGNIER (L.-F.-E.). THIRION (J.-G.).

Mai 1917

DEBEZI (J.-M.), CHATELET (J.). BONNENFANT (J.-E.). MURACCIOLI (C.). GOULLEY (J.-C.). LANDAIS (J.-M.-I.-H.). TAIOT (J.). KOLL (E.-L.-C.), sous-lieut. CASTEL (J.-C.). LEMAITRE (E.-R.), caporal. PAOLI (M.). ROCHE (J.-G.-J.-), sergent. LUBIN (J.-E.). LE ROUZIC (R.-A.-E), 1cl. DELOUCHE (C.-O.), 1cl. PENANCIER (D.-F.). CAZIN (C.-L.-E.). THIRION (E.-E.-A.). BRINDEAU (M.). PERRIN (C.). VALSER (A.-M.). BOSSON (P.-M.), caporal. DROUHIN (C.). GAUCHENOT (L.). JEAN (H.-F.-J.-B.). TARDIF (E.-E.-A.). GIBELLI (J.), caporal. BACAUD (J.-B.-C.). LANTOINE (L.-C.). POTIER (J.). COULIE (E.-H.), caporal. GAUTREAU (P.-V.). LAHAROTTE (L.). GIROUX (A.). NIDECKER (J.-M.). OTTOMANI (D.-L.). MORISSON (C.).

Juin 1917

LAGOUTTE (F.). PIERRE (P.-Ch.), caporal. SYRI ES (P.). BUFFAY (A.). DUCHET (J.-M.). DUPOUX (L.). COQUE (F.-G.). PALMIERI (L.). DESHAYES (J.). CHARBUI (DI

Juillet 1917

EYRIGNAC (J.). JACQUEMIN (G.-B.). BOULANGER (J.). ROBERT (A.-H.-C.).

Août 1917

PIERRE (A.). LAUDET (E.).

Septembre 1917

LEBEAU (F.). RECOULAT (P.-V.-J.). REYROLE (J.-B.). BAVEUX (J.-R.). BELLOCQ (J.-P.-J.). CHARNAY (P.). CLERC (V.), 1cl. GIBELIN (J.-M.). GOUSSOT (E.). HARDY (G.-A.). JUSTIN (L.), caporal. QUINET (M.). MAILLET (F.-J.), sergent. MARTINEZ (J.-M.), caporal. SCHORNOTEIN (M.). SEVESTE (B.-L.-N.). BONNEROT (A.). CAMBRON (E.), serg-four. CAYREL (J.-B.-F.-S.). HUMBLLOT (C.-E.). LECURON (M.-L.), 1cl. LELIERRE (E.). LELUC (A.-G.-P.). MALDENT (P.-L.), adjudant. MARTIN (M.-L.). ROLLET (H.-A.).

BIOLLEY (Cl.-M.-L.-H.), sous-lieut. BOUCLEY (G.), capitaine. BUISSE (H.-D.), lieutenant. CHAPELIER (L.), lieutenant. CLEVE (J.-A.-J.), lieutenant. DECOUX (P.-M.-L.-A.), capitaine. FALENTIN (P.-C.), sous-lieut. GRAILLOT (A.-E.), lieutenant. LAVERDET, sous-lieutenant. AMIZOT (E.-H.-L.). BACHELARD (M.). BAJOT (R.-F.). BARBOT (G.-J.). BARGE (A.). BARGE (P.). BASMAISON (A.). BEAUME (A.). BERGERIE (A.-L.). BESOMBES (E.-J.). BIERRE (L.-A.), aspirant. BORDEAUX (G.-E.). BOUILLOT (F.), aspirant. CAILLOT (G.). CALMUS (F.-L.), caporal. CARLIER (E.-A.). CHAUVIN (F.-A.). CHAZAL (M.-A.), caporal. CLAUDE (Ch.-L.). COMTE (L.). COURCELLE (G.). De BOISSET (R.-P.). DELANZY (P.-J.). DROUIN (VJ. DUBREUIL (J.). DUBRULLE (L.). DUBRUN (G.). DUCERF (F.). DURAND (A.). DURANTHON (G.). ESCUDIER (J.). FAURE (J.-B.), sergent. FAVEL (M.). FIQUET (G.), sergent. FOUCHARD (C.). FRITZ (J.-B.). FURIC (H.-M.). GARNIER (M.-J.-B.). GARREAU (P.), aspirant. GENOUX (R.-G.-C.), sergent. GUERIN (E.-A.-E.), sergent. GOSSE (E.-D.). GRAND (A.). GUILLEMOT (E.-E.). HINAULT (F.-J.-M.), sergent. HUET (F.-C.), caporal. HUGOT (E.-L.-A.). JOLLET (M.-A.). JUILLARD LACHAUD (P.). LACROUX (C.-P.), sergent. LADOUX (H.-M.). LEBAS (N.-C.). LEFRANC, sous-lieutenant. LEMAIRE (G.-C.). LESIEUR (R.-E.-L.-J.). LIABERT (C.-R.). LOUIS (H.-P.). MANOIS (Cl.-A.-P.), sergent. MARAIS (T.-H.). MARTIN (C.-M.). MIGNON (P.). MORICE (J.-J.-M.), sergent. MORRIS, sous-lieutenant. MORIZOT (M.-A.). OLIVIERI (J.-A.). OUDARD (A.-E.), aspirant. PASQUIER (L.-L.). PASSOT (B.). PASTOUREL (C.), sergent. PATIN (G.). PELE (L.-F.), sergent. PETIT (G.-L.). PICHOT (J.). PIETRI (P.-L.). PUBLICOLA (A.-L.). RAGUENEAU (R.). RAUX, sous-lieutenant. RAVISY (H.). ROCHETTE (L.-J.). ROGER (C.). RONCE (U.-E.). ROUILLE (A.-L.-F.). SI ROT (L.). SOLET (M.-L.), caporal. TUTREAUX (J.-L.-E.). TERRIER (Ch.). TRICOT (P.-L.-M.), caporal. VIDAILLET (G.). VIGNES (K.-M.-F.). WAUDELS (A.), caporal. ZAMITH (M.).

GELLE (M.-J.-A.). JACQUENOTTE (E.-A.). BLANC (Th.-P.-J.), caporal. FRAPPEREAU (V.). PLACHET (H.-E.). BERTHONNET (F.-M.-P.), aspir. DUCROS (P.). GIRAUDON (M.). LE FLOHIC (J.-L.). LEGARRE (L.-M.). RIGAL (A.-G.). BERGAUD (J.-M.). CLERIN (H.-L.). DESBORDES (G.). BACHELET (J.). SANTAMARIA (L.-E.). NINOREILLE (L.-M.), sergent. DUFAUD (L.), caporal. GILLONNIER (C.-C.). MOSNIER (P.). BAFFIER (M.-L.-J.). De MIENVIEILLE (R.). DARTEIL (R.-F.), sous-lieut. GERGEAIS (F.-L.). PLUVERT (E.). PAUTONNIER (F.), caporal.

Octobre 1917

LAVEDAN (P.-E.-F.), aspirant. LEBRUN (A.). ROUZEAU (A.). LACOSTE (P.). ROUSSEAU (Ch.-M.-R.). MAISONNIAL (C.). MOUREAU (G.). BRUSSON (E.). CANIPEL (H.). LAVIEILLE (J.). BELLANDE

(B.-F.-V.). VALDOIRE (L.-A.). THALIBAUD (Ch.-A.).

Novembre 1917

HERLUISON. GERTHOFFER (M.-D.). ROBERT (D.-G.). ROSSINOT (C.-E.). TOULON (E.-L.-S.). BOURGOIN (R.-J.). GAUTIER (P.-M.-J.). BATAILLEY (G.-A.). CLERGET (M.), caporal. MUSSOT (M.). BADER dit BENOÎT (A.-A.), m.d.l. BAUCHILLAUD (F.-J.). LORANGE (A.-F.). PILLAS (R.-G.). ALBIAC (M.), 1cl. PROCHASSON (M.). CYORS (E.-R.). SEILLIER (A.-H.). PERRAUDIN (E.). DUPONT (P.), 1cl.

Décembre 1917

AUGUSTIN (L.). FAUCHEUX (J.), 1cl. LACOSTE (J.), 1cl. DUCROY (B.), 1cl. BONNARD (Th.). BONNARDEL (J.-C.). BUCHILLET (J.-J.). ARTIS (H.-J.-A.).

Janvier 1918

CEZ (G.). LODE (F.-F.-M.). DEBRIEU (P.-L.-H.), sergent. HIRSELBERGER (J.). BELZANNE (R.-A.). DUBOIS (E.). ECAILLON (L.-E.).

Février 1918

DELAGE (G.). MARGARIDENC (J.-M.). MOREAU (A.-A.).

Mars 1918

CORNELOUP (J.). FLEURY (G.). LEFORT (A.). BEGEL (L.-A.). LUMET (M.-A.-C.), sergent. PIGALLE DE MARVILLY (M.). FRANÇOIS (J.). VINCENT (G.), sous-lieut. PERRET (P.).

Avril 1918

JACQUOT (A.-J.-B.). MATTEI (P.-M.-A.). BOURGEOIS (M.-C.), caporal. GASTIEN (C.-A.).

Mai 1918

COUVET (E.-J.), caporal. MENTRE (J.-A.).

Juin 1918

CHAUFFOUR (A.), lieutenant. CHAGNOT (G.-C.). GANDON (L.-C.). LAFOUGAT (J.-J.-A.), 1cl. LAGARDE (R.). LAVILLE (P.-E.), 1cl. MATHEOUD (E.-V.). PIET (G.-Ch.-A.). SIBON Z.-E.-M.), caporal. THAU (A.). TÎHEVENARD (Ch.-M.-J.). DURR (J.-R.), sous-lieut. BARRAUD (G.-J.-S.), caporal. CAPDORDY (R.-J.-E.), sergent. CARREAU (A.). CHAMANT (P.). CRISTOFOLI (V.-B.). HEBRAS (F.). LAURENT (L.). LENORMAND (H.). MIGNE (C.). NICOLAS (A.-A.-J.). POMMIER (A.-M.), caporal. REYROLLE (A.). THUBERT (P.-J.-F.). DENIS (C.-A.-G.), sous-lieut. VIDAL, sous-lieutenant. BAUDIN (E.-R.). BAUDOUIN (E.). BERGERE (J.-P.). BEUGNON (Ch.). BONDOUX (J.), caporal. BONNEFOY (L.-C.). COULOUMERE (D.), sergent. DUMAS (D.-A.), 1cl. DUMONTEIL (A.). ELDIN (E.). FAUCHERY (V.). GARNIER (L.-C.). GAUDRY (R.). GESLIN (E.-T.). GILLET (D.). GIRAUD (J.). GUITOU (A.). JOIJNEAU (A.-E.). LABORIE, lieutenant. LACROIX (J.). LAVIGNE (D.). LORAIN (G.-E.). MACE (O.-A.-A.), aspirant. MARGUERITE (P.-E.). MORACCHINI (P.-A.). PAILLAS (J.-C.), 1cl. PALANQUE (J.-B.). RAPIN (A.), caporal. RINGUENET (E.-J.). ROHN (P.-L.-R.), sergent. ROQUES (H.-E.). SERRES (L.-Ch.-J.), sergent. SICARD (J.-L.), caporal. VANNIER (L.-L.), aspirant. VERCAIGNE (E.-J.), sergent. VERMILLARD (A.-J.), 1cl. VIAL (P.). VIDAL (C.-A.), caporal. BADIE (G.-J.-F.). CARRE (3.-L.). GALVIN (L.). HUMBERT (G.-E.). LEGROUX (H.-E.). BOYARD (L.). DUFLOCQ (M.), caporal. DURANT (G.). DUVERNEX (M.). LASSEIGNE (H.-E.). LEVASSEUR (L.-F.). PILON (R.-J.). BOUCLEY (L.-F.). MOULIN (F.). NOURY (L.-A.). ROUSSEAU (M.-A.). BATAILLARD (A.-R.). DELFIEUX (D.). FERRAND (Ch.-H.), caporal. LANOLET (J.-A.), caporal. JEANMOUGIN (C.-L.). VIEILLE (O.-E.), 1cl. DEPRET (E.). FABRE (A.). PROST (B.). CALLEBAUT (F.-A.), caporal. COURCAULT (P.-M.), caporal. GRIFFAUL (P.). FRANGE (F.). CANELLE (M.-J.). CIGNACO (O.-L.-L.), chef de bat. HOUX (G.-R.). BUISINE (L.-C.-J.), caporal. GUITTARD (P.-J.). CANTAT (A.). PEZARD (A.). CHAUMETTE (M.), caporal. LABORY (1-B.), lieutenant.

Juillet 1918

CARY (P.), 1 - ci. MERCIER (H.-G.). HUBAC (M.-E.). LOUATRON (M.-A.), cap.-four. LE FEVRE (F.-J.-M.). GACHE (G.-E.). MOREL (P.-J.). BARDET (C.). CHAPRON caporal. LAYES (J.-L.). GUELIN (L.-E.). GUILLON (P.), sergent. MOLINES (L.). PERFARRE (L.), 1cl. POIRRIER (A.). PRIVAT (P.-H.-L.). ROUX (J.), cap. four. BEAUFUME (F.). BESSENAI (J.-C.). BODIN (M.-J.). DESCHAMPS (A.). FALEX (J.). MORAND (F.). DROZ (B.-E.-J.), lieutenant. HIBOS (F.-G.-M.), lieutenant. PIGUET (L.), lieutenant. POINTURIER (M.-F.), sous-lieut. ALAUX (A.-A.-A.), aspirant. ALBRAND (E.-J.-M.). ARMANDEAU (Ch.). AUGUSTIN (P.). BELLAIR (P.). BENTEJAC (R.). BERGER (A.-S.). BERNARD (R.-CI.). BIALE (L.). BIERRY (L.-M.). BONNET (M.-G.), 1cl. BOURGOIN (J.-R.), sergent. BOURGERON (F.-E.). BOTTERO (J.). BLAZY (Y.), 1cl. BUSSON (P.-J.). CHAMOREAU (L.), 1cl. CHOMEL (L.-J.). COL (F.-J.). COLETTE (H.).

CROCHARD (Cl.). DASQUE (E.-P.-R.), sergent. DEJEAN (M.). DELBES (G.-M.). DELPECH (H.), caporal. DESLANDES (A.), sergent. DEVIDAL (R.-P.). DEVILLARD (J.). DODAT (L.), sergent-major. DUFAY (E.). DUPLAIX (M.), cap. four. DUPUY (L.). EMERIC (J.). FAUVET (F.), sergent. FOUQUET (M.). GABOURIN (L.). GANE (A.-E.). GINET (B.). GOUÉYTES (J.-M.), cap. four, GOURMAND (U.-R.), caporal. GROS (L.-A.), 1cl. GUIO HERBLOT (A.-C.). LAMAZE (E.-L.), sergent. MICHELIN (G.-R.-L.), caporal. MI RABEL (J.), 1cl. MIRAMONT (E.-A.). NAILLOT (J.-H.), caporal. PASTOUREAU (H.). PAUL (H.-J.). PAYERES (L.-G.). RENARD (R.-J.-B.), adjudant. RENAUD (Cl.-M.). RENAUD (L.). ROUARD (B.-M.), caporal. RUAN (A.-A.). TAULIER (H.-R.). THOMASSIN (F.-E.). TICHET (J.-F.), adjudant. VENIN (A.-J.). LAUREAU (P.). LEOPOLD (C.-P.). CARAGNAC (P.-J.-M.). FLUCHOT (J.). MARRAST (P.). BOUILLON (L.-E.), sergent. BOULLE (J.), caporal. FAIVRE (P.). GUICHARD (P.). BONNABEL (M.-M.), caporal. BRODU (A.-F.-M.-J.). GUERRINI (J.-A.). MARION (F.-J.-P.). DUCLAUX (E.). LEAUTE (E.-J.-M.), sergent. BERTRANT (E.-E.-J.). BOBILIER (E.). KLEIN (P.-A.). PINEL (F.-A.). ROYER (Cl.).

Août 1918

GALLET (R.). CHAMBON (E.). CARTIER (L.-F.). BEAUBERT (J.-M.), caporal. LAVITRY (J.), 1Cl. LEGRAND (R.-V.), caporal. BASSILIEVE (J.-L.). CASTELLI (A.), sergent. PAUJADE (P.-E.). LOZET (J.-A.-G.), sous-lieut. BILLARD (G.), sergent. BOURDELAIS (Cl.-L.-M.), sergent. BURGOT (P.-D.-L.). LAFOND (P.). PONS (P.-P.). DELVALLEE (G.). KNAUSS (Ch.). LECOMTE (M.-D.). LOUET (B.-J.-M.), caporal. LOUSSERT (A.). MAURIE (P.). MOREAU (G.), sergent. PEYRAT (A.). PIERRE (F.). PRUD'HOMME (G.). SALAMANQUE (P.-F.-M.). AUSSENAC BOUCHET (H.-E.), 1Cl. BOURGEOIS (A.-A.). BIYARD (H.-M.), caporal. CHARPENTIER (J.-M.), 1Cl. CHASSERIAUD (Ch.-R.). COQUILLION (J.-F.), adjudant. CROIZET (E.-P.-E.). DECHAMP (J.-B.), sergent. DEMORTIERE (G.). DESRAYAUD (C.). DUBEDAT (P.). FLOCHON (L.), caporal. LEFAURE (A.), sergent. MONNY (M.-L.), caporal. PARADE (J.-L.). PERRIN (P.-L.). PIE (G.). REYT (G.-A.-F.). GOURIO (L.-F.), lieutenant. ADNOT (M.-J.). COUPARD (R.-J.). DARCY (M.-J.). GARRY (F.). LABRO (D.). PETIT (D.-D.). ROUGET (A.), lieutenant. ROUSSAUD (J.). SARRAUTE (J.-P.), 1Cl. VERTUT (F.-J.), sous-lieut. WOEHNER (Ch.). BRIFFAUT (E.-A.). DARTOY (J.). FITY (M.), caporal. MATHIEU (A.-B.). YGER (A. -M.). BERTRAND (H.-A.). SIMON (L.), 1cl. GILLES (L.). LARDET (G.-H.-J.), caporal. ROY (M.). CLAVERIE (J.-L.). MAURISSANNE (J.-M.). THOMAS (P.-M.), caporal. PINET O.).

Septembre 1918

DEVIQ (A.). MARCHAND (J.-M.-L.). HERSIN (G.-E.), adjudant. GENESTE (Ch.), 1cl. GITTON caporal. MARROT (P.-S.). MAZET (J.). VERETOUT (F.), sous-lieut. COUTIER (F.-A.). PRUD'HOMME (J.). KOENIG (G.), sous-lieut. FOSSET (L.), adjudant. CASTEX (G.-A.-B.), sergent. DEMAÏ (G.-G.). ETRILLARD (A.-F.-M.). FOUILLET (E.-J.-M.-F.). JANVIER (L.). ROUX (E.). WASSELIN (F.-S.-A.), caporal. SCHAEFFER (J.-V.). THEUIL (A.). AUBAZAT (P.-A.), caporal. BARRAUD (H.-A.). BERAUD (P.), caporal. BERNARD (J.-Ch.-L.). BEZARD (F.). BOS (L.-E.), lieutenant. BOUCHENY (F.-J.), sous-lieut. BOUIE (F.). CLABE (J.-J.), dit EDOUARD. CLARHAUT (A.), caporal. CLION (G.-A.), caporal. CONJEAUD (L.-F.), sergent. COPIER (J.-M.), sergent. COUTERON (J.-M.-M) DELOURME (L.-P.-F.-V.), caporal. DUTHU (P.-L.-A.), adjudant. DELVES (J.). ESTEVE FORICHON (A.-A.). FOUGER (P.-H.-J.-B.). FOURNOLS, sous-lieutenant. GANGNEUX (L.). LAMOUREUX (V.-L.). LIVIAN (F.), caporal. MAZOYER (E.-M.). PAOLACCI (N.). PORCHERON (L.-P.-V.-A.). ROGER (Ch.). SALUT (A.), sergent. SEURE (J.-B.). CHARLOTON (E.-P.). CHAUSSEAU (P.), caporal. DAVIER (M. -L.). LACOSSE (P.). JACQUET (L.-M.-G.), caporal. LEFORT (D.-L.-M.), sergent. MARCELLIN (H.-M.). REDOUTE (L.), 1cl. VOUZELAUD (R.). TRELUT (J.-E.-L.). LOIRET (E.-P.-M.), sergent. FAURE (J.-P.), sergent. DULHOSTE (R.), sergent. BONNET (J.), 1cl. BRUNEL (F.-A.), caporal. GOULY (H.-J.-J.-E.), cap. four. RIGAL (Ch.). PETITDEMANGE (Ch.-A.).

Octobre 1918

CHAMPAGNE (G.). BOSIN (J.-M.-A.). DAUVILAIR (J.-M.), adjudant. DOLIN (A.-L.-M.), caporal. PICHOT (E.-H.-G.). SACRISTAN (F.), serg. four. CARON (Ch.-E.), sergent. CHICANNE (A.). FREGE (A.-E.). GEZE (J.-L.), caporal. JARLUT (E.). MASSOT (M.). PROTIN (L.), caporal. CHAZAL (A.). [DAHIOT (J.), caporal. DARRICAU (Th.-G.). FABRE (A.-L.). LEBEAU (H.-P.-E.). MOUGEOLLE (L.-L.), caporal. NIERENBERGER (R.). POISSIER (L.-A.). MAGNIEN (H.-P.), serg. four. TOUPIN (L.-J.-A.). MOUSSIER. PIYO (J.), dit BOURRET. MOUSSION (E.-J.-A.). POMPOGNE (M.-A.), caporal. ROBIN (M.-A.). COUCHOUX (V.). DELOUBES (G.-P.), 1cl. MONTEIX (J.-A.). PLA (L.-J.-G.). BEGOUT (M.), sergent. LEPRETRE (P.-J.). NIQUET (G.-E.), caporal. ROBY (I.-J.), sergent. GARÇON (H.). CARLIER (E.-L.), lieutenant. ORTEGA (R.). CAPET (B.-C.-J.), sergent. DURAND (J.-E.). COLIN (P.), sergent. GREMBER (F.), caporal. INGRAND (F.), 1cl. LASNE (M.). LAUGIER (A.-F.), capitaine. LAURENS (O.-J.), 1cl. RENARD (J.-J.). SACQUET (H.-J.). THINEY (L.-A.), caporal. THOMAS (C.). BARTHIE (E.). COSTIER (E.-A.). DESCAMP (F.), sergent. DRILLON (Ch.-E.). FERRAND (R.-J.-J.), sergent. HENRY (P.-M.), sous-lieut. LUCAS (F.-A.-F.). PERNEY (J.-A.). CORNELOUP (M.-A.). MICHON (G.). RAMOND (F.-J.-M.). CHATAIN (B.). LEMEUNIER

(M.-A.-L.), caporal. AUTRIQUE (F.-L.-F.). CALOT (E.-P.). CLAUDE (H.), caporal. CLEMENT (F.). COLOMB (Ch.-H.-L.), caporal. COURBIN (A.-R.), adjudant. DEMANGE (Ch.-G.). DENEU (Th.-F.-A.), caporal. DURAND (L.). 1FRUGER (J.-B.). HOULETTE (E.-P.-A.). HUTTEAU (Ch.-E.-A.), sergent. JACQUES (E.). JULIEN (B.). MAURY (G.-A.), caporal. PORTAL (L.-J.). PUJOL (L.-M.), 1cl. ROCHER (H.-A.). SARRABERE (J.), sous-heut. SAURZAC (P.-J.), 1cl. VARNOT (E.).

Novembre 1918

BEGUERRE (R.-A.). DESABRES (H.-Ch.). DELASPRE (H.). LUYCKX (M.-L.). HOULET (A.-M.). PASCAL (CHALOIN (J.). COLLETAZ (H.-P.), sous-lieutenant. DERAME (A.-E.). DOYE (O.). SIRGENT (L.). COQUELET (A.-J.-B.), caporal. HAMARD (G.-E.-E.), caporal. HERRMANN (F.-X.), lieutenant. REQUI ER (F.-J.).

Décembre 1918

DALLET (E.-F.). ERNEST (E.). MOREAU O.). MONNIER (M.-E.). GOUQUELIN (G.-C.-A.).

SOUS-OFFICIERS, CAPORAUX ET SOLDATS

DECEDES EN CAPTIVITE

Août 1914 : HUET (P.)
Septembre 1914 : FLEAUX (G.E.), 1cl.
Octobre 1914 : COSSIAU (H.-H.-J.).
Novembre 1914 : ODINOT (P.-G.), caporal.
Décembre 1914 : LAMON (A.-H.).
Janvier 1915 : FABING (G.), caporal. TILIER (M.-L.-E.).
Février 1915 : JELIN (A.-E.).
Mars 1915 : BARROIS (J.-E.-V.).
Avril 1915 : FALIGAND (L.-E.). PREVOST (H.). FRITZ (G.-A.).
Mai 1915 : BEAUDOIN (Ch.-E.).
Août 1915 : GAVAERT (H.-Cl.). GONARD (A.-L.-J.-H.).
Septembre 1915 : BLOT (G.-N.). DUSSON (E.). HUSSON (C.-N.).
Octobre 1915 : GEORGET (M.-G.). CAMUZAT (F.). CHAMOT (A.). PIERRET (A.-R.). NICOT (G.-Ch.-A.). DEBECK (G.-F.).
Novembre 1915 : CARBONNIER (H.-A.).
Décembre 1915 : BAILLY (A.-P.-J.).
Mai 1916 : CARTON (H.).
Juillet 1916 : DELAMAISON (R.-H.), 1 -ci.
Août 1916 : DHEURLES (L.-G.-C.). GENTY (F.-L.). SIMON (M.-J.). FRILOUX (A.-L.). ORIOT (L.-J.).
Septembre 1916 : BELLOIR (L.). GICQUIAUD (F.-M.), 1cl.
Décembre 1916 : PRADINES (A.-G.).
Février 1917 : HIDIER (M.), adjudant. GALLOIS (G.-P.-L.).
Mars 1917 : LELY (Ch.-L.).
Juin 1917 : JOBARD (L.-A.). RENAUDIN (R.-V.), caporal.
Septembre 1917 : DAVESNE (M.-A.). DUBOIS (F.). ANDRE (A.-E.). PAILLOUX (A.).
Octobre 1917 : ROUVRE (J.-H.). BERNARD (H.-G.).
Novembre 1917 : BOULANGER (P.-E.).
Mars 1918 : RABOT (M.-J.). MOINCENT (A.-A.), adjudant-chef.
Juin 1918 : ROUILLON (L.-C.). COULON (G.-J.-E.). GISCARD (J.-A.).
Juillet 1918 : VALLET (A.).
Août 1918 : DUBOIS (R.-A.).
Octobre 1918 : MEVEL, CANON (L.-A.-C.). MARTEL (L.-H.). ROBIAL (F.-M.). TOUSSAINT (G.-A.-Ch.). FAGON (A.-H.). FALGUIERE (F.-E.). GUERILLOT (R.-A.). GUILLEMETTE (J.-D.). REININGER (Ch.). BULTEL (J.-E.).
Novembre 1918 : BERNARD (P.-E.-L.-P.). ALBAREL (Ch.-M.). DUBOIS (L.-H.). AV R 1 L (A. - P.). JAUFFRET (G.-L.). POTIER (H.-J.). BARRET (G.-E.-C.). DETOURET (A.), sergent. MASSON (Ch.-G.). POTIER (H.). THIREAU (P.-A.), caporal. CAVRAIS (U.-Ch.-J.).
Décembre 1918 : BOUZONVILLER (C.). BRUGERE (P.-J.). DEROULLERS (H.-M.-L.). ARNOLD (A.-Ch.). AMY (G.-J.). GOULARD (M.). VOVELLE (H.-A.-G.). BISSY (A.-M.-R.), caporal. LAMY (F.-L.). BESSON (J.-M.), 1 - cl. GARENNE (M.). BERTHELOT (L.-D.). MAI RET (A.). GERMAIN (M.-R.). MEUNIER (A.-E.).

Ces listes comprennent les noms de tous les officiers, sous-officiers, caporaux et soldats comptant au régiment au moment de leur mort. N'y figurent pas les **disparus**, pour lesquels le Régiment n'avait pas reçu avis de jugement déclaratif de décès, ou moment de l'établissement de cette liste (juin 1919).

ANNEXES

Cartes

- Bois le Prêtre (juin 1915) : Forêt du bois Le Prêtre, Quart en Réserve, Ferme du Père Hilarion, Croix des Carmes.
- Argonne (juill.-sept. 1915) : Bois de la Gruerie, La Harazée, ravin de la Houyette, bois en dents de scie, bois Beaurain.
- Reillon (déc.-juin 1915) : Bois Zeppelin, bois Noir, bois des Amienbois, bois rectangulaire, bois Boué.
- Fleury (juillet 1916) : le Petit Bois, ravin de la Mort, bois de la Ruche, bois des Essarts, ravin des Fontaines, chapelle Sainte-Fine, ravin des Vignes, bois de Vaux-Chapitre.
- Bois des Caurières (sept. 1917) : Ornes, Ravin des Lièvres, ravin du Pré, Ravin du Fond des Rousses, tranchée de Bochemar, tranchée de Bagdad, tranchée de la Chartonne, tranchée de Willisen, tranchée de Salonique, tranchée d'Athènes,
- Villers-Cotterêts (juin-juillet 1918) : bois des Juifs, bois Madame, buisson de Hautwison, Maucieux, Faverolles, ferme Saint-Paul, ferme Javage,
- Belgique (sept-nov. 1918)